

Si j'ai le bonheur de m'en tirer ...



Années 1914 – 1915

- Lettres de Guerre du Poilu Augustin ASTRUC – 1914-1918 -

Table des Matières

<u>INTRODUCTION</u>	7
<u>ANNEE 1914</u>	8
MOBILISATION ET ATTENTE DU DEPART	8
DEPART POUR LE FRONT	21
EN BELGIQUE	23
<u>ANNEE 1915</u>	30
RETOUR EN FRANCE	34
DANS LA SOMME	35
DANS L'OISE	36
DANS LA SOMME	37
DANS LA MARNE	39
EN ARGONNE	43
(BEAUSEJOUR - COMBATS TERRIBLES)	43
EN ARGONNE	90
<u>INDEX</u>	30

© Alain ASTRUC _ 54 rue Maurice Meyer – 95500 GONESSE (F) – 2011.

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est interdite sans autorisation préalable.

Mise en page Daniel BEYS.

Augustin Astruc écrivait en juillet 1916 à sa femme Honorine :

« mes lettres constituent en somme mon histoire de la guerre, je voudrais que tu aies toute la collection ».

Cette correspondance de guerre, conservée précieusement par Honorine, est publiée ici pour que le courage et les sacrifices d'Augustin, et de tous les poilus, restent à jamais dans notre mémoire.

Alain Astruc

Si j'ai le bonheur de m'en tirer ...

« Ah ! Triste guerre, guerre absurde, sur laquelle j'aurais tant à dire si j'ai le bonheur de m'en tirer. »¹

Jean Pierre Augustin ASTRUC est né le 20 février 1882 à Recoules-de-Fumas (Lozère) de Pierre ASTRUC et de Cécile SEGUIN.

Après des études à l'Ecole Normale de Mende il devient instituteur public. Augustin effectue un an de service militaire au 142^e Régiment d'Infanterie de Mende et retrouve la vie civile le 18 septembre 1904.

La famille ASTRUC vers 1911.

Augustin, Honorine, Raymond et Léopold.



Augustin épouse Marie Rose Honorine BEYS le 27/04/1905 à Brenoux (Lozère). De leur union naissent 2 garçons : Léopold, dit Léo, en 1907 et Raymond en 1908, tous les deux voient le jour à Prinsuéjols (Lozère).

Honorine est institutrice auxiliaire. Elle est née à Saint-Alban-sur-Limagnole le 18 novembre 1882 de Joseph BEYS, instituteur « congréganiste » puis instituteur public, et de Marie Agnès Mélanie TUFFERY.

Le dimanche 2 août 1914 les cloches sonnent le tocsin, c'est la mobilisation générale. Augustin est rappelé dans la réserve du 142^e RI. Il obtient un mois de délai pour cause de maladie, il arrive donc à la caserne de Mende le 1er septembre. Il est âgé de 32 ans.

A partir de ce moment il écrit presque chaque jour à sa femme Honorine qui est institutrice à Montgros, commune de Nasbinals (Lozère). Honorine fait de même et expédie tout aussi souvent un courrier à son mari. Seules les lettres d'Augustin, précieusement conservées par Honorine, sont parvenues jusqu'à nous. Un de ses petits-fils, Alain ASTRUC, a redécouvert ce trésor dans le grenier familial à Saint-Chély-d'Apcher puis, aidé de sa femme Agnès, il a transcrit ce précieux témoignage pour nous le faire partager.

Avertissement : Dans le but de mettre en valeur le témoignage fort légué par Augustin et de faciliter la lecture, nous avons volontairement ajouté de la ponctuation et une structure sous forme de paragraphes. Pour la même raison nous avons conservé ici les passages les plus caractéristiques. Les illustrations proviennent (sauf mention) du « trésor » conservé par Honorine, la femme d'Augustin.

- Le texte (*entre parenthèses et en italique*) est ajouté pour faciliter la lecture de ce témoignage.

¹ Lettre d'Augustin à sa femme Honorine, 14 décembre 1915.

Année 1914

Mobilisation et attente du départ

(Où l'on trouve Augustin ASTRUC à Mende, en attente de départ, et espérant que son état de santé lui permettra de rester à l'arrière.

On découvre le réseau d'information dont Augustin et Honorine sont des acteurs inlassables. Nous avons ainsi des nouvelles de la famille, des amis, des collègues instituteurs, des voisins, des soldats et des gradés de rencontre.

Nous avons laissé volontairement le maximum de noms propres, même si il est difficile pour nous d'identifier formellement tous ces individus. Leurs familles pourront peut-être, avec des indices supplémentaires, les reconnaître. Si c'est le cas elles voudront bien se signaler.)

Mende le 5 sept 1914

Ma petite femme,
mes chers enfants,

... Je couche et mange toujours à la maison². Ce qui m'ennuie quelque peu, c'est d'être obligé de me lever à cinq heures chaque matin pour aller à la caserne³ faire rien du tout. Mais si la table est moins vide ici qu'à Montgros (car le soir on est un de plus) le lit est aussi solitaire. Personne ne m'y gêne. Enfin on se retrouvera j'espère.

De François⁴, je t'en ai déjà parlé. Il est toujours ici, mais il peut se faire qu'on en fasse partir bientôt pour l'Est. On leur a déjà demandé s'il y avait des volontaires. François n'en était pas mais on peut le faire partir.

Tu me parles d'un pont sur la ligne de Mende à la Bastide ? Je n'ai jamais entendu dire qu'on en ait fait sauter un et les trains arrivent et partent comme d'habitude. Quant à l'automobile je souhaite qu'elle ne vienne plus troubler votre repos, mais si des autos suspectes sont signalées veille bien aux enfants quand tu les envoies à Nasbinals⁵.

Emilie⁶ va bien, la maman aussi. La tante Léonie⁷ ne viendra probablement pas ... Je ne sais pas si je t'avais dit que la maman avait affermé les 2 chambres. On les lui paye 65 fr par mois. Je ne puis te donner l'adresse d'Alexis⁸, nous ne la connaissons pas, mais il l'enverra bientôt car il a envoyé aujourd'hui une dépêche nous annonçant que Théodose⁹ est blessé légèrement depuis le 7 sept¹⁰. Sans doute une lettre doit suivre pour donner des explications complémentaires et il nous en tarde car un mois pour une blessure légère cela nous laisse à penser. Il faut tout de même espérer qu'il n'y aura rien de grave.

Aujourd'hui aussi est arrivée une lettre de Théodose mais antérieure à sa blessure. J'avais écrit pour avoir des renseignements mais personne n'a répondu.

Je suis heureux de vous savoir en bonne santé. Je suis de même bien que j'aïlle à la visite tous les jours, samedi il m'avait donné 2 jours. Ce matin il m'a fait mettre 3 ventouses et donné un jour de plus mais cela m'ennuie d'être toujours à la visite pour aller chercher un jour de repos. J'ai bien envie de ne plus y aller.

² Il s'agit de l'appartement de Marie Agnès Mélanie TUFFERY, veuve de feu Joseph BEYS, mère d'Honorine. Il est situé « rue de la banque » actuelle avenue Foch ou Route nationale 88. Dans ses lettres à Honorine, Augustin l'appelle « la maman ».

³ Caserne du 142^e RI.

⁴ Marie François Auguste BEYS, vacataire aux Contributions Directes, frère d'Honorine, il est mobilisé au 142^e RI.

⁵ Même en Lozère des rumeurs d'espions et de sabotages circulent.

⁶ Marie Euphrasie Isidorine Emilie BEYS, sœur d'Honorine, elle est mariée avec Auguste CAUQUE qui est lui aussi remobilisé.

⁷ Marie Rose Léonie TUFFERY, Bellegarde (Gard).

⁸ Alexis Fernand Marius BEYS, employé des Contributions Indirectes, frère d'Honorine, il est mobilisé.

⁹ Jean Théodose Hilaire BEYS, instituteur public, frère d'Honorine, mobilisé depuis le 28/11/1913 au 35^e RI de Belfort.

¹⁰ Petite incohérence de dates car Augustin écrit le 5 septembre.

D'ailleurs je n'attends rien de mes hémoptysies¹¹. Le plus que je puisse obtenir c'est d'être versé dans l'armée auxiliaire pour la vue, mais je serais bien content tout de même car cela me permettrait de moins me fatiguer et par conséquent de continuer ma guérison.

Je vois que la classe ne te fatigue pas trop je souhaite que cela continue. J'ai vu aujourd'hui des gens de là-haut le forgeron de Malbouzon et son fils, Nathali et le sien, un Raynal de Rieutort. Ils étaient venus pour le conseil de réforme. Celui du forgeron a seul été exempté. J'ai vu aussi Rosa Bros la femme d'Urbain Pagès.

J'oubliais de te dire que j'avais demandé à la marchande de journaux de Nasbinals les cartes de la guerre. Je ne te conseille pas de prendre la carte de l'Europe car je l'ai vue et elle vaut bien moins que celle que nous avons à l'école.

Rien d'extraordinaire de plus à te dire. Embrasse bien fort ces deux marmots comme je t'embrasse toi même.

Ton Augustin

P S : Pendant que j'écris il arrive un blessé de Nasbinals, un Vigouroux cousin de l'épicier il a 3 éclats d'obus dans la cuisse qu'on ne lui a pas extraits. Il est à ma compagnie.

Alexis envoie ce soir une carte ... Voici son adresse : A. Beys Etat Major de la 16ème Région Rue du Jeu de Paume Montpellier. Il dit qu'il s'en est fallu de peu qu'il ne reste pas à l'Etat Major car la veille on en avait renvoyés, il y en avait de trop. Grâce à un Officier qu'il avait connu dans l'active il a pu tout de même avoir sa place. Il ne compte pas partir encore.

Au revoir petite, à demain.

Augustin

Mende le 6 sept 1914.

Bien Chère Honorine,

Toujours avec le même plaisir je vais passer un autre moment avec toi Moi je suis à l'habitude, je viens de tirer encore un jour de flegme¹², mais demain il n'en sera plus de même. Ce matin à la visite c'est un interne auxiliaire qui m'a ausculté, le même qui m'avait ausculté hier. Il m'a dit : « tu sais tu n'y a rien de ce coté ». Va te faire passer un peu de teinture d'iode, mais tu sais, tu n'en as pas bien besoin. Dans ces conditions si le Major lui même m'avait passé, il m'aurait remballé ou porté pour partir comme il l'a fait pour d'autres qui avaient l'air plus malade que moi.

Donc demain je n'y vais pas. Je vais aller à l'exercice pour montrer ma bonne volonté et si, comme je l'ai dit au lieutenant, je ne puis pas marcher je m'arrêterai et retournerai alors à la visite.

Notre lieutenant est un instituteur très gentil. Il été hier à Nasbinals avec Mr Saltel et nous avons causé un moment aujourd'hui.

Tu veux que j'aie du courage, eh bien j'en aurai même s'il faut partir, car il faudra sûrement partir à moins que la vue me sauve.

Ce soir, j'ai été promener de 2 heures à 4 heures avec Mr et Mme Urbain Pagès de Malbouzon. Beaucoup de ces réservistes ont leur petite femme ici. Ils sont bien heureux ceux-là. Si seulement je pouvais avoir la mienne de temps en temps. Enfin il y en a aussi qui sont séparés depuis 2 mois ...

J'ai reçu la carte de mes deux petits chéris ce soir ... je ne puis leur répondre aujourd'hui je leur dis seulement que je ne puis finir tous les baisers qu'ils m'envoient et que je tâcherai de faire arriver leur petite commande.

... La mémé envoie aussi beaucoup de baisers. Il lui tarde de voir ses deux petits hommes.

Baisers.

Augustin

St Sauveur le 30 septembre 1914

Bien chère petite femme,

et bien chers petits,

Me voilà à St Sauveur¹³ depuis hier 10 h 1/2 du matin. Tu me pardonneras mais je ne suis point passé par Aumont. La voiture m'incommodait un peu et d'ailleurs 4 h d'attente m'ennuyaient à Aumont. Rassure toi je ne me suis pas fatigué. Je viens de bien dormir et je suis dispos pour affronter la 2ème étape de mon voyage.

¹¹ *Hémoptysie* : rejet de sang issu des voies aériennes sous glottiques, le plus souvent au cours d'un effort de toux. Ce symptôme peut témoigner de maladies sous-jacentes variées mais potentiellement graves – <http://fr.wikipedia.org/> .

¹² Textuel. On dirait plutôt *flemme*.

¹³ Saint-Sauveur-de-Peyre (Lozère) village où habitent les parents d'Augustin.

En route j'ai appris que l'aîné Solignac avait été blessé au pied, il va mieux et se dispose à repartir. Le fils Brun de Mende a eu le poumon droit traversé mais il est en bonne voie de guérison. Le mari de Melle Rapon, M Viguier, a été tué. A St Sauveur on se porte bien. Le fils Gibelin d'Aubigeyre¹⁴ était à Tours mais on n'a pas pu avoir le nom de l'hôpital ... Tu prendras le journal de Mr Hugonnet.

Je vous embrasse bien tendrement.

Augustin

Mende le 1er Octobre 1914.

... Hier comme tu le sais je suis parti à midi 30 de St Sauveur. A Marvejols je me suis extasié devant les boutiques pendant 3 heures. J'ai été voir Mme Luche qui m'a appris que mon copain était encore à Mende, que son frère allait être guéri. J'ai vu Mr et Mme Borrel qui ont d'ailleurs dû te le dire et te remettre 6 kg de sucre que j'ai fait prendre...

... Enfin (à) Mende Sylvain¹⁵ m'attendait à la gare. J'ai bu un peu de bouillon et au lit car je commençais à avoir sommeil. J'ai bien dormi et les punaises bien que je fus dans le cabinet de Louise¹⁶ ne m'ont point trop dérangé. Je me suis levé à 9 h après avoir déjeuné au lit pour conserver encore l'habitude. Jusqu'à midi j'ai flâné et regardé du haut du balcon. ... Puis j'ai été me faire porter rentrant à la caserne et après j'ai été à la recherche de ma Cie en face de l'hôtel de France (*ancien Séminaire*). J'ai vu le capitaine qui a l'air très gentil. Puis on m'a frusqué. Mais la Cie n'est pas riche et mes effets ne sont point de luxe. Enfin j'espère bien tout de même encore ne pas les finir. Comme certains vêtements avaient besoin de réparer je les ai laissés au tailleur, donc je suis encore à 8 h 1/2 du soir encore en civil.

J'ai demandé la permission de coucher en ville. Le Capitaine m'a dit que demain il me régulariserait cette permission mais qu'aujourd'hui je devais coucher à la caserne. Après son départ j'ai reposé mon cas au sergent major et voilà que même cette nuit je vais coucher à la maison. Mais demain il faudra se lever un peu plus matin. Tant pis. Je vais à la visite à huit heures. Le major n'est pas commode. Mr Bessière le remplace quelques fois mais il est lunatique. Ce matin sur 23 il en a proposé 19 pour le conseil de réforme. J'ignore ce qu'il fera de moi.

... Ma pensée va vers mon nouveau genre de vie. Tu le devines ? Il me semble que je n'existe pas. Je suis resté 2 heures en caserne et je ne me rappelle plus si j'y suis né ou non. Tout de même je ne m'ennuie pas à l'excès, Mende a quelques distractions, je retrouve des camarades, Luche, Bergogne, Rouvière, etc. J'ai vu Mr Renouard le boulanger. 5 minutes avec chacun, les heures passent. Beaucoup de ceux qui devaient partir sont partis, il ne reste plus que les rebuts. On avait demandé 170 hommes de renfort, on ne peut les fournir. On envoie seulement des gradés qui partent demain au 80ème à Narbonne. ...

Mende le 2 Octobre 1914.

Ma Chérie,

... Ce matin j'ai été à la visite. Je n'ai point trouvé Mr Bessière commode. Parce que j'avais un certificat de Mr Bonnel, il n'a presque rien voulu savoir et m'a seulement exempté de service pour aujourd'hui. Je vais y retourner demain et après demain si c'est nécessaire, d'ailleurs il n'a pas eu le temps de m'examiner la vue. Demain donc on va tenter un nouvel assaut. Mais qu'en arrivera-t-il ? ...

Augustin

Mende le 3 Octobre 1914.

Chère petite, chers enfants,

... Je suis retourné à la visite ce matin. C'était encore Mr Bessière mais il était un peu plus calme qu'hier il m'a fait mettre 2 ventouses et donné 2 jours de plus de repos. J'ai donc jusqu'à lundi. Lundi matin encore à la visite, et puis encore jusqu'à la gauche.

J'ai trouvé Mr Podevigne le pharmacien, ce soir, qui m'a dit que les hémoptysies laissaient toujours des lésions reconnaissables et qu'on était forcé de me reconnaître. De cette façon si je ne viens pas encore tout de suite j'ai tout de même quelque espoir de ne pas partir encore à la bataille. En attendant si je pouvais trouver quelques emplois pas trop fatigants j'en serais bien satisfait car je m'em..bête. ...

J'ai comme sergent Mr Saltel de Marchastel. Si je l'avais su un peu plus tôt il m'aurait bien servi auprès du médecin. Rien n'est encore perdu. Je ne connais presque personne à la Cie ...

Me gronde pas, petite, je me soigne bien et ne force pas. ... J'ai vu Rousset (Pagès) de Malbouzon, Urbain Pagès revenu du feu, un du Trémouloux, MM Dalle, Jarrowisse, Luche, Rouvière etc.

¹⁴ Commune de St-Sauveur-de-Peyre (Lozère).

¹⁵ Laurent Alfred Sylvain BEYS, dessinateur industriel, frère d'Honorine.

¹⁶ Jeanne Marie Louise BEYS, sœur d'Honorine.

J'ai écrit au médecin major de l'hôpital de Tours. J'attends la réponse. Théodose n'a rien envoyé. Joseph¹⁷ a écrit au commencement du mois. Il se portait bien. Auguste¹⁸ est à Hyères. François est encore ici et y restera probablement. Il fait un bon soldat. Jules¹⁹ n'avait rien envoyé lorsque je suis parti.

Je suis satisfait du prix du bois ... Fais le couper et empiler dans la cour en attendant que les élèves rentrent...

Bonsoir Ninou
Augustin

Mende 4 Octobre 1914.

... Encore un dimanche de passé. Ce matin je me suis levé à 8 heures, j'ai été à la caserne pour la revue. A 10 h 1/2 j'en suis parti et jusqu'à demain matin l'on ne me verra plus. A 11 heures j'ai été attendre Maria²⁰ à la gare. J'ai été bien content de la voir mais combien j'aurais voulu aussi t'embrasser et embrasser aussi mes deux petits marmots ...

Je crois que je n'ai encore jamais parlé de Sylvain. Il est sans travail mais s'attend presque à être rappelé à Paris. La Maman est à son habitude et je la trouve fort courageuse²¹. Rien n'est arrivé pour Théodose. Joseph a écrit le 23 septembre et sa lettre est arrivée ici mardi dernier. Il était sur les cols des Vosges mais pas très près de l'ennemi, il ne se plaint ni de la nourriture ni trop du froid car ils faisaient du feu.

... Demande à Mr Valentin d'autre pétrole car je n'en ai pas commandé. Ici pas moyen d'en trouver un litre. On brûle des bougies.

As-tu des élèves ? Au moins, s'il en vient ménage, ta santé le plus possible car tu en auras besoin cet hiver. Les nouvelles de la guerre ne sont pas alarmantes mais ne sont pas fameuses non plus. Les Allemands tiennent toujours. Espérons qu'on les délogera enfin. Les blessés qui sont ici ne sont pas bien effrayés, pourtant il y en a beaucoup...

Mende 7 octobre 1914.

... je suis allé au tir ce matin. Je ne me suis pas fatigué et je suis moins embêté qu'à la caserne. D'ailleurs le service n'est pas pénible. On est parti à 7 heures, rentré à 10 après être resté 1 heure 1/2 au repos au champ de tir. Repos encore jusqu'à 1 heure 1/2. Après corvée de lavage c'est à dire couchage sur les rives du Lot où j'ai écrit les cartes de mes deux bambins chéris pendant que d'autres faisaient la manille. Retour à 5 h 1/2 pour aller souper et me voilà attendant qu'on m'appelle pour manger, libre demain jusqu'à 5 heures... On demandait un instituteur pour les enfants de troupes à Nîmes. Je l'ai su trop tard. Peut être se présentera-t-il une autre occasion.

Je me soigne comme tu le désires. Je déjeune avec du café au lait. Entre 6 h et 11 je mange un bâton de chocolat. A 11 h une côtelette ou autre viande et ce que la maman prépare toujours, à 6 heures le souper (même chose). ... Je commence d'ailleurs à faire des connaissances. Je suis avec M. Vayron le gendre de Mme Noyer et un Bergounhon frère de l'autre gendre Noyer. Je vois très souvent Urbain Pagès et Gizard du Py le frère d'Alexandre. Alexis a écrit aujourd'hui mais il ne sait pas encore où est Théodose. Te voilà donc au travail tâche de ne pas en faire de reste.

As tu payé le charbon ? Te restera-t-il un peu d'argent ? Si tu avais une vingtaine de francs de reste je les prendrais. Non pas que j'en aie besoin encore il m'en reste assez ...

Mende le 7 oct 1914. (Carte : La Lozère. St Chély – Les trois Sources –Gorges du Tarn.)

Mon cher Raymond²²

Je suis bien content d'avoir reçu ta petite lettre mais je ne suis pas si content d'apprendre que tu n'es pas toujours bien sage. J'espère que tu le seras d'avantage à l'avenir aussi je m'engage à t'acheter le fusil. Ne fais pas mettre la maman en colère et ne vous taquinez pas avec Léopold. Embrasse ta petite maman et reçois pour toi un gros baiser de ton papatou.

Astruc

¹⁷ Onésippe Zéphirin Joseph BEYS, instituteur public, frère d'Honorine, remobilisé au 295^e RI de Bourges.

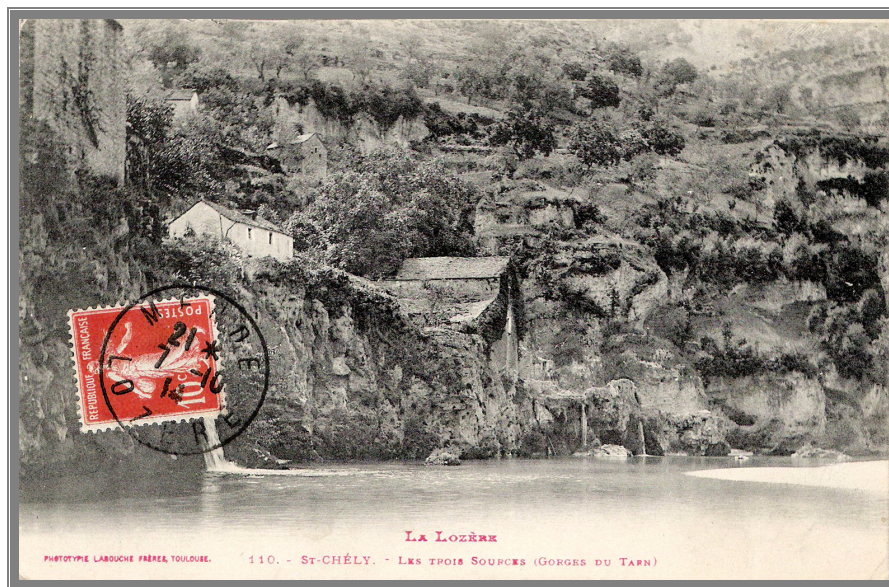
¹⁸ Auguste Jean Baptiste Marius CAUQUE, il est né le 23/05/1879 à Ste-Enimie (Lozère), mari de Marie Euphrasie Isidorine Emilie BEYS, soeur d'Honorine.

¹⁹ Jules ASTRUC, frère d'Augustin, né le 14/11/1887 à St-Sauveur-de-Peyre (Lozère).

²⁰ Marie Rose TUFFERY dite Maria, sœur utérine d'Honorine.

²¹ Marie Agnès Mélanie TUFFERY, son mari Joseph BEYS est décédé à Mende le 02/09/1914 et elle est sans nouvelle de son fils Théodose, caporal au 35^e RI.

²² Raymond est le plus jeune fils d'Augustin et Honorine.



Mende le 7 oct 1914. (*Carte : Bagnols les Bains – La Nouvelle Rue*).

Mon cher Léopold²³

J'ai reçu ta gentille carte, je suis bien content de toi puisque tu es sage et que tu empêches la maman de pleurer. Continue ainsi et tu recevras ton cinéma ou, s'il n'y en a pas, ton aéroplane. Embrasse bien ta maman. Je t'embrasse aussi bien fort

Astruc

Mende le 8 oct 1914.

... 5 h 30, J'arrive de la caserne ... Le matin nous sommes partis à 7 heures, nous avons été dans un bois du côté de Chabrits. Nous avons fait là une pose d'une heure et demie et nous sommes rentrés à la caserne. Voilà la manœuvre. Tu vois c'est pas terrible. Ce soir promenade au pont Roupt. J'ai passé toute la soirée couché sur l'herbe avec Mme Rosa Pagès chut ! Mais Urbain y était, ne gronde donc pas. ...

... Parce que le major m'a fait mettre 3 ventouses tu as supposé, que j'étais de nouveau malade. C'est une erreur. Je me porte très bien, trop bien puisque le major refuse de me reconnaître malade. J'ai marché hier et aujourd'hui. Je ne suis pas fatigué je ne tousse pas ... Un de ces jours le Sergent Major me disait encore « Mais vous n'avez pas la figure d'un malade ». Je lui ai répondu « Si tout allait comme la figure mais il n'en n'est pas de même à l'intérieur ». Je ne pouvais pas lui dire « Parbleu je ne suis pas malade » ...

Tu sembles m'attendre pour te réchauffer les pieds cet hiver. J'aime autant te le dire tout de suite de ne pas trop y compter car très probablement je ne viendrai pas. Il paraît que Joffre demande encore 100 000 hommes. Il faudra bien les trouver quelque part. Evidemment je ne vais pas partir comme volontaire. Je tâcherai même (à cause de vous) de rester mais comme je ne gouverne pas. ...

Mende 9-10-14. (*Carte postale militaire*).

... J'ai reçu une réponse de Tours. On ne sait rien de Théodose. ...

Mende le 10 Oct 1914.

... j'ai rencontré Mr Parayre dans Mende alors qu'il cherchait un lit et n'en trouvait pas. Il était en compagnie de Mr Roussel de Tiracols. Je leur ai dit : puisque vous êtes embarrassés et à condition que ma belle mère y consente je vous offre mon lit. Ils ont été enchantés. Donc j'ai couché avec Sylvain. Après souper ils sont venus me prendre pour m'emmener au café. ...

Je t'ai dit comment j'avais été amené à me rendre à l'exercice. Hier soir le capitaine nous a rassemblés pour se rendre compte de ceux qui seraient susceptibles de partir au premier appel. Il a fait plusieurs groupes. J'appartiens au premier. J'ai dit que je n'y voyais pas. Il m'a répondu que je tirerais dans la masse. Je lui ai demandé l'autorisation d'aller à la visite pour me faire donner des verres. Il me l'a accordée.

Pendant ce temps la maman faisait une démarche auprès de Mr Bessière en ma faveur. Celui-ci a dit à la maman « Dites à votre gendre de venir demain à la visite. Je ferai tout ce que je pourrai ». J'étais donc à demi rassuré. J'étais donc ce matin à la visite. Mr Bessière aux premiers mots de moi m'a fait monter sur la bascule. J'ai eu le malheur de faire trop lever la balance, il m'a répondu : « Vous êtes solide, vous pouvez

²³ Léopold fils aîné d'Augustin et d'Honorine.

partir au prochain départ ». Et voilà : sans me faire déshabiller, sans m'ausculter sans me demander, ni écouter la moindre explication, voilà comment on passe la visite à la caserne.

... Joseph a écrit à Emilie le 30 sept il allait bien. François est toujours ici mais il n'y aurait rien d'étonnant à ce que nous partions ensemble ...

Emilie m'a écrit aujourd'hui, cela va bien mais elle s'ennuie un peu. Je suis content que Louis Toiron ait écrit. Ne t'inquiète pas pour ce que je dois prendre en campagne. Je ferai la malle complète.

Donne le bonjour à MM Auguy, Chardaire, Jaillet, Gizard, Perret, Vammale, et dis aux meilleurs qu'ils se préparent. Aussitôt les Alboches dehors on viendra faire la partie. Embrasse bien ces deux mioches pour moi comme je t'embrasse toi même. ...

Mende le 11 Oct 1914.

... Aujourd'hui à 6 h du matin au lieu de faire la grasse matinée du dimanche il a fallu aller à la grande caserne pour se faire vacciner contre la typhoïde. On est resté sur les jambes dans cette cour jusqu'à 11 h et on n'a pas encore pu nous vacciner. On y est retourné à 1 h jusqu'à 3 h et je n'ai pas été vacciné quand même car on ne prenait que les plus forts et ceux qui n'avaient aucun malaise. Or je me trouve un peu enrhumé et dans ces conditions il était imprudent de se faire inoculer le sérum anti-typhoïdique.

Vous avez l'air de vous faire du souci au sujet des Allemands. Evidemment c'est pénible de voir ce qui ce passe et la prise d'Anvers n'est pas faite pour nous réjouir. Néanmoins il faut avoir confiance, nous les vaincrons. Il est vrai qu'il est parti depuis 8 jours plus de 700 soldats mais c'était des territoriaux qui allaient à Hyères, Toulon ou les environs. Il n'y a pas eu de départ pour la frontière. Mais je crains bien pour cette semaine. Enfin tant pis !

... je ne sais pas si on fait rentrer du vin maintenant. Pour ce que vous boirez ce serait presque inutile. Le vin pourtant ne se vend pas. Il vaut 17 fr. rendu à Mende et les marchands le vendent 22 à 25 fr ...

Tu sembles un peu fâchée avec mes parents ... songe qu'ils avaient ... le regain à rentrer, les pommes de terre à ramasser, et mon père venait de s'embaucher à la gare. Tu connais bien l'utilité des sous. Mon père a trouvé sans trop peiner le moyen de gagner quelque chose, cela lui fait plaisir. Quand ils auront rentré leurs récoltes ... il est certain qu'ils viendront passer quelques jours.

As-tu pensé à chercher quelqu'un pour te faire un peu de travail : vaisselle, bois, eau, etc. Je ne veux pas que tu fasses tout car ta santé en dépend ...

Mende – La caserne du 142^e RI (l'entrée est à droite)



Mende le 12 Oct 1914.

... Aujourd'hui, contrairement à ton habitude, tu m'as privé de tes nouvelles, chère petite. Pourquoi, serais-tu malade ? N'as tu pas pu aller à Nasbinals ou les enfants n'ont ils pas pu y aller ? J'espère que demain il y aura six pages ou tout au moins quatre biens remplies.

... Aujourd'hui alors que nous pensions avoir quartier libre à la place d'hier, nous avons eu la visite du général. Il a fallu nettoyer, s'astiquer, être là à toutes les heures. Nous n'avons eu qu'une heure à dîner, puis revue de la caserne. Aussi on est fatigués de ne rien faire que des imbécillités et de se tenir debout.

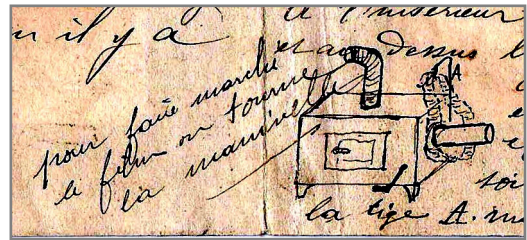
Je n'ai pas pu voir Mr Issarny ... Donc je n'ai pu faire prendre tes commissions. Toutefois je viens de les expédier quand même. Mr Porte, le gendre de Mr Chazaly de Nasbinals, vient passer huit jours de convalescence à Nasbinals avec Mr Bergounhon qui a eu un mois. Comme tu dois venir le chercher en voiture à Aumont je l'ai chargé des marchandises. Il y a deux paquets. Dans un il y a :

1 boîte de papier à lettre	1.50
3 douzaines de crayons	1.20
1 douz. de portes plumes	0,45
2 boîtes de plumes	1.20
2 douzaines de gommes	0,60
2 boîtes de crayons de couleurs	1
50 cahiers	2.50

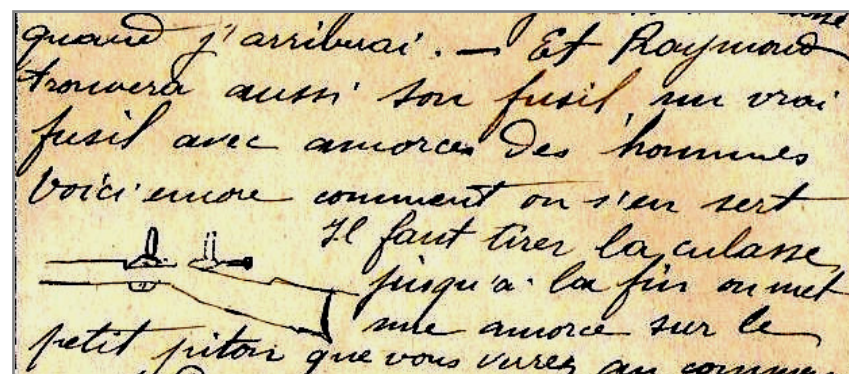
Dans		l'autre	paquet:
1 douz. de règles	0.30		
total	8,75		

Tu remarqueras que quelques fournitures – crayons, plumes – sont plus chères que d'habitude, c'est que le papier ne circule pas et les marchands sont dépourvus. Je n'ai fait mettre que 50 cahiers car je trouve cette réglure trop petite pour les jeunes élèves et il n'y en a pas plus grande. Je n'ai pas payé ces 8 fr 75. Si je ne pars pas je les payerai, si je pars tu t'acquitteras toi-même.

Dans le premier paquet il y a un cinéma pour Léopold. Voici comment il faudra le monter (*dessin en marge*). Il y a une tige qui doit être plantée dans un trou à droite de la lanterne. On ouvre l'objectif (le devant) et on place la pellicule entre l'objectif et la lanterne de manière que le haut de la pellicule soit suspendu à la tige dont j'ai parlé et qui forme crochet, et les trous qu'il y a à la pellicule doivent bien être en face des petites bosses de la bobine déroulante afin que la pellicule ne s'engorge pas. A l'intérieur il y a la lampe avec le verre et au dessus la cheminée. Voici à peu près comment cela doit être monté. Vous en sortirez vous après mes vagues explications ? Il faut que le film soit un peu tendu au moyen de la tige A mais sans trop. Lorsqu'on ne veut pas faire du cinéma il peut enlever le film et alors on fait la lanterne magique avec le châssis qu'il y a aussi.



Voilà, seras-tu content Léopold ? J'espère bien que tu ne vas pas le démolir ce coup ci. Gare si c'est cassé quand j'arriverai. Et Raymond trouvera aussi son fusil : un vrai fusil avec amorces. Voici comment on



s'en sert. Il faut tirer la culasse jusqu'à la fin, on met une amorce sur le petit piton que vous verrez au commencement du canon. On ferme la culasse et on tourne à droite la poignée de la culasse. De cette façon la tige qui fait partir l'amorce reste à l'arrière, elle tombe brusquement quand on presse la gâchette et fait partir le coup. Tu m'enverras si tu as trouvé le moyen, et si ça te plaît. C'est un

fusil de soldat comme le mien.

... La Dépêche de ce soir n'est pas mauvaise. Anvers n'est pas pris, les forts tiennent toujours ... Bons baisers à tous les trois de la part de votre exilé. ...

Mende le 13 Octobre 1914.

... Je suis encore à Mende mais gare !... On a reçu aujourd'hui une demande de 500 hommes. Pour les avoir, les 8 Compagnies de réserve vont fournir 25 hommes chacune et on complétera avec 300 jeunes soldats. Donc nous allons partir ensemble avec François c'est à peu près certain ...

Ce soir, j'ai été avec la maman voir Mr Bessière. Il m'a examiné et a promis de faire ce qu'il pourrait pour toi, au moins retarder mon départ. Mais cela leur sera difficile. En effet à ma compagnie nous sommes ces jours ci 8 à l'exercice, il faut en trouver 25 cependant. Aussi Mr Bessière nous a dit « nous sommes obligés de prendre des blessés non complètement guéris ou des malades sans cela on nous prend pour des cochons ». Tu vois qu'il n'est donc guère permis de compter sur un sursis ... J'aurais bien du plaisir à t'embrasser une fois de plus avant de filer mais c'est si loin malheureusement. Envoie mon cache nez ...

Rien encore de Théodose, il doit être en Allemagne. On va écrire à la croix de Genève ... Alexis est toujours à Montpellier et ne compte pas aller au feu.

... A midi j'ai bu le café avec Mr Perret et autres 3 ou 4 Nasbinaliens ... Demain nous allons au tir ...

Mende le 14 Octobre 1914.

... J'ai été à la visite ce matin. Après m'avoir examiné le médecin major m'a ajourné au prochain départ sous réserve qu'il y ait pour le départ présent plus d'hommes qu'il n'en faut. Or je crois plutôt qu'il en manquera ... La date du départ n'est pas fixée mais elle ne saurait tarder à l'être. Ah bien tant pis ! Encore une fois. Puisqu'il n'en peut-être autrement et qu'il n'y a rien à faire pour l'empêcher. Il n'y a qu'à s'exécuter ... Pour aujourd'hui je ne puis que demander d'avoir confiance en l'avenir ... Je pars avec l'espoir de revenir aussitôt que les circonstances me le permettront. Ce jour, peut être plus proche qu'on le suppose, sera alors le meilleur de ma vie ...

Joseph a écrit aujourd'hui du 30 7. A ce moment il ne s'était pas encore battu et n'avait pas souffert.

Je te prie de lire les statuts du conservateur, ce que je n'ai pu faire avant mon départ, afin de savoir si la compagnie garantit les risques en cas de guerre. Si cela n'est pas expliqué tu devrais écrire au siège social afin de savoir à quelles conditions on garantit ces risques. Et ne pas t'exposer à perdre mes versements. Fais cela au plus tôt cela ne me fera pas mourir si je ne le dois pas et c'est une garantie en cas de malheur.

A midi j'ai pris le café avec Monsieur Couderc de Pierrefiche. Il est arrivé hier pour « s'encaserner ».

Il est arrivé aussi MM Vayssade Botton et 2 ou 3 autres d'Aumont ...

PS : je n'ai pas encore de lettre aujourd'hui. Gare ! gare !

Mende le 15 octobre 1914.

... Si je pars je trouverai d'autres majors en route. Peut-être je n'irai pas à la frontière de quelques jours ... Un de mes camarades de la compagnie revenait du feu. Un arbre coupé par un obus lui tomba sur la poitrine. Il a la poitrine enfoncée et ne pourra vraisemblablement plus travailler. Et bien les majors l'ont reconnu apte à repartir à la frontière. Crois-tu que celui-là qui laisse femme et enfants ne soit pas autant à plaindre que moi ? Alors il faut se dire que d'autres sont plus misérables et que pour le moment nous n'avons peut être pas le droit de nous plaindre. Attendons les événements, et du courage que diable !

Je suis bien en souci de te savoir seule ... Que vas-tu faire tout cet hiver ? Je te conseillerai de prendre une petite bonne au mois. Elle ferait du travail, te tiendrait compagnie et te serait un secours en cas de maladie ...

Aujourd'hui j'ai passé la journée à la mairie en faction. Je vais y passer la nuit. Je me coucherai (sur la paille) une bonne partie du temps, je n'ai qu'une heure de faction à faire de une à deux heures après minuit. Je me suis bien couvert et j'ai mis mon gros tricot donc je ne vais pas avoir froid.

Dans la journée j'ai vu passer beaucoup de collègues ou connaissances MM Parayre, Tournier, Velay, Feybesse, Brunet, Bosse, Perret, Bros de Malbouzon, etc. Le temps a été assez court. Monsieur Rayet lui-même est venu me demander des nouvelles de ma santé et m'a quitté en me disant « si vous avez besoin de moi venez à mon cabinet » ...

Mende le 16 octobre 1914.

... Je suis heureux que vous soyez en bonne santé ... Moi je suis à l'habitude. Mon rhume n'empire pas et malgré une nuit passée presque à la belle étoile je ne sens pas de mal. Comme je te le disais hier j'étais de garde à l'hôtel de ville avec 7 autres camarades. J'ai repris la garde après souper mais comme je ne devais être sentinelle que dans la nuit, j'ai été me coucher sur le lit hier à 9 heures. Je n'ai pas bien dormi, je ne me suis même endormi que vers 11 heures. Il a fallu se lever vers 1 heure moins le quart pour aller observer les étoiles. A 2 heures j'avais fini sans avoir trouvé le temps trop long. J'aurais dû évidemment rester là jusqu'au matin mais mon lit plus doux et plus chaud m'attirait davantage. J'ai filé avenue des casernes et tout doucement comme un cambrioleur, je me suis enfilé sous les couvertures. Après 3 heures de sommeil réparateur je suis reparti rejoindre le poste. Il pleuvait alors très fort ...

Il me tarde de savoir si Léopold et Raymond ont reçu leur colis et s'ils sont arrivés à trouver les mécanismes ...

Rien de nouveau à Mende si ce n'est qu'autres 400 territoriaux viennent de partir, il y a un instant ...
Augustin.

Mende le 17 octobre 1914.

... Pas de nouvelles de Joseph, de Théodose. Alexis a écrit un de ces jours, je te l'ai dit aussi. Auguste a envoyé ce soir même une carte à François et à moi. Il va bien.

Je voudrais bien que tu cesses si tu le peux, de faire toi seule tout le travail. Si tu trouves quelqu'un je serais content que tu te fasses aider car il ne faut pas attendre pour cela d'être malade. ...

J'ai reçu le cache-nez. Tu ferais bien de commander quand même un hecto de vin et aller à la cave plus souvent. Mets un robinet au petit tonneau et tirez-en. Je ne sais pas si j'ai rincé le grand tonneau. Tu devrais y faire passer un peu d'eau et le faire écouler un peu, puis le boucher.

Est-ce Delmas celui qui venait à Montgros ou son frère qui à été tué ? ...

Mende le 18 octobre 1914.

... C'est à ta lettre du 16 que je réponds ... Laisse moi te dire maintenant que ta lettre m'a extrêmement peiné. A tel point qu'après avoir passé l'après-midi avec Mr Parayre je lui ai donné rendez-vous pour tout à l'heure après souper. Eh bien je ne sais pas si j'irai maintenant, car je ne puis me faire à l'idée que pendant que j'étais en train de rigoler en faisant la manille, ma petite femme était en train de pleurer. Car tu pleures chère petite, je sens à ta lettre que tu dois pleurer souvent. Eh bien pourquoi encore une fois te faire tant de chagrin. Je suis encore à Mende. J'y resterai au moins 8 jours peut-être davantage ...

Ce que je comprends le moins dans ta lettre c'est que tu me demandes d'avoir du courage, alors que je sens que c'est toi qui en as le plus besoin. Si tu me voyais faire, je suis certain que tu me plaindrais moins ...

Joseph a écrit aujourd'hui. Il allait bien le 4 octobre. Auguste est à Marseille.

Je suis heureux de savoir que les petits sont satisfaits. Mais Raymond m'apparaît bien peu courageux s'il ne peut pas faire le coup de feu. Et Léopold a-t-il essayé le cinéma ...

Mr Borrel a donc envie de venir à Mende. Il n'y sera pas seul. Il y vient à Mende, tous les jours, des auxiliaires, des artilleurs, des tringlots, des dragons. Ce sera bientôt un chef-lieu de corps d'armée.

Jules²⁴ m'a écrit aujourd'hui ... il est affecté au régiment de Mende, mais il a peur qu'on le mette dans le service armé. Il aurait préféré ... qu'on l'eut laissé à l'état Major.

La tante Léonie²⁵ a écrit mais je n'ai pas vu la lettre.



Mende le 19 octobre 1914. (Carte : Mende : Ecole normale d'instituteur).

Mon cher Léopold.

Je suis bien content de savoir que le petit cinéma t'ait fait plaisir. Tâche de ne pas le casser. Je suis bien payé avec les baisers que tu m'envoies. Sois toujours bien sage et travaille bien ...

Ton petit papa.

Astruc.

Mende le 19 octobre 1914. (Carte : Mende- Rue d'Angiran).

Mon cher Raymond.

Merci pour ton envoi de 4000 baisers. J'en aurai bien pour plusieurs jours. Je ne sais pas si tu es bien courageux avec ton fusil. La maman me disait que tu ne n'osais pas tirer. Sois toujours bien sage ...

Ton petit papa.

Astruc.

Mende le 19 octobre 1914.

... Encore une lettre. Tu vois on serait simplement fiancés qu'on ne s'écrivait pas plus souvent. Cela vaudrait mieux peut-être d'être seulement « amis ». Ninou dirait « S'il y claque j'en trouverai un autre ». Tinou penserait : « Elle n'est point embarrassée, elle en trouvera bien un autre ». Hélas nous sommes un peu plus qu'amis et vu la situation cela devient plus embêtant. Eh bien non, ce ne sera pas plus embêtant au contraire. Sans vous, mes enfants, sans toi ma chère petite, je serais peut-être parti à cette heure, j'aurais peut-être déjà eu plusieurs fois l'occasion d'affronter la mort et j'aurais pensé : « Eh bien puisque je suis seul peu importe que je meure où que je vive, je n'ai aucun but ici ». Et voilà que grâce à vous je raisonne différemment.

²⁴ Jules ASTRUC, frère d'Augustin.

²⁵ Marie Rose Léonie TUFFERY qui habite Bellegarde (Gard).

Je me dis : « Je ne suis pas seul, je possède quelque part des êtres aimés qui m'appellent ; j'ai désormais un but dans la vie, revenir le plus tôt auprès d'eux, vivre de leur amour, guider leur pas, partager leurs épreuves. Aussi, je suis content malgré tout de vous savoir là, de sentir malgré la distance sentir votre souffle vivifiant, d'entendre vos voix crier : courage, d'être toujours avec vous par le cœur. Cela me réconforte, cela m'anime et je sens que tant que je penserai à vous les balles ennemies ne m'atteindront pas. Donc pas d'inquiétude, mon oracle a parlé ; si j'ai le malheur de me voir séparé de vous pour quelques jours, j'éprouverai d'autant plus de joie de vous retrouver ensuite.

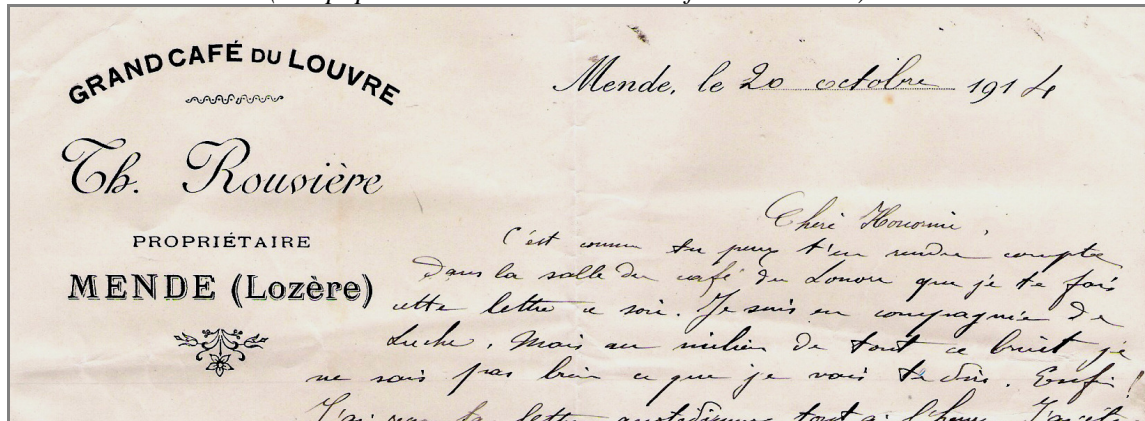
... J'espère ... que tu auras dit vrai, que désormais les jours seront moins sombres et que peu à peu la confiance te reviendra ... D'ailleurs tu vas voir un de ces quatre matins les Alboches en auront assez de nous, si nous partons ce ne sera que pour suivre leur convoi funèbre aux airs de la « Marseillaise ».

J'ai reçu les deux cartes de Léopold et de Raymond. Embrasse les bien fort pour moi.

Augustin.

P.S. : j'ai reçu aujourd'hui le paquet de flanelles. La maman me charge de te remercier pour celle de François. Moi je ne te remercie pas je t'embrasse.

Mende le 20 octobre 1914. (Sur papier à entête du « Grand Café du Louvre »)



C'est, comme tu peux t'en rendre compte, c'est dans la salle du café du Louvre que je te fais cette lettre ce soir. Je suis en compagnie de Luche ...

J'ai reçu ta lettre quotidienne tout à l'heure. J'ai été un peu surpris de voir que tu avais dû consulter le docteur pour ces maudites crises. Décidément, nous ne serons jamais heureux. Je t'en prie, chère petite, soigne-toi du mieux que tu pourras, prends quelqu'un pour coucher à la maison afin que tu puisses être secourue en cas de besoin ...

Oh ! Que je voudrais être près de Montgros pour voir ce que c'est. Au moins tiens-moi au courant de ta santé, j'y tiens beaucoup. Tu as bien fait de consulter le docteur ...

Mende le 21 octobre 1914.

Ma chérie.

Et cela dure toujours ! Quoi ? Eh bien mon séjour ici, parbleu ... Et pour peu qu'on attende encore j'aurais le plaisir d'embrasser ma Ninette.

... Aujourd'hui peu de travail. Le matin nous avons été au champ de tir mais à cause du brouillard on est revenu sans avoir pu tirer (un coup). Ce soir corvée de lavage, c'est-à-dire lecture du journal sur le bord du Lot en grignotant des poires. Demain on part à 6 heures pour où ? Je n'en sais rien. Ici nous sommes simplement des machines, nous allons en avant ou en arrière suivant le berger qui nous conduit.

Joseph a écrit. Sa lettre est du 11. Il allait bien, n'était pas trop fatigué, mais il plaint les gens des pays qu'il traverse. Rien toujours de Théodose mais un de ses camarades serait en Allemagne, ce qui nous fait croire qu'il y est aussi. Auguste est à Marseille à la 26^e Cie de dépôt du 141^e Régiment d'Infanterie. Sylvain va vendanger demain à Ste Enimie. François et la maman sont toujours là.

Bons baisers aux deux petits et à toi un gros bécot sur la bouche.

Ton petit homme

Augustin.

Mende le 22 octobre 1914.

J'arrive de la visite ... Je t'ai dit, il y a quelques jours que le major m'avait reconnu apte à faire campagne mais à condition seulement qu'il en manquerait à la Cie. Pour être fixé à mon sujet le capitaine m'a renvoyé aujourd'hui devant le major. J'ai expliqué pour la 4 ou cinquième fois ce que j'avais eu ; on m'a ausculté puis finalement le major m'a dit : « Que voulez vous, il faudra faire comme les camarades ». J'ai

répondu : Mr le major je suis venu pour cela mais mon état actuel ne me permet pas de faire campagne utilement. Et bien vous arrêterez quand vous serez fatigué et on vous évacuera. Enfin m'a demandé qui m'avait soigné, m'a demandé encore si j'avais des certificats. J'ai répondu : « J'ai apporté le certificat de Mr Bonnel qui m'a soigné en dernier lieu et je pourrai peut-être vous procurer aussi celui de Mr Remize ». Eh bien procurez-vous le et puis vous reviendrez avant de partir et on verra si l'on peut vous faire passer un conseil de réforme. ...

Les jeunes ne sont pas encore partis, sans doute on formera une brigade avec les « bleus » de Rodez, de Mende et les réservistes.

On ne souffre pas trop ici de denrées, le sucre cependant n'est pas trop commun.

... Ce matin nous avons été faire une tranchée du côté du Chastel. Je travaillais avec Urbain Pagès tu comprends que nous n'avons pas eu besoin de crever les ampoules. Ce soir je n'ai rien fait du tout ...

Mende le 24 octobre 1914.

... Je suis content d'avoir réussi à secouer ton abattement. J'ose espérer que maintenant tu ne verras pas si noir autour de toi et que, le courage te remontera peu à peu ...

... Décidément tu regrettes de ne pas faire de la bicyclette. Je suis presque heureux que tu ne saches pas, car tu voudrais faire trop souvent « de la bicyclette » et tu t'éreinterais mal à propos ...

Ce matin nous avons été faire de manœuvres au-dessus du Chastel. Ce soir à huit heures nous allons en marche de nuit.

Il faut laisser Raymond brûler de temps en temps quelques cartouches. A la Toussaint je lui en achèterai une autre boîte. Puisque la lanterne magique marche mieux, nous ferons d'autres vues quand je serai revenu ! ...

Mende le 25 octobre 1914.

... Ce matin j'ai bien été à la visite dans le but d'y rester longtemps encore mais vois-tu il faut être à moitié mort pour être reconnu. Or comme je pèse maintenant 66 kilos, tu comprends que l'on me pris pour un type costaud et alors adjugé ...

Tu as déjà beaucoup d'élèves, il ne faudrait pas en prendre plus que tu ne peux en surveiller. Arrête le nombre assez tôt. Pourquoi attends-tu pour prendre une aide pour ton ménage ? Peut-être n'en trouves-tu pas actuellement, c'est possible. En tout cas fais-le au plus tôt, je serai content quand je saurai que tu fais la « dame » comme tu dis.

Alexis m'a écrit aujourd'hui. Il n'a encore rien reçu au sujet de Théodose. Marie Cros m'a envoyé une lettre. Ses frères se portaient bien le 12 octobre. Auguste a changé de régiment car le 15e corps manquait d'hommes dans les dépôts. J'ai vu aujourd'hui Mme Luche qui est ici avec sa fille depuis une paire de jours. Dalle Alexandre de Finieyrols²⁶ avait aussi la sienne. J'ai trouvé Urbain Pagès, François Prouèze, Poulaillon (Jacques) celui du moulin de la Folle²⁷, Camille Bout, le fils du cordonnier de Malbouzon etc. Tu vois je ne suis pas seul ici ...

Mende le 25 octobre 1914.

Aucune nouvelle à t'annoncer ... Par ordre du lieutenant je vais de nouveau à la visite demain matin. Je présenterai au major le certificat de Monsieur Remize et on me dira sur quoi je peux définitivement compter. Evidemment je ne me fais (*pas*) d'illusion car il y a des ordres si sévères que les médecins sont tenus de faire partir même les blessés non guéris. Mais enfin il faut que j'y aille, j'irai ...

... Ma mère m'envoie : « Quand tes lettres lui arrivent, au lieu d'être contente d'avoir de tes nouvelles elle pleure, le journal vient, elle le lit et elle pleure. » Eh bien cela ne me fait pas bien plaisir, et puisque mes lettres te font pleurer, je vais tout simplement t'écrire moins souvent. Comment ! Je t'écris pour te tenir au courant de tout ce qui peut t'intéresser, pour que tu t'ennuies moins, pour te tranquilliser le plus possible et t'encourager et voilà que cela te fait pleurer ?

Allons donc, comme je te secouerais un brin si tu étais là. Voyons, est-ce raisonnable ? Et ce journal ? Mais laisse-le donc puisqu'il t'attriste ...

Hier soir nous étions en marche de nuit. Nous avons été après St Laurent faire une pause et après nous sommes revenus vers 10 h. Tu vois ce n'était pas pénible, malheureusement nous avons encore reçu quelques gouttes de pluie en arrivant. Ce matin nous avons été au-dessus de la gare. Encore une manœuvre qui n'a pas demandé trop de peine, une simple promenade. Ce soir revue de fusils, d'effets, c'est à dire rien à faire mais que le temps a été long ...

Je suis bien peiné d'apprendre que Théodose ait été grièvement blessé. Mais pourquoi n'avons-nous pas de nouvelles ? ...

²⁶ Finieyrols, commune de Prinsuéjols (Lozère).

²⁷ Le Moulin de la Folle, commune de Malbouzon (Lozère)

Mende le 26 octobre 1914.

... L'on ne parle pas encore de notre départ donc ça ne presse pas encore et en attendant les jours passent. Les Français ont détruit hier tout un régiment d'Alboches, il faut espérer qu'ils finiront tout de même par se lasser.

Tu t'habitues toute seule, tant mieux, moi aussi. Je fais le jeune homme, je vais au café, je fume le cigare et si tu ne viens pas bientôt je ne suis pas bien sûr de ne pas te faire des infidélités, gare !!!

Je suis content que tu aies reçu le colis de Balmelle mais si j'avais su, je t'aurais bien envoyé un peu plus de sucre. On en trouvera peut-être ici si tu viens. Ici c'est 22 sous. Viendras-tu jeudi ? J'y compte bien, tu auras ainsi le plaisir de me voir partir en chasse de temps en temps ...

Ce matin nous avons été faire une petite promenade non loin de Mende. Nous étions une douzaine en avant pour figurer l'ennemi. Comme nous étions en avance sur le restant de la troupe nous avons été à Alteyrac chercher 3 litres, du pain de seigle et du porc frais que la sœur d'un soldat a donné et nous avons déjeuné sur l'herbe. Ce soir on va vers Badaroux ...

Mende le 26 octobre 1914.

... je suis très heureux de voir qu'il me sera possible de vous presser encore une fois bientôt sur mon cœur. J'ai bien cru longtemps être privé de ce bonheur ...

Mende le 6 novembre 1914. (Carte : Mende- Le Théâtre).

Je ne vais pas être long ce soir car nous sommes partis à 11 h ½ pour Barjac en passant par Chabrits et nous sommes rentrés à 6 h ½ par Balsièges. Je suis donc un peu fatigué et désire aller au lit au plus tôt. Demain je t'écrirai plus longuement. Pour aujourd'hui je veux seulement te dire qu'après un petit moment de regret ce matin lors de votre départ je me suis vivement ressaisi et me voilà de nouveau dispos pour affronter la 2e étape de notre séparation. Sois donc sans inquiétude à mon sujet ...

... Astruc Cie de Dépôt. Mende.



Mende le 7 novembre 1914

... Je veux seulement te rassurer sur mon état qui, d'après ta carte que tu m'as adressée de Marvejols t'a semblé si déprimé. Tu as su être courageuse, toi quand vous m'avez quitté, du moins si tu ne l'étais pas sincèrement tu as fait semblant de l'être ... Je t'ai apparu abattu me dis-tu. Eh bien j'avoue que je l'étais en effet. Oui je suis parti de la gare le cœur gros et malgré la compagnie d'Alexis et de Mr Renouard j'avais l'esprit fort torturé. Arrivé à la maison ... je me suis jeté aussi sur le lit pour attendre six heures mais impossible de distraire ma pensée malgré mes efforts, alors, tu me pardonneras de te dire car je reconnais que c'est indigne d'un soldat, alors oui j'ai pleuré ; j'ai pleuré longtemps comme un imbécile et je me suis endormi en pensant à vous. Tu penses bien que je n'ai pas dormi longtemps, juste 20 minutes, le temps de rêver que la paix était signée et six heures sonnantes j'ai sauté pour la 2^e fois.

Alors j'étais guéri, le remède avait été salubre, je m'en voulais alors à moi-même, j'avais honte de mon découragement, je me grondais en pensant que tu valais mieux que moi et je suis parti à la caserne avec

des dispositions tout autres et un idéal bien meilleur. Mon courage était revenu et je le conserve. Excuse-moi si je te raconte tout ça, j'aurais pu m'en dispenser mais je sais que cela te fera plaisir. Tu veux savoir tout ce que je fais et tout ce que je pense, je te le dis et je suis sincère. Je te parle de mes mauvais moments comme des bons, fais en autant.

Hier nous sommes partis à 11 h ½ pour Barjac par Chabrits. Ca tirait un peu à la côte. Nous sommes revenus par Balsièges et nous rentrions à Mende à 6 h½. Donc 6 h. de marche avec quelques pauses. Je ne me croyais pas si fort. A part les pieds qui étaient un peu fatigués, tout le reste allait à merveille ...

François ... est caporal.

Mende le 7 novembre 1914.

... J'ai une nouvelle à t'annoncer c'est qu'Emilie nous a fait cadeau d'une petite nièce²⁸ la nuit dernière. Tout s'est bien passé et pour employer l'expression classique je dois dire que : « la mère est l'enfant se portent bien ».

Mende le 9 novembre 1914.

Ma petite femme.

J'ai su enfin que vous avez fait bon voyage et que tu avais pu profiter d'une occasion pour faire porter les paquets. Tant mieux. Je suis content aussi que tu te réhabitues facilement à vivre seule. Je fais de même quoi que tu puisses penser.

Je suis peiné de savoir que Mme Rocher a été fatiguée. J'espère que cela ne sera pas grave et je lui souhaite une prompte guérison. Evidement l'éloignement de Mr Rocher doit être pour beaucoup dans sa maladie. Il ne faut pas qu'elle se désole. Il peut rester au camp de Valence longtemps et en tout cas les territoriaux ne sont jamais en première ligne. Et puis on bouscule les Alboches ces jours ci. A Ypres ils ont laissé 37000 morts et il a fallu employer 4000 hommes pour les enterrer. Si les Russes poussaient aussi, peut-être la guerre serait moins longue que ce qu'on croit.

Il y a ici un détachement de 500 Hommes qui va partir mercredi prochain : 350 jeunes et 150 réservistes. François n'en fait pas parti ni moi non plus à peu près sûrement. Voici ! On a pris 22 soldats de notre compagnie. Sur ces 22 il y avait 15 volontaires qui avaient demandé à partir. Il ne manquait donc que 7 hommes. Le matin on a tiré au sort pour savoir qui devait partir. Je suis sorti troisième, j'étais donc désigné. Arrive un peu plus tard d'autres ordres disant qu'on devait prendre les réservistes les plus jeunes. Alors je n'en ai plus été mais c'était juste. On s'est arrêté à la classe 1903. De sorte qu'après ce départ je suis le 3^e pour partir ...

Ne te fais pas de bille j'ai toujours confiance en mon étoile.

Augustin.

P. S. Embrasse bien les deux tapageurs pour moi. Emilie va de mieux en mieux, la petite Jeanne aussi, et tout le monde.

Mende le 10 novembre 1914.

... Je vois que sans l'homme tu ne dors pas très bien, il faut faire comme si j'y étais ...

Je m'attends ... à partir à la fin de la semaine, et je ne partirai pas seul. Demain il en part 350 et samedi probablement nous serons 800 à partir. Ne te fais pas de souci à ce sujet, un peu plus tôt un peu plus tard il faut y aller. Je te prévienrai par dépêche et peut-être par téléphone si j'ai le temps ...

Mende le 11 novembre 1914.

... J'ai échangé ce soir ma vieille capote contre une neuve, mon képi rouge pour un bleu, je vais donc m'en aller un de ces jours : samedi probablement ou lundi. Nous devons partir 800. Je vais au 342^e Régiment. J'aime mieux aller là car le 342 est toujours moins en danger que le 142.

D'après un général qui est venu nous rendre visite aujourd'hui, les Allemands seraient enfoncés sur toute la ligne et Joffre voudrait profiter du moment pour porter le coup décisif. Il appelle un millier d'hommes. Le premier détachement part demain, le 2^e duquel je dois faire partie partira à la fin de la semaine, un 3^e partira 4 ou 5 jours après et un 4^e un petit peu plus tard. Tout le monde doit partir. Pour ce qui me concerne j'ai pris mon parti ... C'est un devoir aussi que je vais remplir, un devoir envers ma patrie, un devoir envers mes élèves auquel je dois l'exemple, un devoir envers ma famille que je dois défendre, que je dois venger. Aussi je pars content malgré tout.

Je suis heureux d'avoir recouvré ma santé et la force de faire campagne et de pouvoir, comme mes frères d'armes, participer au triomphe final de nos valeureuses armées. Ne te chagrine pas chère petite, n'aie

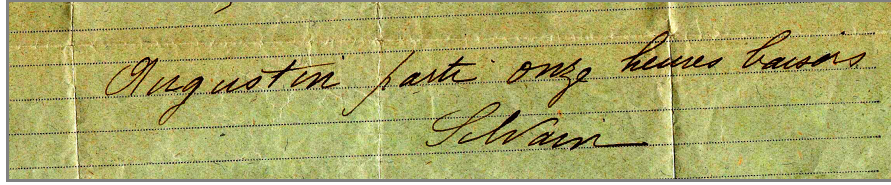
²⁸ Jeanne CAUQUE.

pas peur je reviendrai bientôt j'espère et je compte bien alors trouver la félicité dans la satisfaction du devoir accompli ...

Ton Augustin.

Départ pour le Front

Télégramme. Origine : Mende. N° 745. Nombre de mots : 10. Date 12. Heure de dépôt 18 h.



Reçu à Nasbinals à 13 h 20 le 12-11 / 14. (Cachet de la poste).

La Bastide 12 novembre 1914. (Carte postale militaire).

Me voilà en route pour Nîmes paraît-il. J'ai vu Maria²⁹ et Emile³⁰ en passant. Nous avons du courage ayez-en aussi tous les trois. Pas de soucis.

Je vous embrasse affectueusement.

Augustin.

J'enverrai mon adresse au plus tôt.

Nîmes le 13 novembre 1914.

... Hier matin à 9 heures on annonce qu'il faut être prêts à 10 h ½ pour filer à 11 heures. Nous n'étions pas habillés, nous n'avions ni sacs ni vivres ni provisions. Tu penses si cette heure et demie qui nous restait a été employée. Je voulais t'écrire mais je n'en ai pas eu le temps. Nous sommes 400 environ, territoriaux ou réservistes, parmi lesquels : Bros de Malbouzon, Alexandre³¹ de Fignérols, Urbain Pagès. Nous sommes passés par la Bastide nous arrivions à Nîmes à minuit ... On ne se fait pas trop de bile surtout quand on pense que des pères de 5 ou 6 enfants sont avec nous. D'ailleurs à quoi bon. Nous avons confiance et beaucoup d'espoir que les Allemands nous ficheront bientôt la paix ...

J'étais tellement pressé hier que je n'ai pu aller dire au revoir à François. La maman était bien peinée surtout de voir que je partais si vite. J'ai tout ce qu'il me faut : tricot, chandail, flanelles, caleçons, couverture, gants, mouchoir, chaussettes, cache-nez. J'ai pris le passe montagne de François. J'aurais préféré avoir celui de ma Ninou mais impossible ... L'adjudant qui est gantier à Millau m'a cédé ses gants ; il m'a bien fait plaisir car à Mende il n'y en avait pas. Je suis avec mon ami de Lyon ...

Je t'écrirai le plus souvent possible mais peut-être plus irrégulièrement qu'avant. Ne t'effraye pas si tu passes deux ou trois jours sans nouvelles ...

J'ai du papier en assez grande quantité, mais comme il faut l'économiser, je n'emploie qu'une feuille

...

Je vous prie de ne pas vous faire du mauvais sang, je reviendrai bientôt.

Embrasse bien fort Léopold et Raymond et reçois pour toi les meilleurs baisers de ton petit mari qui t'aime.

Augustin.

Garde-toi de mettre dans tes lettres rien qui puisse faire arrêter les correspondances.

Lyon Gare 14/11/14 - 15 h 30 (Cachet de la poste. Carte : Mende -place Urbain V)

Bons baisers de Lyon.

Augustin.

Le 14 novembre 1914. (Carte : Les Laumes-Alésia – La gare)

Gare de Laumes 14/11/14 -16 h 10 (Cachet de la poste).

... Nous voilà sur la route de Paris où nous devons arriver vers 5 heures. Je ne suis pas fatigué. On ne se fait pas trop de bile mais il pleut un peu. ...

²⁹ Marie Rose TUFFERY, dite Maria, demi-sœur d'Honorine, elle est fille naturelle de Marie Agnès Mélanie TUFFERY.

³⁰ Jean Emile ASTRUC, époux de Maria.

³¹ Alexandre DALLE.

Le 14 novembre 1914. (*Carte : Montereau – Le pont d’Yonne et Coteau de Surville*).
Affectueux baisers de Montereau. Je vais bien. Augustin.



Le 15 novembre 1914. (*Carte : Vue de l’Hôpital St Pierre Calais*)

Amiens gare 16/11/14 – 0 h 35 (*Cachet de la poste*).

... Me voilà presque au bout de mon plus long voyage en chemin de fer. Je ne suis pas fatigué, nous n’avons souffert de rien pendant le trajet et la gaiété s’est maintenue. Ecris toujours à mon ancienne adresse de la Cie de dépôt, on fera parvenir ...

Le 15 nov. 14. (*Amiens gare 16/11/14 – 0 h 35*) (*Carte pour Léopold : Calais - rue des Boucheries*)

Affectueux baisers de ton petit papa. Augustin.

(*Amiens gare 16/11/14 – 0 h 35*) (*Carte pour Raymond : Calais – Panorama vers l’avant-port*)

Bons baisers de ton papapou. Augustin.

Le 15 novembre 1914. (*Carte sans cachet : Vue du Bassin du commerce de Dunkerque*)

Ma chère petite.



Je ne saurais te dire tout le plaisir que j’éprouve à me trouver dans une de nos plus belles petites villes du nord, au milieu de soldats de toutes les armes de France et de l’étranger. Le courage ne manque jamais dans un si sympathique milieu. Je t’embrasse une fois de plus.

Ton mari. Augustin.

Le 17 nov. 1914.

(Bergues 17/11/14 – 18 h (*Cachet de la poste. Carte : Bergues*³² - Caserne Thémines)

... Soyez sans inquiétude à mon sujet. Donne le bonjour aux amis et reçois pour toi et les deux petits mes meilleurs baisers. ...

En Belgique

Le 19 novembre 1914.

... depuis mon départ de Mende nous ne nous sommes guère arrêtés en route et le peu de temps que nous avons eu nous a été nécessaire pour faire des achats ou pour dormir ... Je ne te dirai pas où je suis puisque je n'ai pas le droit de te le dire mais, ce que tu dois savoir, c'est que jusqu'à maintenant je n'ai couru aucun risque car l'ennemi est encore loin. Depuis 3 jours cependant nous entendons le canon qui tonne sans discontinuer. Au lieu de nous faire peur cela nous encourage car les boches, paraît-il, reculent.

Je n'ai pas été trop fatigué jusqu'à hier au soir ... Nous avons passé 4 nuits dans le train, une dans une caserne, 2 dans des granges. Malgré la fatigue et évidemment quelques privations, je ne suis pas malade et j'en suis surpris moi-même. Avec ça nous avons passé aussi de bons moments et il y a peu de temps nous faisons sauter le champagne en compagnie de quelques amis Belges. J'ai tout ce qu'il me faut contre le froid et contre un accident quelconque. Sois sans inquiétude.

Le voyage en général est impressionnant. On se sent peiné à la vue de tout ce va et vient de soldats, de voitures, de trains, d'autos charriant aliments, munitions, blessés, malades, à la vue de ces pays sentant l'invasion, des arbres coupés, des champs désertés, des routes défoncées ou l'on enfonce jusqu'à mi-jambe. On plaint les malheureux que l'on rencontre fuyant leurs villages pour échapper à l'ennemi.

Mais combien on se sent réconfortés aussi en voyant ces masses d'hommes dans les villages, un si grand nombre d'amis Anglais et Belges tous souriant plein d'ardeur et d'espérance. Oui la France peut être fière de ses enfants et de ses amis car actuellement sur le front chacun fait vaillamment son devoir.

Je suis en compagnie des deux millautins³³ dont le sergent, le lyonnais que je t'ai fait connaître et qui sont tous d'excellents camarades. Il y a à la Cie Champredonde³⁴ de Montgrousset³⁵ (le frère du cantonnier). Il va bien, dis-le à son beau-frère et à sa nièce ...

Le 21 novembre 1914.³⁶

Voilà bien longtemps que je n'ai pu avoir de tes nouvelles. Je sais que ce n'est pas ta faute et que tu fais ton possible pour m'en procurer ...

Nous sommes en Belgique depuis quatre jours, le canon gronde nuit et jour à 5 ou 6 kilomètres, mais nous n'avons pas eu l'occasion de le voir de près. Nous avons rejoint le 342^e Rt hier soir. J'ai rencontré pas mal de camarades, Rolland d'Arzenc, Barthélémy, Buffier. Je n'ai pu voir Runel, j'ignore où il est. Les 4 camarades qui étaient partis de Mende avec moi sont à la Cie. Il y a aussi Victor Sévène que j'ai été heureux de rencontrer. Ce matin j'ai vu Mr Coste, il m'a prié de t'envoyer le bonjour. Il se porte bien mais n'a pas engraisé. Il m'a appris la mort de son camarade Malgrat et cela m'a bien peiné. Si sa famille n'est pas prévenue n'en dis rien toi-même.

J'ai entendu dire que nous ne resterions peut-être pas longtemps ici, mais on dit tant de choses, nous irions dans les Vosges, les anglais seraient en nombre suffisant ici.

Il y a un peu de neige mais très peu, par contre le froid est assez vif. Je suis suffisamment vêtu et n'est pas pris le moindre rhume.

Et vous autres que faites-vous ? N'êtes vous pas malades ? As-tu pris tes dispositions pour ne pas rester seule ? Soignez-vous du mieux possible ...

Tiens, à l'instant l'ami de Lyon m'apporte le café pendant que je fais ma lettre sur l'embrasure d'une fenêtre.

Hier j'ai fait ma petite lessive, ma paire de chaussettes et un mouchoir, mais tu sais quand je les aurais gardées un mois à la maison ils n'auraient pas été plus sales qu'après que je les ai eus lavés. Enfin !!!

On est assez bien nourri même dans les tranchées paraît-il.

³² *Bergues* – Censuré mais lisible aujourd'hui.

³³ Habitants de Millau (Aveyron).

³⁴ Probablement Pierre Joseph Marie CHAMPREDONDE, 2^e classe au 342^e RI, mort pour la France le 16/02/1915 à l'hôpital de Dunkerque. Noter que les CHAMPREDONDE de Nasbinals ont perdu 5 des leurs dans cette Guerre. – Internet « Mémoire des Hommes ».

³⁵ Montgrousset, commune de Nasbinals.

³⁶ Le 342^e RI est à *Hallebast* (Hallebaststraat), SW d'Ypres – Site Internet *Mémoire des Hommes* : JMO du 342^e RI cote 26N756/6

A l'avenir tu m'écriras à l'adresse suivante : Augustin Astruc soldat au 342e Régiment d'Infanterie du 16e corps 18e Cie 3e section part Mende.

Le 22 novembre 1914. (Carte postale militaire).

... Ecris-moi le plus tôt possible. Je me porte bien et suis toujours dans l'attente d'événements sérieux car jusqu'à maintenant on n'a pas souffert outre mesure ...

Augustin. A. Astruc au 342e de ligne 18° Cie 3e section par Mende.³⁷

Le 26 novembre 1914.

... Voilà combien de jours que je ne vous ai rien envoyé. Vous devez être en souci à mon sujet ... Eh bien il n'y a pas lieu d'être en souci car je me porte bien ... Sache d'abord que je ne sais comment je me porte si bien. On mange tant bien que mal, plus ou moins chaud, plus ou moins propre, à n'importe quelle heure. On couche sur la paille ou par terre, on a froid quelque fois, mais qu'importe je tiens encore. Les pieds me gênent un peu pour les marches, mais on n'en fait pas beaucoup. Aussi je suis étonné moi-même d'être si fort, moi qui étais si faible à la maison. Il y a bien un Dieu pour les soldats et il le faut bien. Quoique ça, je voudrais bien pouvoir bientôt quitter ce pays jadis si beau et maintenant si triste. Je ne m'amuserai pas à te décrire ce que j'ai vu et pourtant j'ai vu peu de chose encore, je te raconterai tout cela à mon retour. Mais la guerre est tout de même une bien vilaine chose. Nous avons passé seulement 2 jours et 2 nuits dans les tranchées à peu de distance des Boches, on a échangé quelques coups de fusil, le canon a chanté la sienne, mais de notre côté, du moins il n'y a pas eu la moindre égratignure. On semble un peu fatigués de part et d'autre et si ce n'était les canons on serait assez tranquille.

D'ailleurs de bonnes nouvelles nous arrivent de Russie, peut-être nous sommes plus près de la fin que ce qu'on suppose.

Depuis que j'ai changé de Cie (car en arrivant, le détachement de Mende a été dispersé dans les diverses Cie du 342°) je n'ai plus grandes connaissances mais, les 3 qui avons décidé de ne pas nous quitter nous sommes toujours ensemble et nous passons le temps le mieux que nous pouvons.

Nous sommes Belges pour l'instant mais on s'attend à rentrer en France. J'ai trouvé Arbouset aujourd'hui. Runel est, je crois, en Allemagne Salomon a été tué ...

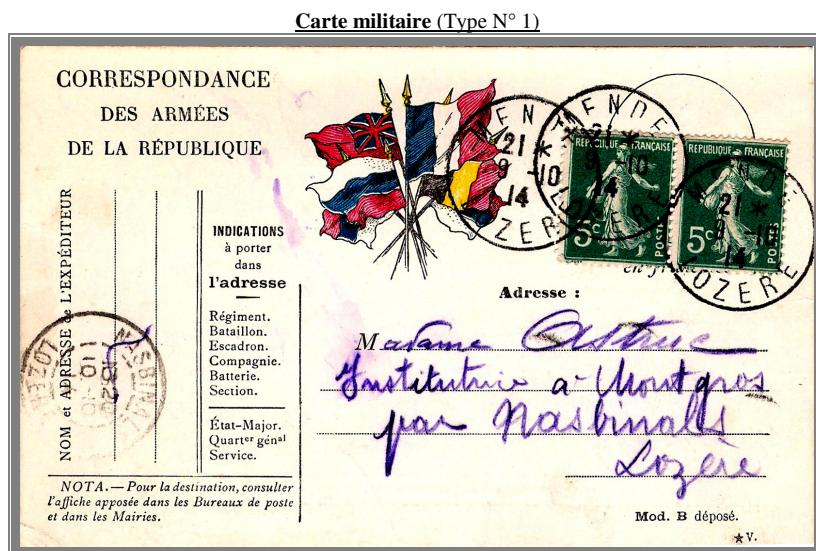
Le 27 novembre 1914. (Carte postale militaire).

... Je suis en bonne santé toujours, mais j'attends encore de vos nouvelles et il me tarde d'en recevoir

...

Embrasse bien fort les enfants. Je t'embrasse de même.

Augustin.



Le 29 novembre 1914.

... Je ne veux pas t'en dire long puisque j'ai beaucoup de choses à te dire, mais je préfère attendre et te dire tout à mon retour ... La guerre, vois-tu, il vaut mieux n'en pas parler. Je n'ai pas trop souffert encore, j'ai été exposé plus ou moins mais rien ne m'a touché encore ...

³⁷ Augustin étant dans la 18° Cie se trouve appartenir au 5° Bataillon.

Nous sommes au repos chaque 2 jours pour 48 heures. Aujourd'hui dimanche nous n'avons rien fait. Les Boches paraissent aussi fatigués que nous, mais c'est heureux car la fin sera le meilleur ... Les balles sifflent, les obus pleuvent et démolissent les maisons, tant pis ils finiront par ne plus pleuvoir et les malheureux pères de famille se trouveront les plus heureux, quand ils pourront retourner dans les bras de leur famille.

Si tu pouvais m'envoyer un peu de sucre et de chocolat tu me servirais bien. ...

Le 1er décembre 1914.

... Voilà 3 jours que nous sommes au repos³⁸. Comme cela ne saurait durer longtemps encore, je profite du moment pour te causer une fois de plus. Je me porte toujours bien, voilà ce que j'ai d'essentiel à te dire ... Mais mon devoir veut que je sois loin de vous, que je vive comme je peux loin de tous ceux qu'on aime, et puisque rien n'y peut rien il faut les uns et les autres se résigner à supporter de notre mieux cette situation ... Courage encore, espérance toujours en attendant des jours meilleurs.

Dickebush / Dikkebus (Belgique)



Jusqu'à maintenant je n'ai pas trop à me plaindre, j'ai été presque tout le temps loin des ennemis, leurs canons nous ont réveillés quelques fois mais nous n'en avons pas souffert. Les jours de repos on les passe à se nettoyer un brin, on dort dans un coin quelconque mais on est tranquille. Quand on peut (et on peut souvent) acheter un lapin ou une volaille on les fricasse à 4 ou 5 et une bouteille à 2 sous 25 fait descendre les dernières bouchées, car il faut te dire, le vin est rare ici et on ne peut en boire qu'en guise de goutte. Après ces petits gueuletons on se sent plus forts, plus retrempés, quelque camarade en raconte une et pendant quelques instants on oublie qu'on est en guerre.

D'autres moments on écoute notre 75 qui dans le lointain, pendant la nuit, chante sa ritournelle et l'on se dit : « Il fait du bon travail celui-là ».

Les gens sont excessivement gentils ici, on se sent presque comme chez soi. La vie n'y est pas trop chère, mais la boisson est rare, sauf le café qu'on boit à profusion mais sans sucre.

Le temps n'est pas trop froid ces jours-ci, mais pluvieux. Et maintenant parlons de vous autres. ... Que font Mr et Mme Toiron, Louis ? Paul ? Mme Rocher, Mr Rocher les gens de Montgros. Je voudrais avoir des nouvelles de tous.

Qu'il sera doux le jour où je pourrai revoir le pays ... Ton mari qui pense souvent à tous.

Le 3 décembre 1914.

Enfin j'ai reçu une carte de ma petite femme. Elle est datée du 22 novembre ... Je suis heureux de vous savoir bien portants tous les trois.

... Je suis actuellement dans une tranchée à 200 m environ des Boches, mais comme ils ne disent rien nous faisons de même, et c'est parce qu'on est tranquille tous que j'en profite pour t'écrire. Quelques obus seuls nous passent de temps en temps au-dessus de nos têtes mais vont si loin qu'ils ne nous font pas peur. C'est d'ailleurs pas à nous qu'ils s'adressent. C'est la 3e nuit que nous passons dans nos casemates souterraines³⁹, mais on n'y est pas trop mal, les tranchées sont couvertes et nous nous trouvons à l'abri. A part quelques guetteurs tout le monde se repose. Notre vie n'est pourtant pas le rêve et le jour où nous sortirons librement de nos taupinières sera le bienvenu ...

Je n'ai pas trop souffert du froid, quoique parfois les pieds n'ont pas 36 chaleurs quand on est dans des tranchées humides. Enfin nous ne sommes pas ici pour notre plaisir et il faut accepter les sacrifices que demande la situation.

Mr Toiron a-t-il des nouvelles de Louis ? Mr Rocher est bien à Pontoise et il faut espérer qu'il y restera. Quoi de nouveau au pays. J'ai lu aujourd'hui le journal du 29. C'est le premier journal que j'ai vu depuis mon départ ...

Augustin au 342e de ligne 18e Cie 3e section par Mende.

Le 7 décembre 1914.

... Nous voilà au repos depuis hier matin et je n'ai pu trouver une demi-heure pour t'écrire dans la journée. Je t'envoie donc ces deux mots ... Le temps est parfois bien long, on passe d'autres moments assez à l'aise. Ces jours, nous avons eu de la pluie, c'était peu intéressant. Les affaires ne vont pas vite. Un autre détachement est arrivé hier. Il y avait 2 Bergounhon de Nasbinals, le frère du gendre à Mr Noyer et un frère de Germaine. La nuit dernière avec le camarade de Millau on a pu dormir dans un lit et se déshabiller. Ah qu'on se sentait bien, mais on aurait été mieux là-bas quand même.

³⁸ Dickebush au SW d'Ypres – JMO 342° RI Mémoire des Hommes. Photo par *debede60* sur Internet Panoramio.

³⁹ Augustin est avec ses camarades de la 18° Cie à St-Elooi-Voormezele – JMO du 342°.

Le 8 décembre 1914.

... Selon ma promesse d'hier je vais t'envoyer quelques détails de plus ... Depuis hier la santé n'a pas changé et je fais un soldat extraordinaire. Mercredi dernier nous sommes entrés dans la tranchée. Nous n'avions ni paille, ni place presque et une toiture fort défectueuse. Nous avons quitté cette tranchée le lendemain pour en occuper une autre à proximité de l'ennemi ou nous sommes restés trois jours. Le dernier jour il a plu toute la journée, et l'eau ruisselait dans les tranchées. Pour en sortir le dimanche matin nous marchions dans l'eau jusqu'au dessus de la cheville. Avec ça, le froid des pieds, la fatigue, il y aurait de quoi être malade à n'en pouvoir plus. Eh bien je me porte mieux que jamais. Si j'avais eu là-bas à supporter ce que nous supportons ici je serais au lit depuis longtemps, ici rien ! J'ajoute encore pour te tranquilliser qu'aucun danger ne m'a encore menacé. Evidement il y a danger un presque partout, mais on tâche d'être prudent le plus possible ... Voilà 3 jours que nous nous reposons ... Nous repartirons sans doute bientôt. Nous profitons de ces repos pour nous soigner un brin, on fait presque la noce parfois avec l'ami Lubac de Millau, un sergent de Mende, Chabanon neveu de Mr Pépin de Rieutort et quelques fois celui de Lyon, mais nous ne sommes plus à la même section.

Et vous ? ...

Ces deux dernières nuits nous avons eu un lit. Les gens sont très gentils. Le temps s'est remis au beau mais le terrain est encore humide, il n'y a pas moyen de se sortir des champs. Les villages ne sont pas beaux, presque tous sont démolis et leur aspect est lamentable.

... J'ai demandé des nouvelles d'Adrien Cros⁴⁰ mais je n'ai rien appris de consolant, je crois bien qu'il a été tué, quoique je n'aie rien de bien certain. A ma Cie il y a un fils Seguin de Brenoux comme sergent ...

Augustin.

P. S. Je ne suis pas encore sans argent, mais étant donné que les lettres mettent longtemps pour arriver, tu ferais bien de m'envoyer une petite pièce de 20 fr. Je t'embrasserai au retour pour la paye.

Le 11 décembre 1914.

... Je ne sais déjà plus depuis quand je ne t'ai pas écrit. Deux jours peut-être. Mais reçois-tu mes lettres, c'est ça que je voudrai savoir et ce que j'ignore, car une seule carte m'est parvenue de toi. Je sais que tu m'écris souvent ... C'est épouvantable. Il me tarde pourtant d'avoir de vos nouvelles. J'ai reçu hier une carte d'Emilie. Moi je vais bien. Depuis huit jours nous n'avons pas été dans les tranchées. Hier et avant hier nous avons été dans un bois aider le génie à faire des tranchées loin de la ligne de feu. Moi je faisais des piquets ce travail m'intéressait assez, quoique ici peu de choses m'intéressent.

Depuis hier soir avec le copain de Millau nous faisons la popote des sous-officiers. Cela donne un peu de travail mais le temps passe plus vite, cela nous exempte de corvées et nous mangeons mieux. L'on parle toujours de notre retour en France mais cela met longtemps à arriver. Les anglais doivent nous remplacer. Aujourd'hui j'ai fait un bon bout de causette avec eux en « english ».

Donne toi-même de mes nouvelles à mes parents ou à Mende de temps en temps ...

J'aurais besoin que tu m'envoies une flanelle. ...

Le 13 décembre 1914.

... Hier huit lettres me sont arrivées d'un peu partout avant hier soir ... Ce qui me fait plaisir c'est que sur 20 correspondances reçues 14 sont de ma petite chérie. Merci ! Je vois que tu penses à ton mari ...

Tu t'ennuies chère petite, je sens cela et c'est pour cela que tes lettres sont si nombreuses. Tu veux aussi me distraire et je le comprends et pour cela je te remercie. Tu reçois moins de correspondances que j'en reçois moi-même ... Eh bien sache qu'il m'est impossible de t'écrire, de t'écrire tous les jours. D'abord les jours où l'on est dans les tranchées on ne peut guère faire des lettres. Quand on en sort, on passe souvent une nuit sans se coucher car on ne peut faire des mouvements de troupes que la nuit. Le lendemain il faut se nettoyer, car avec la pluie quand on s'est traîné dans la terre argileuse de Belgique on est vraiment dégoûtants. Puis il faut nettoyer les armes, faire les provisions et enfin, si l'on songe que j'ai à répondre à 5 correspondants réguliers, sans compter quelques autres exceptionnels il m'est impossible de tenir à jour mon courrier ...

Voilà huit jours que nous sommes au repos. Mais avec mon travail de cuisinier maintenant cela me fait une occupation de plus. On se démène pour satisfaire ces messieurs mais d'un côté on en profite. Nous mangeons avec les sous-officiers, comme c'est nous qui le faisons, on mange avec moins d'appréhension et on se soigne mieux. Juge par le menu de ce matin. Bonne soupe de la montagne avec pommes de terre et

⁴⁰ Peut-être Marie Pierre Adrien CROS, sergent au 142^e RI, tué le 2 novembre 1914 à Zonnebeke (Belgique). – Internet : « Mémoire des Hommes »

raves, bouilli de bœuf, purée de pommes de terre et beefsteak et crème au chocolat avec un quart de vin. Tu vois ce n'est pas mauvais. Aussi nos pensionnaires sont contents ...

Le 14 décembre 1914.

... Hier je t'annonçais la suite de ma lettre pour aujourd'hui. Eh ! Bien c'est assis au bord d'un fossé le long d'une route que je reprends la conversation ... D'où vient que je ne suis plus ou j'étais hier ? C'est que ce matin les nôtres ont envoyé une petite raclée aux Boches. Si le coup n'avait pas réussi, nous devions prêter main forte. Comme on n'a pas eu besoin de nous, puisque les Allemands reculent, nous passons la journée à faire les cents pas au son toujours de la même musique. Je viens de faire la causette avec Dalle de Finieyrols et Bros de Malbouzon.

Il fait beau, la pluie de ces jours-ci a cessé. Je me porte bien ... Tu me sembles douter de ce que je te dis ... eh bien sois tranquille sur cela je suis en bonne santé. Mon coucher t'intéresse, eh bien voici : les jours où l'on est en première ligne on dort dans les tranchées, les tranchées sont couvertes, il y a de la paille au fond, avec une bonne couverture et mes deux tricots l'on n'a pas froid. Les autres jours nous sommes dans les fermes et couchons dans la paille. Evidemment cela ne vaut pas le sommier, mais on s'y fait. Je ne souffre pas pour manger, on trouve assez bon marché, des poules, des pigeons, des lapins. Le vin seul est cher mais on en boit quand même un verre de temps en temps. (2 fr 25 la bouteille).

J'ai reçu un de ces jours une carte de Mr Jaillet. Il me dit être avec Mrs Vammale et Savoye.

Je suis content de savoir que tu as Rosa, fais-lui faire ce dont tu as besoin et soigne-toi, toi-même car il ne faudrait pas que tu sois malade, surtout avec le travail que tu as en classe. Cela ne doit pas bien coiffer Mr Borrel d'être obligé de partir. Il n'a pas besoin de se faire du souci car il n'est pas près de venir sur le front.

Je n'ai pas besoin de chaussettes, inutile que tu en envoies. On en distribue souvent avec des tricots ici.

Ta lettre du 1er décembre m'a un peu peiné car tu étais fortement ennuyée ces jours-là. Sois courageuse, puisque tu le peux souvent, occupe-toi de vous et attends avec confiance ... Tu m'enverras si tu peux un peu de chocolat et un peu de sucre. Il faut en envoyer très peu et plus souvent ... A l'avenir mon adresse doit être libellée ainsi : Aug. Astruc soldat au 342e Rt d'inf. 18e Cie 3e section 16e corps (secteur postal 140) ...

Et cette fameuse étoile qu'en faites-vous. L'as-tu vue ? Qui l'a vue ? Ici nous n'avons rien remarqué.

Je ne puis te donner de détail sur la mort de Mr Malgrat, je n'en ai pas, ce que je sais, je le tiens de Mr Coste.

Je suis content de savoir que Raymond et Léopold travaillent bien ; qu'ils continuent et qu'ils m'envoient de temps en temps une petite carte.

A quel régiment est affecté le beau-frère de Mr Darnige ? S'il n'est pas au 342 il m'est impossible de le voir. Nous sommes au sud d'Ypres. ...

Je ne me souviens pas si je t'ai dit que Adrien de St Amans a été blessé mortellement. Il est décédé le 18 novembre. J'ai reçu des nouvelles d'Allenc et de Mende. J'aimerais bien d'en avoir de Joseph et d'Auguste ...

As-tu touché quelque chose pour le chauffage de l'école ? A quelle classe restes-tu ? La tienne est bien froide en hiver. Ici il tombe rarement de la neige, mais il pleut souvent et la terre argileuse ne prend pas l'eau ...

Le 16 décembre 1914.

... Nous quittons ce soir le cantonnement pour aller revoir la tranchée⁴¹. Ne t'inquiète pas quand même, notre régiment comprenant pas mal de territoriaux est souvent ménagé ... Maria et Clémentine m'ont écrit. Envoie-moi, si tu le trouves, par la poste, mon petit livret de conversation anglais. ...

(Le 342^e est aux avant postes)

Le 21 décembre 1914.⁴² *(Carte postale militaire).*

... Une simple carte aujourd'hui, demain de plus longs détails. Nous sommes au repos depuis ce matin après être restés 4 jours dans les tranchées.

J'ai reçu ton colis avec chocolat et sucre. ... J'ai reçu toutes tes lettres. ...

⁴¹ Le secteur du 342^e sera situé au Nord de la route Vierstratt « la droite à la route, la gauche s'étendant à environ 400mètre au Nord et face à la ferme Hollandschesschur fortement occupée par les Allemands » – JMO du 342^e.

⁴² Cantonnement à *La Clyde* – JMO du 342^e.

Le 22 décembre 1914.

... Ma carte d'hier était trop brève mais pour parler franc je n'avais guère envie d'écrire. Nous sommes rentrés en tranchée mercredi soir vers 10 heures en première ligne. Nous étions pour une fois en tranchée non couverte, nous nous sommes arrangés comme nous avons pu pour nous faire un peu d'abri. Le 2e jours nous avons eu un peu de pluie, nous pensions être relevés ce jour là, mais nous avons été déçus nous sommes partis pour aller seulement en 2e ligne dans une tranchée couverte cette fois mais avec de l'eau en dessous et la pluie qui passait à travers le toit. Ce n'était donc pas le rêve. Enfin hier matin vers 5 heures nous sommes repartis pour le cantonnement. J'étais, soit par suite de la pluie ou de l'ennui un peu fatigué. Le matin je n'ai pas pu écrire. Le soir j'ai fait la carte que tu as dû recevoir, une autre pour Jules et j'ai été au lit (j'entends sur la paille). Aujourd'hui j'ai un peu plus de courage ... Pour écrire dans les tranchées il faut être fort de caractère et ce n'est pas donné à tout le monde d'avoir cette tranquillité d'esprit.

Je suis content de vous savoir en bonne santé et d'apprendre que Raymond n'a plus rien. Du courage à tous en attendant de vous revoir. Ne vous tourmentez pas, même que vous restez 4 ou 5 jours sans nouvelles ...

Nous sommes quatre bons amis ensemble qui sommes engagés à faire tout ce que nous pourrons l'un pour l'autre, pour que nos familles soient averties. Le 1er c'est Mr Lubac de Millau, le 2e Mr Peyrac et le 3e Mr Fabre de Laissac. Leur adresse est la même que la mienne, il n'y a que le nom qui diffère. Le 1^{er}, Lubac, est celui qui est toujours avec moi et avec lequel nous vivons en frères. Les autres deux sont des territoriaux bien gentils et qui nous sont dévoués. L'un ou l'autre te renseigneront, si je ne le puis moi-même, comme j'en ferai autant s'il leur arrive quelque chose à eux ... Mon matricule est 700 ... Arbousset est à la 19^e, Urbain Pagès à la 22, Dalle et Bros de Malbouzon à la 17 et Champredonde je ne l'ai pas vu de longtemps. Je n'ai pas vu non plus Issarny.

J'ai reçu ton colis de chocolat et sucre ... Tu me feras de temps en temps un petit colis de chocolat ou saucisson (si tu en trouves) ou conserves, sardines, ou déjeuners du chasseur ou thon et avec cela 7 ou 8 morceaux de sucre pas d'avantage. Les pastilles m'ont bien fait plaisir. Je les suce toujours en pensant à toi. Merci beaucoup ...

J'ai une couverture, une toile de tente contre la pluie, des gants chauds, donc ne m'envoie pas de ces choses là ; une flanelle seulement comme je te l'ai déjà dit. Mes chaussures sont bonnes, j'ai mes souliers à moi sur le sac et aux pieds des brodequins neufs. Donc pas de souliers à envoyer.

Tu t'occupes d'acheter un cochon, c'est bien puisque je ne peux. Quel dommage que je n'aie pas aussi 10 jours de congé à la Noël. Passez-les du mieux possible, je ferai de même. J'ai reçu le mandat de 10 francs. J'ai assez d'argent pour l'instant, d'ailleurs depuis que nous faisons la popote des sous-off. nous dépensons moins. N'envoie donc pas d'argent avant 3 semaines. Alors tu m'enverras 5 ou 10 fr au plus.

Je suis heureux d'apprendre que les cantonniers sont revenus. Je voudrais bien pouvoir faire comme eux. Je n'ai pas répondu à Mr Jaillet, tu feras donc la réponse à ma place. Donne-leur le bonjour. Présente mes condoléances à Mme Rocher à l'occasion de la mort de son beau-frère.

Jules m'a envoyé un colis contenant 500 gr. de chocolat, 2 boîtes de conserves et 12 enveloppes avec un crayon. Tu vois s'il pense à son frère ! Je n'ai pas de nouvelles de Mende. Maria m'a écrit assez souvent, Clémentine m'a écrit le 4 décembre, Joseph allait bien à cette date et eux trois aussi. Donne le bonjour aux amis ...

A Astruc soldat au 342e Rt d'inf. 18e Cie 3e section secteur postal N° 140.

Le 24 décembre 1914.

... Je viens de recevoir ... ta petite lettre de huit pages. Tu me dis enfin recevoir mes correspondances. J'en suis enchanté ... J'ai reçu hier le colis contenant une livre de chocolat, un peu de sucre, un jeu de cartes et un passe-montagne ... Avec les 20 environ qui me restaient cela me fait 60 francs. Or je dépense peut-être en moyenne 10 sous par jours. Tu vois si j'ai besoin d'argent ! ... Maintenant nous recevons des paquets en quantité plus que suffisante pour nous gaver dans les tranchées. Quand nous sommes au repos nous mangeons suffisamment avec l'ami Lubac de Millau comme cuisiniers. C'est bon et il y en a assez. Poulets, pigeons, lapins, beefteack, légumes, nous cuisons tout. Du vin on en touche chaque 2 jours. Nous prenons notre part de l'escouade. Les sergents nous donnent notre ration alors que nous reste-t-il à acheter ? On se fait le chocolat tous les matins. Le lait coûte 6 sous le litre ici, mais on paye une fois l'un une fois l'autre. Nous n'avons plus à acheter du sucre ... Le matin café, puis chocolat au lait, puis un beefteack ou ce qui reste du souper de la veille, ou un bout de jambon quand on en a. A midi : soupe, viande, légumes, rôti. Le soir idem. Dans la tranchée on vide le plus possible les musettes. Voilà ! Es-tu contente ? Remarque que chacun n'en fait pas autant. C'est parce que nous sommes avec les sous-off. qu'il nous est permis de vivre ainsi. Pas de revues, pas de corvées. On est tranquille ...

On pensait rentrer en tranchée hier au soir, voilà que nous allons passer la Noël sous un toit. On annonce du champagne et quand il y a champagne il y a autre chose ... Nous sommes au sud d'Ypres mais

nous allons demain un peu plus au nord. Nous n'y perdrons rien car les relèves ici sont plus difficiles que de l'autre côté.

Il a neigé hier mais la neige fond à mesure. Aujourd'hui il fait beau. Tu m'enverras mon petit bouquin de conversation anglaise. Je regrette bien de ne pas avoir davantage étudié l'anglais, j'aurais pu être interprète. Cela m'arrive encore assez souvent d'avoir à traduire entre Français et Anglais. ...

Augustin.

J'ai vu Mr Coste ce matin. Il va bien et t'envoie le bonjour.

Le 25 décembre 1914.

... Voilà Noël, mais la Noël belge n'est pas si agréable que cela, comme il vaudrait bien mieux la passer sur l'Aubrac. Pourtant écoute donc : hier veille de Noël j'ai commencé par me lever à 7 heures. J'ai été manger le chocolat que j'ai partagé avec un sergent. Puis j'ai travaillé un peu à la cuisine. On a bien dîné. Le soir j'ai fait toilette. J'avais la barbe depuis Mende, je me suis fait raser, mais je garde le bouc comme souvenir de guerre. Tu verras, vous ne me reconnaîtrez pas. Après cela, cuisine en vue du gueuleton du soir. Menu : sardines, saucisson, foie gras truffé, gigot, faisan, fromage, confiture. Vin ordinaire, bordeaux, champagne, café, fine. M'as coumpress⁴³ ? Ce n'était tout de même pas vilain. Une paire de jeunes sergents nous ont dégoisé chacun la sienne et voilà. L'on a essayé d'aller dormir car nous nous attendions à partir dans la nuit.

Voilà que nous avons entendu chanter dans une autre ferme voisine. L'on a dit : ce sont les Anglais, il faut aller se faire payer le thé. Et comme c'étaient 3 sergents qui causaient ainsi et qu'ils n'entendent rien en anglais ils ont choisi tout de suite « bibi lolo » comme interprète et voilà, en route. Quelle a été notre surprise quand nous sommes arrivés. Au lieu des Anglais c'étaient des artilleurs toulousains qui chantaient des chansons patoises en regardant frire un poulet. Nous étions tombés sur un bec de gaz. Du coup nous sommes partis pour le village et nous avons été ... à la messe de minuit. Petite église bien trop petite pour la foule civile ou militaire. Un Noël d'Adam chanté par un ténor Français. Messe chantée par des Français aussi, cantiques belges ou latins par des jeunes filles ... Puis pour se donner des forces pour rentrer, 2 bouteilles de vin, une boîte de pâté, un bâton de chocolat, 2 cafés chacun par dessus et retour à 2 heures du matin. Somme jusqu'à 9 heures puis divers, et voilà ton petit homme en train de te raconter ses fredaines. As-tu passé un aussi bon Noël ? Pourtant je serais presque tenté de m'écrier comme un Anglais que je rencontrais hier soir et à qui je dis : « Good christmas » ! Il me répondit : " No good ! No good !" Oh ! Oui il n'était pourtant pas délicieux ce Noël malgré ses apparences. Il aurait été bien plus doux à Montgros et le réveillon aussi frugal qu'il eut été m'aurait été bien plus agréable dans ma famille. Enfin patientons encore ! Patientons toujours !

Ce soir nous quittons notre cantonnement pour aller ... je ne sais où, dans un autre cantonnement ou dans les tranchées ... Voilà notre vie, toujours la même. Mais depuis quelques temps il ne faut pas trop se plaindre, nous avons 5, 6, 10 jours de repos de suite.

(Le 342^e est aux avant postes)

Le 29 décembre 1914. *(Carte : Aubrac – Aveyron.)*

Chère petite.

J'ai reçu ta lettre du 18. Nous sommes toujours au même endroit. Inutile donc de songer à venir me voir. Nous sommes revenus des tranchées dans la nuit et repartons ce soir, mais nous ne savons pas où nous allons⁴⁴ ... Augustin.

(Carte à Léopold du 2/01/1915 : Fraternité).

Affectueuses caresses de ton petit papa à l'occasion du nouvel an.

Augustin.

(Carte à Raymond du 2/1/1915 : Tel un bon artilleur, je veux en tuer mille).

Bons baisers de nouvel an de ton papatou.

Augustin.

⁴³ M'as coumpress = m'as-tu compris.

⁴⁴ Le 5^e Bataillon du 342^e RI va à Zillebeke au SE d'Ypres – JMO du 343^e RI.



- Fin de l'année 1914 -

Année 1915

Le 1er janvier 1915.

Ma chère petite. Bien chers enfants.

Après trois jours passés dernièrement dans les tranchées nous avons été mis en demi-repos pendant une quinzaine d'heures. C'est à dire que nous étions placés loin de l'ennemi mais prêts à partir en cas de besoins ... Nous sommes repartis le lendemain pour aller occuper une briqueterie⁴⁵ à moitié démolie où nous nous trouvons en réserve. Nous y sommes restés deux jours. La toiture était à moitié effondrée, pas de porte, un courant d'air effroyable. Heureusement nous avons pu faire des abris à l'intérieur avec de la paille et comme nous avons à côté un dépôt de coke nous avons fait ronfler des réchauds nuit et jour. Hier nous avons changé de place. Nous sommes dans une ferme plus ou moins close car il n'est guère de maisons ici qui ne soient plus ou moins endommagées. Il y a de la paille et on peut se mettre à l'abri ... Il est fortement question de notre rentrée en France et ce ne serait pas malheureux car la pluie et la boue de Belgique nous laisseraient à la longue. De bonnes nouvelles arrivent d'ailleurs d'un peu partout et peut-être viendrons-nous bientôt au bout de la tâche.

Nous sommes arrivés ici à minuit un quart de sorte qu'avant de nous coucher, nous avons pu entre camarades nous serrer la main et échanger nos souhaits de bonne année en nous témoignant une confiance réciproque.

⁴⁵ La tuilerie au N de Zillebeke – JMO du 342°.

C'était ensuite notre Lieutenant qui nous exprimait ses vœux de prompt retour à Mende et dans nos foyers. C'était beau et c'était triste. Chacun avait au cœur une pensée lointaine et des larmes muettes qui perlaient sur les yeux de plus d'un, faisaient voir que quelque chose manquait à notre joie. Pour mon compte personnel je me suis revu un an en arrière à la même heure au moment où j'éveillais ma petite femme pour lui dire mes vœux et je regrette encore de ne pouvoir la serrer dans mes bras. Il me manquait aussi à cette heure les caresses de mes deux petits enfants ...

Il y 4 jours que je n'ai pas de nouvelles de toi, cela ne m'étonne pas à cause de l'encombrement des postes à ce moment ... J'ai reçu le paquet de St Sauveur et un de Mende avec flanelle, mouchoir, chocolat, sucre. J'ai maintenant tout le linge qui m'est nécessaire, ne m'en envoie plus, mon sac est bondé et il faut le charrier ...

As-tu acheté le gagnon⁴⁶ ?

En l'honneur du 1^{er} janvier nous avons eu ce matin ¼ de vin, une pomme, une orange, un bout de jambon et une bouteille de champagne à quatre. C'est la noce.

Je t'envoie le bonjour du frère de Germaine et de son cousin (frère du gendre Noyer).

Augustin
près Ypres⁴⁷.

(Augustin est aux avant postes)

Le 4 janvier 1915.

... Nous devons ... être en repos mais voilà que nous nous trouvons dans la tranchée. La pluie passe quelque peu à travers le toit et me mouille ma carte ...

Le 8 janvier 1915. (Carte : Maison en ruine – Belgique)

... Nous n'avons pas de repos. Je tâcherai quand même d'écrire demain dans la tranchée ...

Le 9 – 1 – 15. (Carte : Infanterie – Indigène - tenue de corvée)

Il ne m'est pas encore possible de faire une lettre aujourd'hui. Patience. Je me porte bien et vous embrasse bien fort tous les trois.

Dickebusch⁴⁸ le 11 janvier 1914 (en réalité 1915)

... Qu'il est négligent ton homme ! Comme il ne craint pas de te créer des soucis ! Voilà combien de jours que je ne t'ai pas écrit ! Pourtant si je te disais que je ne passe pas une seule journée et souvent une heure sans penser à toi, à vous, à tous ceux qui me sont chers, tu me croirais quand même ... Mais voilà 12 jours que nous n'avons pas eu de repos. Nous sommes restés tout le temps en première ligne, face aux boches ou légèrement en arrière dans des positions souvent dangereuses et où l'on ne pouvait avoir la tranquillité nécessaire pour faire une lettre. Hier soir nous sommes revenus de ces tranchées et, pas malheureux. J'ajoute que nous avons vécu des instants peu agréables.

Il pleut beaucoup ici et le terrain devient aussitôt boueux au point que dans les chemins ou dans les champs on enfonce jusqu'à mi-jambe. Comme on ne voyage que la nuit tu peux croire que les déplacements sont peu faciles. Hier nous sommes arrivés au cantonnement tout trempés, avec de la boue jusqu'au épaules. C'est dégoûtant. Nous sommes arrivés dans une maison mi-fermée, sans paille à 4 heures du matin. Malgré la fatigue je n'ai pas dormi bien longtemps et aujourd'hui j'ai passé ma journée à me restaurer fortement et à me sécher auprès d'un poêle.

Je ne suis pas malade c'est l'essentiel ... Je me propose d'ailleurs, à mon retour, de continuer à coucher dehors dans un trou quelconque avec un peu de paille pour sommier. Il faut croire que le régime est bon ...

... je veux encore t'engager à avoir du courage. Evidemment la guerre, c'est la guerre et tel qui se porte bien maintenant peut une seconde après être blessé ou tué. Jusqu'à maintenant beaucoup d'obus nous ont passé par dessus la tête, beaucoup de balles nous ont sifflé aux oreilles, nous avons vécu des heures d'angoisses. Le danger a passé sans m'atteindre, il n'y a pas de raison que cela ne continue. D'ailleurs une bonne nouvelle. Je pense que nous ne retournerons plus dans les tranchées de Belgique Nous partons en France passer 15 jours au moins, de repos et nous ne reviendrons plus ici. Les Anglais nous remplacent. Puis il paraît que les plus jeunes classes formeront un régiment d'offensive, d'invasion et les plus vieux nous resterons en réserve ...

⁴⁶ *Gagnon* : cochon.

⁴⁷ Noté par Honorine.

⁴⁸ Dikkebus (Flandre occidentale – Belgique).

Les Trois-Rois le 14 Janvier 1915. (Carte Militaire)

... Nous voilà en deuxième ligne depuis hier soir. Nous sommes dans un château⁴⁹ assez à l'abri et assez tranquilles. Le canon se fait entendre de temps à autre mais cela ne nous a pas empêchés de bien dormir la nuit et une bonne partie de la journée ...

Tu as fait l'acquisition du « gagnon » et vous l'avez charcuté aussi bien que si j'avais été là. Je sens tout de même que ma chère Ninou aurait préféré avoir son homme. Moi aussi j'aurais aimé déguster la saucisse au milieu de vous tous, mais d'un côté c'est une corvée dont je me suis passé ... Je vois aussi que mon père a bien fait les choses et tu transmettras aux amis Jaillet, Boissonade et Gizard mes remerciements pour l'aide qu'ils t'ont prêtée ...

Il a donc fait réellement mauvais à Montgros, puisque le courrier s'est arrêté.

Tu donneras le bonjour à Mme Borrel et à la famille Auguy, à Mrs Perret et Chardaire s'ils reviennent en permission. Mme Borrel n'a pas à se faire du mauvais sang encore, je voudrais bien être à la place de son mari.

J'ai reçu des nouvelles de Clémentine, de Joseph, d'Alexis, de Jules, sauf d'Auguste ...

Le 14 janvier 15. (Carte Militaire).

Bons baisers à tous les trois. Augustin.

Le 16 janvier 1915.

... Vous avez un si vilain temps chez vous. Comment 1m 50 de neige ? Je pense que les femmes ne vont pas avoir fini de mouiller les jupons pour abreuver. Au moins tâchez, vous autres, de rester au chaud le plus possible ... Mon camarade Lubac de Millau a été légèrement blessé dernièrement à une main par un éclat d'obus et il est parti ...

Maintenant que tu as ta suppléante tâche de ne pas trop te fatiguer.

Je t'envoie le bonjour des Bergounhon. J'ai vu Issarny il y a 2 ou 3 jours. J'ai reçu une carte de François⁵⁰ m'annonçant son départ pour le 142 ... La maman doit être bien peinée. Je pense le trouver un de ces jours car le 142 n'est pas loin ...

(Inscrit en marge par Honorine :) Colis pour le lundi 1er février. Saucisson, saucisse, confiture, fricandeau, un petit bout de côtelette cuite, quelques journaux, fromage.

La tranchée le 20-1-15.

... voilà 3 jours que nous vivons comme des taupes dans les souterrains où il est peu aisé d'écrire. Je fais cette carte à la lumière d'une bougie et comme on va sans doute ce soir quitter le terrier je pourrai demain te faire une plus longue lettre. J'ai reçu la photo et ai été très heureux de vous revoir, du moins en image ...

Le 22 janvier 1915.

... avant hier nous sommes arrivés au cantonnement⁵¹ seulement le matin. On était un peu fatigués, un peu sales, j'ai dit aujourd'hui il faut se reposer, j'écrirai demain. Hier j'ai passé ma journée à coudre, j'ai arrangé un pantalon, cousu des boutons etc., puis on s'est préparé pour une revue qui n'a pas eu lieu. Enfin la nuit est venue sans (*que*) j'aie écrit. ... Ce matin revue annoncée hier et décoration de notre chef de bataillon. Puis déjeuner. Je me suis payé pour me régaler 6 sous de frites et une demi-bouteille de vin (15 sous). Maintenant me voilà au bureau et pour de bon. Je compte 1. 2. 3... 6 lettres de ma Ninette auxquelles je n'ai pas répondu ...

Je n'ai pas encore pu voir François et cela me peine de repartir ce soir aux tranchées sans avoir pu le rencontrer. Mais ce n'est pas toujours facile. Mr Chardaire est-il venu au 342^e ? Il vient d'arriver aussi Pigeyre de St Sauveur ... mais je ne l'ai pas vu non plus. Je n'ai pas vu Issarny, Champredonde, Mr Coste depuis quelques temps. Le frère de Germaine t'envoie le bonjour.

Je vois qu'il court au pays des bruits fort extraordinaires, tel que celui par lequel notre régiment aurait été changé. C'est une erreur ... peu importe l'endroit où je suis, il doit te suffire de savoir que je me porte bien ...

Les enfants boivent donc bien l'huile de foie de morue. Tant mieux, ils seront tellement grands et forts quand j'arriverai que je ne les reconnaitrai sûrement pas.

⁴⁹ Château de *Lankhof* au Sud d'Ypres – JMO du 342^e.

⁵⁰ François BEYS, frère d'Honorine.

⁵¹ Cantonnement à Ypres – JMO du 342^e.

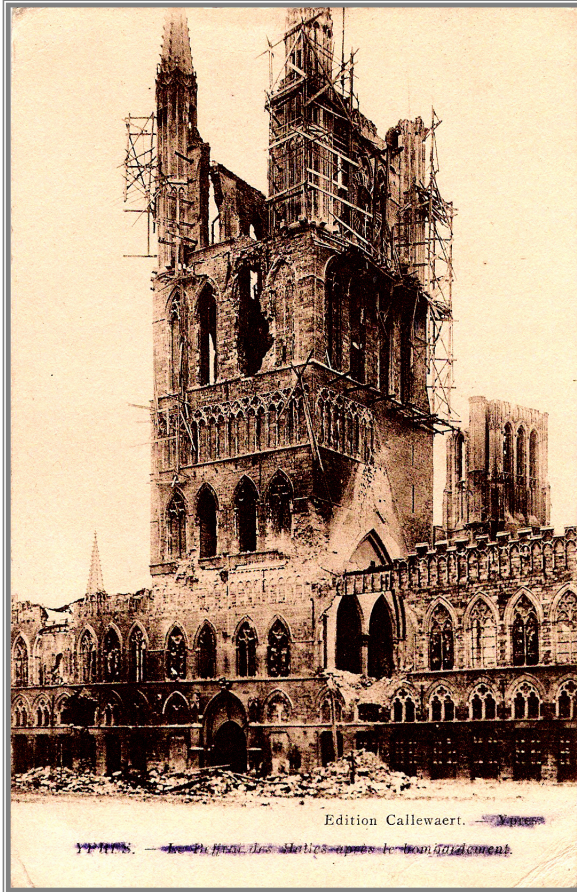
Mr Borrel commence donc à la trouver mauvaise. Ah, bah ! Il est encore trop tôt. Qu'il ne se plaigne point tant qu'il est à Mende. Je voudrais bien y être moi. Au moins les obus n'empêchent pas de dormir là-bas et si la paille est un lit peu enviable, on n'est pas mieux quand on n'en a pas ...

Vous avez donc travaillé pour les soldats, puisque vous avez envoyé des chaussettes. C'est bien, moi je n'en veux pas, j'en ai 8 paires à ma disposition ...

T'ai-je dit que j'étais avec Auguste Seguin de Brenoux à la Cie ? C'est mon sergent major.

... je me suis pourvu d'un petit réchaud à alcool ou plutôt à pâte d'alcool. C'est inversable, cela tient peu de place et avec sa petite casserole je puis faire chauffer mon café dans les tranchées. De plus j'ai une petite lampe électrique qui me sert souvent dans les cantonnements.

J'ai fait laver mon linge dernièrement et me voilà propre. La propreté n'est pas une petite affaire ...



Carte postale non datée de Ypres vue de la Cathédrale en ruine (*Censuré à l'encre violette*⁵²).

Affectueux baisers de ton mari.
Augustin.

Carte postale non datée de Ypres vue de la Cathédrale en ruine (*Censuré à l'encre violette*).

Mon cher Léopold.

Merci de ta gentille lettre. Je vois que tu as appris à écrire depuis mon départ, mais il faut apprendre à aimer les grives même quand la peau est déchirée. Continue à bien t'appliquer, je t'apporterai une récompense quand je reviendrai.

Je t'embrasse bien fort.

Ton papa.
Augustin.

Carte postale non datée de Ypres vue de la Cathédrale en ruine (*Censuré à l'encre violette*).

Mon cher Raymond.

Je suis bien content de ta petite lettre. Je suis heureux aussi de voir que tu ne t'ennuies pas avec Melle Ruat et que tu t'amuses à voir dégingoler Louis Vammale quand il joue à saute mouton. Amuse-toi bien.

Je t'embrasse bien fort.

Ton papatou.
Augustin

Le 26 janvier 1915.

... Je suis content que Raymond mange bien la soupe et qu'il engraisse, il fera plus tard un bon soldat, mais je ne lui souhaite tout de même pas d'aller à la guerre. Quant à Léopold je vois qu'il aime toujours la purée et le flan. Ah ! Le gourmand il aime toujours ce qui est bon. Et toi ma chère Honorine que fais-tu ? ...

Je ne suis pas malade et cependant je ne comprends pas qu'il en soit ainsi, car un de ces jours nous avions 50 centimètres (*d'eau*) dans la tranchée.

(Nourriture dans la tranchée)

Tu me demandes comment on est nourri dans la tranchée, on mange des pommes de terre en salade, ou du macaroni, du chocolat, du fromage, des sardines. Au repas on fait la soupe et une portion quelconque. Nous avons tous les jours un quart de vin, une goutte d'eau de vie et un quart de café. Je ne fais plus la cuisine des sergents ... Lubac est parti.

... J'ai reçu hier au soir 2 colis de toi. Celui qui contenait l'alcool de menthe, les 2 petites saucisses et du chocolat, le flacon de menthe a été cassé, mais j'en ai un entier. L'autre contenant les pastilles, le tabac, le chocolat, c'était tout intact, mais je répète qu'il est inutile que tu m'envoies encore de tabac ...

J'ai vu Mr Coste un de ces jours il allait bien ... Je suis avec un Tuzet de St Amans avec lequel j'ai fait connaissance hier ...

⁵² L'encre a pâli avec le temps et c'est maintenant bien lisible.

Le 27 janvier 1915.

... Nous sommes ces deux ou trois jours à l'abri du canon et ce séjour loin du danger ne dure pour nous jamais assez ... Ces jours-ci les boches doivent annoncer la fête de leur empereur en nous attaquant. Ils ont parait-il attaqué en effet, mais cela leur à mal réussi car ils ont subi de grosses pertes.

J'ai passé mon temps ces jours-ci à faire sécher le linge que j'avais dans le sac, comme on avait été dans l'eau presque tout était mouillé.

Hier soir j'ai trouvé Victor Sévène. Il va bien mais s'ennuie beaucoup, voilà 6 mois bientôt qu'il n'a pas vu sa famille. D'après une lettre d'hier de sa mère, Mme Sévène aurait l'intention de venir le voir ... Amarger de St Sauveur est évacué ce soir pour engelures aux pieds. Moi je ne me suis pas engelé⁵³ bien que j'aie supporté de bons froids ...

Je n'ai pas encore vu ni François, ni Chardaire, ni Pigeyre de St Sauveur ... Le cantonnier de St Amans, Tuzet a fait le voyage de Mende avec François.

Augustin.

Au déballage de tabac je me suis cru obligé de fumer une cigarette car je n'ai de nouveau plus peur de la fumée.

Le 30 janvier 1915.

... Je n'ai pas vu François mais j'ai eu de ses nouvelles par un camarade qui l'a rencontré. Il va bien mais c'est tout ce que j'en sais ... Le temps s'est remis au sec ces jours-ci, il gèle et tombe un peu de neige de temps en temps ...

(Augustin est aux avant postes)

Retour en France

Le 3 février 1915.

... Tu es surprise de ma santé ... pourtant je trotte toujours. J'ai été un peu dérangé ces jours derniers et cela passe. Donc rien de grave et pourvu que les balles et les obus m'épargnent encore comme ils m'ont épargné jusqu'ici je ne désespère point de venir vous retrouver un jour ...

... sommes actuellement loin du feu. Depuis hier soir nous sommes en France à l'abri du danger, au repos⁵⁴ ... Je ne puis te dire l'endroit car des ordres formels nous l'interdisent par crainte de l'espionnage, mais ce que je puis te dire c'est que je suis trop loin pour que tu songes à venir me voir ...

Je couche dans un lit avec un camarade, sans drap mais c'est mieux tout de même que par terre. Et je sens que quoi que tu me dises, je reprendrais assez facilement l'habitude du lit et ... (mais il faut le dire doucement) l'habitude de ton voisinage ...

Bons baisers du port de Calais⁵⁵

Le 4 février 1915.

... Depuis hier rien de changé dans ma santé si ce n'est que la diarrhée dont je souffrais a maintenant cessé ... Décidément, quoi qu'en pense Mme Auguy je suis un « type costaud » ...

Tu me dis que je ne t'ai jamais parlé de Victor Sévène ... il est du même bataillon que moi et il était même à la même Cie, mais il y est peu resté, il est mitrailleur, mais nous nous voyons souvent ... Mr Coste a été évacué comme malade. Chardaire, je n'ai pu le voir, mais je crois qu'il a été blessé au pied. Bergogne du Mazel, l'adjudant, a été évacué aussi malade. J'ai trouvé ce matin Prosper Pigeyre de St Sauveur, il avait été à la visite aussi, et probablement qu'il ne tardera pas à être évacué car il est bien fatigué. Tu vois, je suis un peu là, moi ...

Je crois que nous changerons bientôt de résidence mais nous continuerons à être au repos. Comme il faut être prudent, je te ferai connaître où je suis à l'avenir à l'aide d'un mot formé de lettres prises en sens inverse de l'alphabet, comprends-tu ? Z sera a, y sera b etc., tu n'auras qu'à reconstituer ...

En cas qu'il m'arrive quelque chose je te donne une nouvelle adresse d'un camarade :

Jules Richard 342e 18e Cie 3e section (secteur postal N° 139).

François est à la 3e Cie du 142e.

Mr Perret est donc au feu aussi, décidément il faut que tous viennent. Je comprends que Mme Perret soit désolée aussi ... Le fils Charbonnier a donc eu les pieds gelés, il y en a pas mal, et des Anglais encore

⁵³ Textuel.

⁵⁴ Augustin est à *Humières* (Pas-de-Calais) à l'Ouest de Saint-Pol-sur-Ternoise.

⁵⁵ Censuré à l'encre violette qui est aujourd'hui bien pâle.

davantage. Moi je n'ai pas souffert. Jules m'a envoyé une pèlerine en toile cirée, 18 f. 75. Elle m'a déjà bien rendu service car les fois qu'on est parti de Bque (*Belgique*) nous avons eu la pluie tout le temps.

... Ce soir nous allons faire un peu d'exercice ... Je passerai la soirée probablement avec Arbousset, Pigeyre et Sévène. Nous trouvons assez à manger. Le vin vaut 1 f 25 le litre, la bière et le cidre 4 sous, le café 1 sou la tasse mais elle n'est pas grande ...

Le 5 février 1915.

Une simple carte pour aujourd'hui ... Je ne sais pas où nous allons, mais nous sommes toujours loin du feu et tant qu'on est loin du danger on est tranquille ...

Dans la Somme

(Somme) le 8 février 1915.

... Je ne puis à chaque lettre te dire où je suis, mais de temps en temps je te mettrai un mot dans lequel z sera a, b sera c etc. C'est à dire que je prendrai l'alphabet à rebours. Comprends-tu ? Tu n'auras qu'à remplacer chaque lettre par sa correspondante. Pour que cela soit plus facile fait un petit tableau comme ceci.
a . b . c ... z . y . x ... etc. ce sera alors facile.

Il fait beau on est bien pour marcher, les pieds s'y sont faits maintenant, la corne empêche les blessures. J'ai bon appétit, je bouffe comme un ruminant, je dors bien et avec ça on suit les camarades.

J'ai vu le bulletin de l'instruction publique que Boucharenc m'a passé. Je l'ai lu avec plaisir. Hier j'ai pris le café avec Arbousset. Ce soir je vais avec Victor Sévène ...

J'ai vu un Pagès de Montgros et hier avec Bergounhon (du Rouget) ...

Le 8 février 1915.

Mon cher Léopold.

... Je suis content de voir que tu t'occupes toujours, que les contes de la demoiselle t'intéressent et que tu apprends les fables patriotiques. Mais le catéchisme vient après ! Gare Mr le Curé ! ...

Ton petit papa.

Augustin

Le 8 février 1915.

Mon cher Raymond.

J'ai reçu ta longue lettre du 26 où tu me dis que tu m'aimes beaucoup. Eh bien moi aussi, mon petit homme, je t'aime beaucoup ... Quant au canon je n'en ai pas bien peur maintenant car depuis quatre jours nous ne l'entendons plus. Mais toi aussi tu n'as pas peur quand tu tires sur les petits beurre(s). Gourmand, je voudrais bien être près de ton canon ...

Ton papa.

Augustin.

Le 9 février 1915.

Voilà encore trois lettres qui viennent de m'arriver en route ... Cela me fait bien plaisir. Mais avec ça j'ai reçu ... cinq colis (je dis 5) ... Un d'Honorine : boîte de Caïffa avec beurre, confiture et pomme, un deuxième d'Honorine encore avec saucisse et saucisson, tout plein de bonnes choses. J'ai surtout apprécié la confiture, la pomme et le beurre. Mais le pot de confiture avait quelque peu coulé. 3e colis avec 2 crayons et mon journal. Celui-ci venait de ma petite femme. Que de colis ! Merci pour le tout, je t'embrasserai bien fort pour tes peines si j'ai le bonheur de revenir.

4e colis de ma mère avec jambon chocolat et berlingots.

5e colis avec alcool de menthe venant de mon père. Je n'en étais pas dépourvu, j'en avais dans deux flacons ...

On a fait ce matin 16 kms. Nous sommes de garde dans une maison d'école⁵⁶, nous allons y passer la nuit mais nous avons un bon feu et on y passerait aisément le temps jusqu'à la fin de la guerre. Malheureusement nous repartons demain matin...

Il m'est arrivé hier de perdre mon couteau. Je le regrette bien. J'en avais un d'anglais, je l'ai envoyé à Jules et maintenant de deux je n'en ai plus ... Nous buvons du vin à 1 fr ou 0,75 selon qu'il est bon, du cidre, de la bière à 0,20 le café avec cognac 0,20 ...

⁵⁶ Bertangles (Somme) au Nord d'Amiens.

Le 10 février 1915.

... Malgré les mauvaises nouvelles qui circulent chez vous, gardez bon courage, je suis à l'abri pour quelques jours et d'ici là on verra. Je suis content de te savoir courageuse. Buvez quelques verres de vin cela vous en donnera ...

Je regrette de n'être pas là-bas pour pailler les chaises, mais je ne puis. Il faudrait même si tu ne peux faire autrement y mettre des planches et un coussin par-dessus ...

Dans l'Oise

Le 14 février 1915. (Maignelay (Oise))

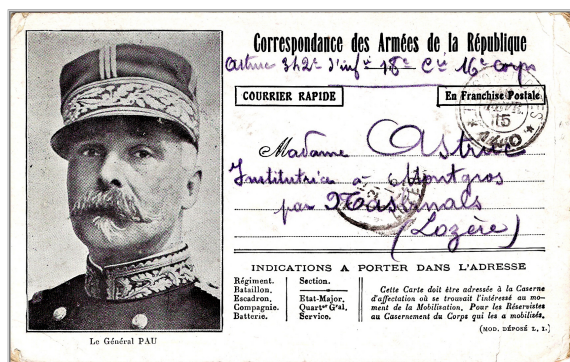
...

... Depuis que nous avons quitté le territoire belge nous avons été moins ennuyés ... mais nous avons peut-être peiné davantage. Nous sommes partis le 2 et après 6 ou 7 km sous la pluie (heureusement j'avais ma pèlerine) nous sommes arrivés dans un village où l'on nous a pris en autobus. Nous avons voyagé une partie de la nuit pour nous retrouver à 2 heures du matin dans un petit hameau d'un département du Nord. Repos 2 jours puis 7 jours de marche vers le sud, pendant lesquels nous avons eu 1 jour de repos. A l'arrivée à chaque étape on s'occupait de se restaurer d'abord, au besoin quand on pouvait accrocher un lapin ou une poule on les partageait à trois ou quatre en les arrosant d'une bonne bouteille, puis il fallait nettoyer les armes, faire le préparatif pour le lendemain. La nuit venait qu'on n'avait pu trouver le temps d'écrire.

Nous voilà ici depuis deux jours, hier on a été occupés au nettoyage des armes et des effets, j'ai fait laver mon linge ... Ce matin dimanche on a fait un peu la grasse matinée. Juge, si quand on est sur un peu de paille il fait peine de se lever. Puis nous avons eu une revue. Puis j'ai été en ville faire effectuer une réparation à mes souliers. Je voulais faire réparer ma montre, je n'ai pu trouver. Après : dîner : saucisson, boîte de conserve tête de porc que ma mère m'a envoyée, camembert, vin, comme dessert, je me suis payé une madeleine chez le pâtissier et une demie livre de dattes. Tu vois, je me paye un peu mes fantaisies, une bonne manille à suivi mais elle n'avait pas le charme de celles qu'on faisait à Nasbinals ou Montgros. Enfin mieux vaut encore faire la manille dans un coin, que surveiller les boches dans la tranchée.

... Un matin nous sommes partis à 7 heures. Quand nous avons été à 1 km, je me suis aperçu que j'avais perdu mon porte-monnaie. Juste j'avais une vingtaine de francs car j'avais touché un mandat de 10 fr la veille. Tu penses si j'étais content ! Je me retourne et je vais au cantonnement. Il me tardait d'y arriver. Heureusement mon porte-monnaie plus paresseux que moi ne s'était pas encore levé, il était couché sur la paille et intact. Alors j'étais content. Mais il fallait rattraper le Régiment qui était déjà loin ... Alors comme j'étais sur une grand route, j'ai accroché la première voiture qui est passée. Le conducteur m'a monté avec plaisir et ¼ d'heure après j'étais avec les camarades ...

... tu craignais pour moi chère Petite le 27 janvier. En effet les boches avaient parait-il annoncé une attaque pour la fête de Guillaume. Ils ne nous ont rien dit. Mais le 29 ils ont attaqué deux Cies de notre régiment et leur ont fait un peu de mal. C'est dans cette attaque que Chardaire a été blessé. Moi je me trouvais à l'arrière et actuellement j'y suis encore davantage. Donc pas d'inquiétude, je suis pour l'instant à l'abri ...



Victor Sévène. J'ai entendu dire que Bros⁵⁷ de Malbouzon était mort à Dunkerque, de la fièvre. Je souhaiterais que cela ne fût pas vrai ...

Je suis avec un collègue de Mr Vammale, un nommé Veylet du Malzieu qui est de la Fage Montivernoux ...

Augustin.

Nzrtmvoza (Lrhv)⁵⁷. (Maignelay (Oise) - il s'agit de Maignelay)

Le 15 février 1915. (Carte militaire : Le Général PAU).

... Je vais bien mais on parle de nous vacciner contre la typhoïde et il peut se faire que je passe une paire de mauvais jours ... J'ai pris le café hier au soir avec

⁵⁷ C'est le fameux code annoncé auparavant.

⁵⁸ Pierre BROS, né 1874 à Prinsuéjols (Lozère), mort de fièvre thyphoïde le 26/01/1915 à l'hôpital temporaire caserne Jean Bart à Dunkerque – Internet « Mémoire des Hommes ».

Le 16 février 1915.

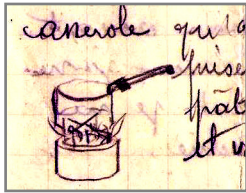
... Ces jours-ci nous avons touché peu de chose de la compagnie, nous n'avions même pas de pain car on nous faisait utiliser des biscuits. Alors nous tâchions de nous acheter quelque supplément. Nous achetions du pain, du beurre, des pommes de terre et nous avons mangé comme d'habitude, mais en faisant quelques dépenses : Dimanche j'ai même contenté ma gourmandise en achetant des dattes et des pâtisseries. Enfin j'ai eu de temps en temps l'occasion de boire un café ou un verre de bière avec un camarade (il est vrai que ceci se rend souvent) ...

Passons à la deuxième lettre. Oh ! chère Petite pour celle-ci il me vient à la pointe du crayon une envie tellement forte de te gronder que cela m'échappe presque. Pourtant tu m'assures trois fois que tu ne t'aventureras plus ainsi seule dans le mauvais temps⁵⁹, et puis, je te plains tellement de penser que tu as souffert et peiné à cause de moi, que je serais trop méchant si je te grondais. Non je ne le puis. Mais de grâce, quoi qu'il y ait, quoi qu'il arrive, pour n'importe quoi que je te demande, je t'en prie ne va plus seule à Nasbinals quand il fera mauvais. Oh ! Vois-tu, je te revois seule sur le chemin que tu as suivi en train de te demander si tu retrouverais ta maison ou seulement une maison, si tu coucherais dehors, mouillée, dégringolant tertres et murailles, roulant dans les ruisseaux. Oh ! pourquoi ne suis-je pas là-bas pour t'éviter tant de fatigue et de soucis. ...

Nzrtmvozb-lrhv (*Maignelay – Oise*)

Dans la Somme**Le 17 février 1915. (Villers-Tournelle (Somme))**

... nous avons encore une fois changé de résidence ... J'ai pu hier au soir avant de partir t'expédier un colis contenant un caleçon ... Au milieu ma petite lampe des tranchées dont je n'aurai guère plus besoin ... Tu pourras t'en servir toi-même. Voici comment. Le réchaud c'est la boîte qui est fermée de la même façon que les boîtes du Caiffa pour nettoyer le fourneau. Tu ouvres donc cette boîte en soulevant le couvercle. Par-dessus en croix, tu place le petit trépied formé de deux plaquettes percées qui s'ajustent l'une



sur l'autre grâce à la fente dont elles sont munies dans leur milieu. Enfin on monte la poignée sur le bord de la casserole, qu'on met par-dessus. On présente une allumette à la pâte contenue dans le réchaud et voilà le dîner en train. Pour éteindre enlever le trépied et couvrir, en refroidissant la pâte qui devient liquide par la chaleur se solidifie, et on peut alors mettre le réchaud dans la poche. Tu auras dans le paquet 2 boîtes pour recharger l'appareil.

(*Histoire d'un couteau de poche*)

Il y a encore un couteau. Ce couteau je l'ai acheté dans un petit village de la Somme, lorsque j'ai eu perdu le mien. Or voilà que, comme j'ai deux pantalons un rouge et un bleu par-dessus, au lieu de mettre le couteau dans la poche extérieure je l'avais mis dans celle du second pantalon où je l'ai retrouvé avant-hier ... Il y a aussi un morceau de fer que tu me conserveras précieusement. C'est un éclat d'obus que je traînais dans ma poche depuis le premier jour où j'ai été dans les tranchées. J'y attache un intérêt, bien qu'il ne m'ait fait aucun mal, car c'est un morceau du premier obus que les Boches nous ont lancé, (sans blesser personne d'ailleurs) ...

... Eroovih-Glfimvo-Hlnnv. (*Villers-Tournelle (le) - Somme*)

Le 19 février 1915.

Voilà quatre ou cinq jours que je suis sans nouvelles de toi ... Je me demande de plus si tu as reçu mes dernières lettres ... Nous allons à l'exercice matin et soir, évidemment à notre âge ce n'est pas bien intéressant mais il vaut encore mieux que la bataille ...

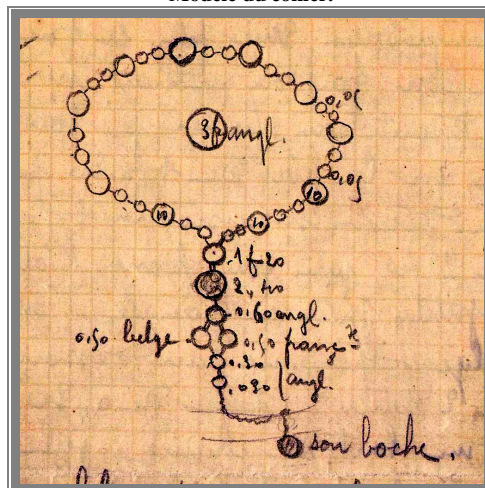
J'ai eu aujourd'hui une surprise. Le père Sévène est venu voir son fils et tout à l'heure ils sont venus tous les deux me dire bonjour. Mme Victor y est aussi. Oh ! que je voudrais te voir à sa place ... Il est impossible de trouver un lit ici et si Victor a pu coucher avec sa petite moitié c'est qu'un lieutenant (fils de Mr Lapisse de Marvejols) lui a cédé son lit ...

(*Bijouterie de tranchée*)

⁵⁹ Honorine s'est perdue dans la tourmente entre Montgros et Nasbinals en allant ou revenant de poster le courrier pour Augustin.

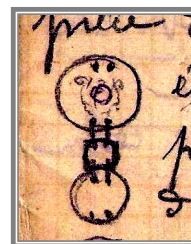
Je vais profiter de l'occasion pour faire prendre à ton adresse un petit colis ... j'avais l'intention de t'envoyer un souvenir pour ta fête. Malheureusement ... n'ai pu réaliser mon intention. J'ai collectionné en Belgique une certaine quantité de pièces belges ou anglaises. Je voulais les faire monter pour t'en faire un sautoir en souvenir de la guerre et en souvenir de ton mari. J'ai gardé cela pendant un mois et demi espérant trouver en France le matériel qui me manquait pour t'envoyer l'objet tout prêt. J'ai vu seulement 2 horlogers, l'un plus mal monté que l'autre. Pas de foret pour percer, pas d'anneaux, rien à faire. Si je savais pouvoir trouver plus tard ce que je voudrais, je garderais encore les pièces ... J'aime mieux profiter de l'occasion pour l'envoyer là-bas. Si j'ai le bonheur de te revoir, je les monterai ou les ferai monter à « notre idée à tous les deux » ; si je n'ai pas ce bonheur, mais je ne pense pas à cela, tu les feras monter à ta guise. Je veux quand même t'indiquer une façon d'arranger le tout. Ce n'est qu'un projet que tu modifieras à ta fantaisie. Il y a 22 pièces à 5 centimes, 10 à 10 centimes belges, une à 10 cent. allemande, une de 3 francs, une de 2 fr 40, une de 1 fr 20, une de 0 fr 60 et 2 de 0,30 anglaises. Tu ajouteras une pièce française de 0 fr 50 et une à 0 fr 50 aussi, belge de Albert récente (1914) et voilà il s'agit de faire tenir tout cela. ...

Modèle du collier.



Les sous belges réunis comme l'indique l'image : 2 petits sous un gros, 2 petits, 1 gros etc., par un certain nombre de mailles, doubles selon la longueur qui serait nécessaire. C'est à dire que chaque pièce devrait être percée de 4 trous et réunie à la pièce d'après par 2 mailles à chaque bord des pièces et une maille entre, je ne sais pas si tu comprendras.

Une fois le tour du cou fait, on mettrait sur le devant pour fermer le tour de cou la pièce de 1 fr 20 puis au dessous successivement celles de 2 fr 40 puis pour former l'alliance, 3 petites pièces en triangle anglaise, belge, et française, au dessous les 2 petites victoria de 0,30 et en bout de chaîne pour tenir le montre. Comme médaillon le sou boche qui n'est pas percé et qui serait l'image du boche pendu. Enfin une pièce de 3 francs grande, destinée à faire une broche. Voilà. ... Le tout est contenu dans une boîte offerte par la reine d'Angleterre à ses soldats pour la Noël avec du tabac dedans. Cette boîte pourra servir d'écrin au sautoir. Les mailles devront être en nickel ou en métal argenté ... Si c'était trop lourd il n'y aurait qu'à mettre davantage de mailles et supprimer des pièces.



Hier j'ai passé ma soirée à coudre. Il m'est arrivé un de ces jours qu'en faisant laver mon linge, lorsque j'ai été le prendre, on m'a eu changé ma chemise. J'en ai une bien moins bonne que la mienne et il m'a manqué un mouchoir ... Voilà que juste hier la Cie en a distribué. J'en ai ramassé une. C'est une chemise absolument neuve molletonnée comme celles que j'avais. Alors je l'ai marquée, j'ai fait au bon endroit au fil noir (je n'en avais pas d'autre) un A que toute l'escouade a admiré. Juge toi-même cela fait ainsi :



et sans canevas s'il vous plaît ! Je riais vois-tu en faisant ce travail. Puis j'ai raccommodé ma veste, attaché des boutons, cousu la doublure des manches du dos. De même que tu plantes toi-même des clous, je suis moi obligé de faire mes boutonnières. Le monde inversé quoi !

Enfin je suis content ,ce soir j'ai reçu deux lettres de toi et une de Clémentine. Hier j'ai eu une carte de Joseph et une autre de Jules. Joseph va bien toujours, Jules attendait l'autorisation de venir me voir, mais comme nous avons déménagé depuis, je ne sais pas s'il va me trouver lui aussi et d'ailleurs viendra-t-il ?

Je n'ai pas vu François. Nous faisons de nouveau partie de la 32e division secteur 140 tandis que lui est à la 31e, secteur 139, où nous étions, il y a quelques jours. ...

Je suis heureux que tu puisses profiter de Mr Jaillot pour faire tes commissions et que tu restes à la maison quand il fait mauvais ... Tu me dis qu'il est seul cantonnier, Mr Vammale est-il reparti ? ...

... il est arrivé ce soir un nouveau détachement de 250 hommes parmi lesquels Ernest Brun guéri de sa blessure. Il m'a appris la mort de sa mère ... Les militaires ayant 6 enfants vont être renvoyés du front. Quel dommage ? La famille n'aurait pas par hasard augmenté de quatre pendant mon absence ???

Le 22 février 1915.

Je te fais ces deux mots dans le train entre Arras et Paris ... Où l'on va ? Je ne sais pas mais je crois bien qu'on va en Alsace ...

Tabatière offerte par la reine d'Angleterre à ses soldats pour Noël 1914 (collection Augustin ASTRUC).



Dans la Marne

Le 26 février 1915. (Plivot (Marne))

... tu m'annonçais l'envoi d'un fricandeau. Le petit colis m'est arrivé hier et je n'ai pas encore ouvert la boîte. Je vais l'ouvrir et probablement la vider tout à l'heure ...

... J'ai reçu le bulletin de l'amicale avec le chocolat, le journal et les pastilles. J'ai été bien heureux de lire le bulletin. Il me semblait pendant que je le lisais, que je n'étais plus soldat ...

Lettre du 20. Bon début : « ...Je croyais que tu avais oublié Ninette pour songer à... » Eh bien tu m'en fiche une belle ! Tu penses donc que je vais t'oublier comme ça. Il m'arrive bien de rencontrer des femmes et même des demoiselles. La plupart sont gentilles aussi, et pourtant elles ne me disent pas grand chose. Je t'assure qu'entre soldats on dit bien de temps en temps quelques blagues mais nos envies sont petites. Si, nous avons tous une envie, une grande, celle de revoir au plus tôt nos chères femmes ...

Nous achetons le vin 8 ou 10 sous le litre maintenant au lieu de 40 en Belgique. On s'en paye quelques canons. Dernièrement même dans un grand centre de fabrication de Champagne on a vidé avec deux camarades une bonne bouteille de celui que les Boches aiment tant. Ce n'est d'ailleurs pas cher ici, 30 sous la bouteille. Après ça les km ne portent plus peine. La Compagnie depuis 3 ou 4 jours nous donne souvent ½ litre par jour, pas du champagne mais du bon vin rouge.

(Accueil par une charcutière)

Dans un petit village, dernièrement, nous avons voulu aller souper au restaurant. Il était bondé. Alors nous rentrons dans une charcuterie et je dis à la charcutière : « Ce n'est pas le tout mais si on achète quelque chose nous ne pourrions le faire cuire, si vous pouviez nous le préparer ? Eh bien si cela vous fait plaisir je le ferai ». Voilà elle nous a fait 3 beefsteaks, nous avons acheté une boîte de pois en conserve qu'elle nous a cuisinés, nous y avons joint un camembert, deux litres de bon vin d'Algérie, un café parfumé à la suite et le tout servi sur une table dans une pièce chauffée, bien à l'aise en compagnie de gens très aimables. Cela nous rappelait notre petit chez soi et l'on se sentait heureux. ... Je crois que nous irons du côté de Chalons au lieu de l'Alsace, mais rien de fixe là-dessus ...

J'ai vu avant hier le fils Mouilhac de Nasbinals. Il va bien. ...

Korelg Kivh Vkvimzb. (Plivot près Epernay)

Le 27 février 1915.

...Hier j'ai expédié une carte et une lettre à ton adresse. Je dois avouer un oubli monstre dans ma lettre ... Je crois bien que j'ai rempli 10 pages à raconter un tas d'inutilités et lorsque le sergent est venu ramasser les lettres j'ai fermé à la hâte mon enveloppe avec l'idée que je n'avais plus rien à mettre. Et en effet je n'avais oublié qu'une chose, la principale : souhaiter le fête à mon Honorine ... je ne formule point mes vœux de la même façon. Je dis simplement : espoir et courage encore. Puisque je ne puis t'embrasser aujourd'hui patiente quelque temps encore ...

Il nous arrive ces jours-ci de bonnes nouvelles. Les Boches ont passablement perdu du terrain et des hommes. Dans quelques jours un changement dans la situation pourrait bien ce produire. Espoir donc ! ...

(27-3-15 cachet de la poste - carte : Généralissime Joffre).

Bonne et heureuse fête. Baisers.

Augustin.

Le 2 mars 1915.

... tu m'annonces ... un colis : beurre, saucisse, chocolat, pâté ... tu peux te dispenser d'envoyer, du chocolat, du sucre par exemple car ... on trouve à en acheter et pas plus cher. Le chocolat vaut ici 10 sous la demi-livre. Je n'ai pas besoin de journaux non plus car nous pouvons nous en procurer de temps en temps et ils sont plus récents.

Je vois qu'il ne fait pas beau sur l'Aubrac. Emilie qui m'a écrit hier aussi, m'a annoncé qu'il y a sept machines⁶⁰ bloquées sur la ligne de la Bastide. Continuez à faire ronfler le poêle et puis soignez-vous ...

Voilà, à l'instant on m'apporte le colis en bon état. Tout y est même le petit paquet de biscuits dont tu n'avais pas fait mention. ... Tu me demandes si je n'ai pas peur comme Mr Jaillet. Eh bien je n'ai pas bien peur ou plutôt je n'ai pas peur de la même façon. Quand le canon gronde pas trop loin de moi j'ai quelques fois peur, mais pas d'autre chose, oh non ! mais ... gare à mon retour, je n'aurai pas peur non plus !.. Enfin pour l'instant je n'ai peur de rien ...

Hier et avant hier j'ai fait la manille avec le fils Brun. Aujourd'hui Mr Rouzeyre de Ste Eulalie m'a payé le café ainsi qu'à Brun. Ma mère m'a envoyé un paquet avec du jambon, une flanelle et une paire de chaussettes ...

Nous avons envoyé (Arbousset, Boucharenc, Barthélémy, Brun etc.) nos votes pour l'amicale ...

... la Roumanie est paraît-il entrée dans la dans danse et l'Italie ne tardera peut-être pas ...

Le 6 mars 1915. (Fagnières (Marne))

... J'ai lu ton histoire de ta suppléante ... Tu as bien fait de le lui dire et je crois que si j'avais été là j'aurais encore eu moins de politesse. D'autant plus que je trouve qu'elle vit chez nous assez bon marché. Pour la soupe surtout en fournissant le pain et le chauffage en plus je lui aurais demandé plus que cela ...

(Punition pour Augustin)

Nous sommes toujours au repos. Le 142 aussi ... Il m'est arrivé aujourd'hui une fameuse pile. Je viens de palper 4 jours de boîte. Quel crime ai-je commis, Notre section est de garde depuis ce matin. Tout à l'heure le colonel s'est amené et a fait sortir et a trouvé le col de ma veste un peu sale. Alors quatre jours de prison, ainsi qu'à un autre camarade. Tu dois penser que je suis dégouttant puisqu'on me punit. Eh bien non, sans me vanter, je puis affirmer que je me trouvais un des plus propres. Mais voilà, il faut paraît-il des punitions et alors justes ou injustes, méritées ou absurdes on en donne ...

Quand on n'a pas commis de crime plus grand à se reprocher, on ne baisse pas la tête pour 4 jours de tôle. J'y serai d'ailleurs en compagnie d'Arbousset. Ce n'est pas la question de saleté qui lui importait. Il ne voudrait pas qu'on porte la veste, quand il a chaud il ne s'occupe pas si les autres peuvent avoir froid ...

Uztrmrvivh-Kivh Xzolzlh. (Fagnières près Calons – il s'agit de Châlons-sur-Marne)

Le 7 mars 1915.



... Le canon gronde au loin sans intermittences et les prisonniers boches défilent tous les jours par bandes à Châlons. Une Cie de la garde a été faite prisonnière et une autre est paraît-il cernée.

⁶⁰ Locomotives.

(La punition)

Comme je te l'annonçais hier ou plutôt contrairement à ce que je disais, je n'ai pas passé la nuit à la tôle, j'ai couché au poste de police avec les autres. Je n'ai donc que trois nuits à passer et l'on est aussi bien qu'ailleurs. C'est plutôt le principe. Hier étant de garde l'adjudant m'a fait faire que demi-heure de jour tandis que les autres faisaient 2 heures de nuit, parce qu'il trouvait ma punition ridicule.

Ton Augustin. Secteur 140. ...

Le 7 mars 1915.

Mon cher Léopold.

Tu m'as fait une bien longue lettre cette fois-ci. J'aimerais bien de savoir si tu l'as faite tout seul. Tu pensais qu'à cause du mauvais temps ta lettre n'arriverait pas ici.

Mais si, elle est venue avec celle de Raymond. Jamais les lettres de petits garçons pour leur papa ne se perdent.

Il me semble que tu as un peu moins bien écrit celle là que celle d'avant, mais il est vrai que le chat était en train de guetter une souris, tu étais peut-être un peu distrait.

Et puis tu fais la division. Mais c'est très bien. La prochaine fois tu m'en enverras deux sur ta lettre, mais deux que la demoiselle n'aura pas corrigées, pour voir comment tu les fais.

Hier j'étais dans une école mais pas pour faire la classe, pour garder le village avec d'autres soldats.

J'ai causé à Mr l'instituteur qui m'a raconté que lui et ses enfants avaient été obligés de partir quand les Allemands sont venus. Sans cela ils auraient été emmenés en Allemagne par les méchants et peut-être battus. Aussi, je pensais que vous êtes bien heureux vous autres qui ne verrez pas ces boches. Vos petits camarades de l'Est sont bien à plaindre. Heureusement ils s'en iront ces maudits soldats et alors ces petits écoliers pourront regagner leurs maisons et nous, nous viendrons embrasser nos petits écoliers.

Bons baisers de ton cher papa. Embrasse bien petite maman pour moi.

Augustin.

Le 7 mars 1915.

Mon cher petit Raymond.

Ta petite lettre que j'ai reçue, il y a quatre ou cinq jours m'a fait bien plaisir. Tu me racontes ce que font la maman et la demoiselle et ce que vous faites vous-même. Je vois que vous aimez encore avoir à votre disposition les outils de papa. Je veux bien que vous preniez quelque fois ceux qui ne risquent pas de s'abîmer mais il faut les demander à la maman et les remettre en place après pour qu'elle ne gronde pas.

Tu ne me dis pas si, après avoir pondu⁶¹ beaucoup d'œufs avec Léopold et Yvonne, vous avez fait une bonne omelette. Je pense que vous avez du en garder pour le flan.

Tu voudras un casque de boche, malheureusement je ne puis pas m'en procurer ces jours-ci, car nous ne nous battons pas, mais plus tard si je puis en avoir un je te l'apporterai.

J'ai trouvé hier un petit garçon avec qui j'ai fait la causette. Il m'a dit qu'il s'appelait Raymond et alors je lui ai donné une pastille. Il me semblait que c'était au mien, Raymond, que je la donnais. Pourtant il me semble que j'en aurais peut-être donné deux au mien s'il avait été là. Mais je pense que je viendrai bientôt te les apporter.

En attendant sois toujours un bon petit garçon. Fais une grosse bise à maman pour moi. Je t'embrasse bien fort aussi.

Ton petit papa chéri.

Augustin.

(Lettre aux élèves de Montgros (Lozère))

Le 8 mars 1915.

Mes chers élèves.

C'est à vous que je vais causer aujourd'hui et j'éprouve un très grand plaisir à le faire. Je me trouvais hier de garde dans la salle de classe d'une école dans un département de l'Est. La vue du bureau, désert, des tables vides, des cartes et des tableaux accrochés au mur me rappelait ma propre classe, et ma pensée instinctivement se tournait vers vous. Je me rappelais les jours que nous avons passés ensemble, mes chers enfants, les travaux que nous avons faits en commun et je me disais : « Pourquoi ne suis-je pas toujours là-bas ? Pourquoi cette classe n'est-elle pas la mienne ? Pourquoi au lieu d'élèves y a-t-il autour de moi tant de soldats ? Ah ! Pourquoi, mes enfants, vous le savez un peu, pourquoi, mais je veux quand même vous le redire pour que vous le sachiez mieux.

⁶¹ Textuel.

Voilà quatre mois que j'ai rejoint mon régiment sur le théâtre de la guerre. Pendant ce temps j'ai parcouru beaucoup de pays et j'ai vu beaucoup de choses. J'ai eu d'abord le plaisir de traverser la France presque dans sa plus grande dimension. J'ai vu les plaines du Midi, longé les vallées étroites du Rhône et de la Saône, contemplé les Alpes neigeuses, traversé la Seine, la Marne, la Somme, admiré les coteaux riants de la Bourgogne, les riches plaines de l'Ile de France, les collines ondulées de Flandre, j'ai salué au passage Nîmes, Tarascon, Valence, Lyon, Macon, Dijon, Paris, Calais, Dunkerque et ai pu me rendre compte de l'importance, de la beauté, de la richesse de toutes ces villes.

Et lorsque j'ai franchi la frontière pour entrer en Belgique mon impression était bien celle que m'avait laissée la lecture de tous les livres qui parlent de la France : C'est que notre patrie est bien grande, bien riche, bien belle.

En Belgique, j'ai d'abord marché sur des routes larges, propres, pavées comme les rues de nos villes, bordées d'arbres. De chaque côté la plaine, la vaste plaine aux champs fertiles où poussent à merveille la betterave, la rave, la pomme de terre, l'orge, l'avoine, le blé, le seigle, les houblonnières avec leurs longues perches plantées en terre comme des piquets dans un grand carré et reliés par de nombreux fils de fer ou grimpent les frêles tiges de houblon qui sert à faire la bière.

D'espace en espace, un village aux maisons entièrement en briques (car la pierre est rare) mais les maisons sont si bien disposées, les briques diversement colorées, les appartements si propres, que tout respire le bon goût, l'ordre, la richesse des habitants.

A l'issue des villages ou au milieu d'une grande propriété, souvent un château tout blanc, aux grandes fenêtres avec serres, parc, bosquets, promenades admirables.

Partout la vie, le travail, l'abondance, la tranquillité, le bonheur. La Belgique était bien belle aussi.

Hélas nous marchions toujours et bientôt tout changeait d'aspect. A mesure que nous approchions de la ligne de feu les routes devenaient de plus en plus boueuses, les villages de plus en plus déserts. Seuls, sur le seuil de quelques portes, des femmes et quelques vieillards, au regard tristes nous regardaient défilé et nous souhaitaient bon courage.

Les seuls bruits que nous entendions étaient ceux que nous faisons nous-mêmes en marchant, ceux des nombreux convois de munitions et de ravitaillement qu'on croisait et au loin celui du canon annonçant l'approche de la ligne de feu. De temps en temps nous rencontrions aussi des convois d'un autre genre : Une petite voiture à bras chargée de deux chaises, un lit, un guéridon, trois caisses, quelques couvertures, un ou deux sacs, seuls restes d'un mobilier ordinaire, l'homme non mobilisé traînait la voiture, la femme marchait derrière conduisant un jeune enfant par la main pendant qu'un autre plus jeune encore reposait tranquillement sur son sein. Il ne pouvait penser, ce petit ange, que ses parents cheminaient à ce moment péniblement sur une route inconnue pour fuir les méchants qui les traquaient. Et vraiment c'était un spectacle bien triste que ces vues des familles émigrées qui ont dû quitter leurs maisons, leurs biens, leur village, abandonner leur mobilier, leurs provisions, leur argent même pour s'enfuir loin des ennemis afin d'échapper à la captivité, ou au martyr. Oh les pauvres gens. Hier encore je causais avec une pauvre veuve émigrée de Belgique. Elle me dit que son fils était à la guerre et qu'elle ne savait rien de lui depuis le mois de septembre. En se rendant en France elle perdit ses parents, deux vieillards qui tombèrent sous la fatigue. Peu après son arrivée dans un petit village de la Marne et dont les trois quarts des maisons furent brûlées par les Allemands, elle eut la douleur de perdre un garçon de douze ans. Elle a encore avec elle deux petites filles et après avoir connu le bonheur comme tant d'autres, elle se désole maintenant car elle ne connaît plus que la misère et le deuil.

Quelques jours plus tard, nous étions près de la ligne de feu. Là, quel désordre ! Quelle destruction ! Les prés, les champs étaient bouleversés, labourés par la mitraille, les bois rasés, les routes et les voies de chemins de fer coupées, les rails tordus par les obus, les ponts sautés. Les récoltes n'avaient pu être rentrées et elles pourrissaient sur le sol. Les villages étaient démolis, les maisons éventrées ou incendiées ; quelques pans de mur laissaient balancer au gré du vent quelques volets suspendus sur un seul gond. A l'intérieur les meubles étaient brisés et à demi ouverts sous les décombres, ceux qui avaient pu être retirés avaient été emportés pour servir à la construction des tranchées. Partout la ruine, le pillage, la dévastation.

Votre dévoué maître.

Astruc. (A suivre).

Le 10 mars.

... Le mandat de 20 f est arrivé et les deux petits bleus aussi ... nous avons changé de résidence mais nous sommes encore loin ...

« un petit bleu »
Billet de 5 francs



Le 11 mars 1915.

Ma petite chérie.

... Votre réunion de l'amicale n'a pas du être orageuse cette année. Nous l'avons tenue ici et avons discuté encore un peu : Boucharenc, Benoit du Cellier, Barthélémy, Toiron de Grèzes, Brun et moi ...

Tu ferais bien de faire rentrer un peu de vin quand le beau temps sera revenu. Il se reposera en attendant.

Nous avons avancé vers la ligne de feu. Nous sommes encore à une grande distance mais il paraît que les Boches reculent. Nous serons obligés de suivre ...

Augustin.

(Lettre à Léopold et Raymond)

Le 14 mars 1915

... Je vous remercie pour vos quatre longues lettres et je tiens aussi à vous dire que j'ai constaté que vos deux dernières étaient beaucoup mieux écrites que les premières. Les deux que j'ai reçues avant-hier sont très, très bien. La maman voulait que je gronde mais vous ne le méritez pas. Continuez ainsi. Vos petites nouvelles de soupe, de promenades, de guerre etc. m'intéressent beaucoup, de même que vos ouvrages de fillette, un drap de lit, un traversin, un tapis, etc. vous allez donc revenir à la poupée.

Enfin je suis content de voir que vous êtes tous les deux bien sages et que vous travaillez toujours. Nous, nous chassons les vilains Boches qui sont cause que les papas sont loin de leurs petits. Bientôt ils s'en iront pour toujours et vite je viendrai vers vous.

Bons baisers à maman et à vous deux.

Votre papa chéri.

Augustin

En Argonne

Le 15 mars 1915. (Somme-Bionne (Marne)- Argonne)

... Je t'ai laissée quatre ou cinq jours sans lettre, je crois, comment cela s'est fait ? C'est que nous avons changé de résidence presque chaque jour. Quant on a fini l'étape on a peu de temps et celui que j'avais, je l'employais à mes correspondances les plus en retard ...

Nous nous sommes considérablement rapprochés de la ligne ennemie, mais les boches sont encore à une vingtaine de kilomètres. Donc je ne risque rien. D'ailleurs je ne sais pas si nous allons servir beaucoup car dans nos compagnies il y a plus de la moitié de territoriaux et à cause de cela nous devons rester derrière, le général ne compte pas sur nous. Ces jours-ci le bombardement est très violent, on entend au loin les coups sans interruption. Il paraît que c'est effroyable. Les boches reculent.

Je suis sans nouvelles de François et je crois que le 142 est en première ligne. Je vais bien ... je voudrais bien quand même que cela finisse ... Je regrette que tu n'aies pu avoir des renseignements précis au sujet du pauvre Théodose⁶². Tout sauf l'enveloppe semblerait pourtant indiquer que c'est lui. Nous sommes actuellement dans un petit village assez désert mais les militaires y pullulent ...

Monsieur Vammale ne doit pas être content, c'est regrettable qu'il soit obligé de repartir. Tu lui feras part de mes regrets. Monsieur Toiron a-t-il reçu des nouvelles de Louis ? Et Monsieur Rocher que fait-il ? ...
- (Hlnnv Yrlmmv Nzimv Zithmmv) (Somme Bionne Marne Argonne)

Jules m'envoie que les Anglais s'amènent toujours. Je pense que la danse va bientôt commencer ...

Augustin.

P.S. Tu m'enverras un peu plus de saucisse. J'ai reçu les pommes, le chocolat et le sucre d'orge. J'ai du chocolat pour attendre.

Le 16 mars 1915.

Encore une simple carte. Nous sommes maintenant près de la ligne mais beaucoup sont devant nous. La canonnade est toujours violente ...

(Beauséjour - combats terribles)

⁶² Jean Théodose Hilaire BEYS, frère d'Honorine, tué le 11/09/1914 à la Bataille de la Marne.

Le 17 mars 1915. (*Beauséjour, lieu-dit (Marne)*)

Ma petite femme, mes chers enfants.

... je ne voudrais pas faire de la peine, je ne voudrais pas te décourager puisque je ne suis pas découragé moi-même et malgré tout j'ai le ferme espoir de vous revoir bientôt. Mais la guerre c'est la guerre et celle que nous faisons est tellement terrible qu'il faut s'attendre à tout. Nous nous sommes considérablement rapprochés des lignes ennemies et nous occupons maintenant un secteur très dangereux. En Belgique c'était parfois dur, mais souvent aussi nous étions tranquilles. Depuis le 2 février nous avons fatigué en marches mais nous étions à l'abri du danger. Aussi il nous semblait avoir fini avec les boches. Hélas c'est maintenant que nous commençons. Il ne se passe pas de jour sans qu'il y ait une attaque de part et d'autre. L'ennemi occupe une crête d'où il faut le déloger, les régiments attaquent à tour de rôle et chacun fait son devoir. Quelques mètres seulement à conquérir et le sommet est à nous. Si nous y arrivons l'ennemi est en complète déroute. Tu vois donc l'intérêt qu'il y a à aller de l'avant.

Mais pour gagner une tranchée que de mal. Le canon tonne sans discontinuer et la montagne est bouleversée par les obus. Au moment des attaques les mitrailleuses et les fusils font rage et si beaucoup de nos soldats sortent sains et saufs de cette affaire, beaucoup aussi sont atteints. Heureusement le nombre de morts est beaucoup plus restreint que celui des blessés. Mais la mort est aveugle et frappe au hasard.

Plus de 10.000 malheureux jonchent le champ de bataille. (Allemands ou Français). Pourtant si l'on songe que c'est là le travail d'un mois et que les troupes en présence doivent faire un total de plus de 800 000. Cela fait une moyenne journalière relativement minime. Aussi je le répète encore, du courage toujours et malgré tout. J'espère vous voir bientôt. Mais s'il m'arrivait quelque chose je m'en voudrais de ne pas avoir dit ce qu'il en est de la situation exacte. Voilà pourquoi je te parle ainsi. D'ailleurs notre régiment n'attaquera pas et si ce soir, ou demain on s'empare de la crête il est certain qu'après tout changera de phase. Le 142 est aux tranchées. Il me tarde de rencontrer François. Il me tarde aussi de savoir ce qu'est devenu Auguste. Ne t'impatiente pas si de deux ou trois jours je ne t'écris pas ...

Ton Augustin.

Yvzfhvqlfi. (*Beauséjour*)

(Lettre aux élèves de Montgros (Lozère))

Le 17 mars 1915.

Bien chers élèves.

C'est au milieu de ce chaos que nous sommes arrivés le 20 novembre dernier⁶³. Le même soir nous installions dans le fond d'une grange avec les restes du vaillant régiment qui venait de résister pendant 19 jours, sans sortir des tranchées, aux attaques des Allemands. J'éprouvai d'abord du plaisir à retrouver là d'anciens amis et à écouter leurs récits, mais hélas beaucoup aussi de ceux que je croyais trouver n'y étaient plus. Ce fut pour moi une peine bien sensible. A la tombée de la nuit nous fûmes salués par les obus ennemis et deux jours après nous recevions dans la tranchée le baptême des balles. Vous dire les heures d'angoisse que nous avons vécues dans ces trous souterrains lorsque l'artillerie nous arrosait de projectiles ou lorsque l'ennemi nous menaçait d'une attaque. Je ne l'essayerai pas. Ce sont des heures tragiques, inoubliables, que j'espère pouvoir vous traduire à mon retour pourvu que j'en aie le bonheur. Nous ne pensions pas à ces moments au froid qui nous cinglait le visage, à l'eau qui nous trempait les pieds, nous n'avions ni froid, ni faim, ni sommeil, malgré la fatigue. L'on peinait pour marcher la nuit, l'on vivait de privations, et malgré tout chacun restait à sa place et tous ont fait leur devoir.

Et notre caractère français est tel qu'aussitôt le danger passé nous reprenions en riant la conversation interrompue, nous vidions de bon appétit nos musettes, nous faisons une partie de manille et même certains envoyaient en sourdine un gai refrain pendant que d'autres s'endormaient dans un sommeil réparateur. Et le lendemain après avoir chacun à tour de rôle accompli pendant la nuit notre devoir de surveillance aux postes de sentinelles, nous reprenions notre même vie de joie et de peines et surtout de devoir. Le devoir, mes enfants, nous le remplissons tous ici parce que notre patrie l'exige. Notre pays a été lâchement attaqué sans raison, sans motif, par l'empereur d'Allemagne, ce vil monarque assoiffé de sang humain. Notre sol a été foulé par le pied de l'étranger barbare, notre vie civile a été brisée, notre commerce et notre industrie suspendus, notre agriculture arrêtée, notre bonheur détruit ; les allemands ont maltraité sans raison des femmes et des enfants sans défense, emprisonné de vénérables vieillards. Ils ont violé la neutralité de la Belgique. Ils ont voulu la guerre. Notre devoir était de nous défendre et à ce devoir nul Français ne doit faillir. Pendant quatre mois nous avons prouvé que nous aimions notre France et que nous entendons sauvegarder son honneur. D'autres l'avaient fait avant. Actuellement nous sommes en France ou la partie est le plus fortement engagée. Les ennemis se retirent, dans quelques jours espérons-le il seront hors de France.

⁶³ Près de Ypres (Belgique).

Les soldats de toutes les régions chassent l'envahisseur. Mais il en coûte mes amis. Quelque jour l'histoire nous dira le nombre de ceux qui ont donné leur vie à la Patrie, de ceux qui ont laissé leurs membres ou leur santé sur les champs de bataille et nous chanterons leurs louanges et la postérité sera fière d'eux. Mais en attendant je vous invite mes enfants à saluer la mémoire de ceux qui sont tombés aux champs d'honneur, à admirer les héros de nos divers régiments et oubliant pour l'instant nos peines, nos misères et nos deuils à redire avec votre maître : Vive la France.

Astruc.

P.S. Affectueux bonjour à vos familles.

Le 19 mars 1915.

Je suis en possession de ta lettre du treize. Je comprends qu'il te tardait d'avoir de mes nouvelles après neuf jours d'attente ... Votre hiver est donc bien mauvais encore, j'apprends cependant avec plaisir que vous n'avez pas manqué de pain ... Je vais toujours bien et nous sommes dans la tranchée depuis deux jours cela ne vaut pas le cantonnement au loin. La lutte est très vive ces jours-ci, on se dispute la partie avec un acharnement. J'espère pourtant que nous resterons sur les dernières lignes. J'ai eu une lettre de François hier, mais depuis il est allé au feu et il me tarde bien de savoir s'il ne lui est rien arrivé. Luche s'amène, il est parti le 15 pour le 142 ...

Le 20 mars 1915. (*Beauséjour*)

... Assis en un coin de ma tranchée, les pieds dans ma couverture, pendant que le canon se tait un instant je réponds à ta lettre du 15. Je suis heureux de vous avoir satisfait tous les trois avec mes lettres du 7. Léopold et Raymond aiment donc bien avoir leurs petites correspondances ... Tu tremblerais me dis-tu si tu entendais le canon. Ah ! Pauvre petite tu aurais bien raison de trembler mais j'aime bien mieux que tu ne l'entendes pas. Ces jours-ci il y en a bien assez avec nous pour l'entendre.

Depuis plusieurs jours une détonation n'attend pas l'autre et des deux cotés c'est un vrai déluge de mitraille.

Heureusement j'ai été épargné jusqu'à maintenant et comme je ne cesserai pas de le redire je garde toujours bon espoir que cela dure. Il n'en a pas été de même pour tous les camarades, malheureusement, car hier une compagnie du 142 et trois des nôtres ont bien souffert. (François n'était pas de cette compagnie). Il me tarde bien qu'on nous relève pour que je puisse prendre des nouvelles des camarades que je connaissais dans ces compagnies.

Le beau temps semble donc vouloir revenir sur vos montagnes ... Ici il ne fait pas mauvais non plus mais comme nous couchons sur la terre, les nuits sont quand même un peu fraîches. Heureusement nous sommes au printemps le soleil sera dorénavant un bon ami. Je suis actuellement en compagnie d'un nommé Lahondès chef cantonnier de Mende qui fait le bureau de M Hugonnet agent voyer. Il connaît ta famille et principalement Sylvain avec qui il a eu travaillé. Nous faisons avec lui ce que je faisais avec celui de Millau. Nous partagerons tout. Sa dame reste à la Vernède près de la gare.

Je suis toujours sans nouvelle d'Auguste, avez-vous su quelque chose ... J'ai reçu une lettre de Recoules ... C'est Monsieur Salomon qui a fait la réponse. Séguinou est loué à Las Fonts. Tous vont bien. ...

Le 21 mars 1915.

... Toujours sur la brèche et toujours debout ou plutôt assis dans mon même coin de tranchée. La journée est belle comme une première journée de printemps. Peut-être à cause de cela nous restons assez calmes de chaque côté. Seules quelques marmites boches nous saluent de leur sifflement en passant au-dessus de nos tranchées. Le bruit court aujourd'hui que le 16e corps serait encore envoyé en arrière sous peu. Ce bruit n'est évidemment qu'un « bruit » mais cela n'aurait rien d'impossible. Hier notre colonel a été blessé. La compagnie où se trouvait Arbousset a été bien atteinte aussi, mais j'espère qu'il n'aura pas été victime. Il me tarde de le savoir ...

Le 21 mars 1915.

J'ajoute deux mots pour t'annoncer que nous sortons ce soir des tranchées pour aller à 20 km en arrière ...

Le 23 mars 1915.

(« *François a été blessé* »)

Ma chérie.

Dans ma dernière lettre je t'annonçais que nous étions relevés le vingt et un des tranchées. Or nous ne l'avons été que hier au soir 22. Cela fait donc cinq jours que nous avons passé dans les taupinières. C'était assurément peu agréable. D'abord nous avons été obligés de construire nos maisons et comme le terrain est

formé de craie à peu près pure (marne) tu penses si nous étions blancs. De plus c'est très humide aussi nous étions plusieurs à sentir des douleurs dans les jambes, quand nous sommes partis. Heureusement cela passe après.

Pendant ces cinq jours nous n'avons pas été bien tranquilles, notre compagnie assez cependant mais beaucoup d'autres non. Le 142 était devant, il a été attaqué, repoussé et notre régiment a été obligé de chasser les Boches. Tout cela ne s'est pas fait sans laisser des hommes et malheureusement la famille s'est trouvée atteinte une fois de plus mais ne t'effraye pas il n'y a rien de grave. François a été blessé à la cuisse. Tu veux croire que lorsque j'ai su que sa compagnie avait beaucoup de pertes je n'étais pas tranquille. Hier au soir je me suis empressé de demander de ses nouvelles, je n'ai pu savoir que ce matin qu'il avait été blessé et l'on m'avait dit : « grièvement ». J'ai été aussitôt au poste de secours du 142. François avait été évacué mais j'ai trouvé les infirmiers qui l'avaient pansé. Ils m'ont dit que le sous-officier était blessé à la cuisse gauche par une assez longue éraflure mais pas profonde. Sa blessure n'a rien de grave. Donc pas de craintes, c'est une blessure heureuse et je voudrais bien l'avoir à sa place. Il vous écrira sûrement aussitôt qu'il le pourra⁶⁴.

Dans cette affaire les deux régiments⁶⁵ ont perdu 5 ou 600 hommes. Des compagnies entières sont anéanties ou prisonnières et il ne reste que 2 officiers au 6ème bataillon. Un général a été tué et notre colonel blessé. Chez nous il y a deux morts et c'est tout mais nous n'avons pas pris part à l'engagement. Nous étions à côté. Ce sont les chleus qui ont fait ces deux victimes, Boucharenc a été blessé à la tête, il est parti. Chardenoux est prisonnier. Arbousin, Brun, Toiron, Rouzeyre n'ont rien. Maintenant nous voilà de nouveau en arrière peut être y resteront-nous quelques jours, je crois que le corps d'armée entier doit être bientôt relevé. En tout cas cette affaire n'aidera pas à nous faire mettre en première ligne, il faut aussi qu'on reforme les régiments et on ne peut le faire qu'en appelant un autre détachement. Donc courage toujours.

J'ai eu l'agréable surprise de rencontrer Luche ce matin. Il venait d'arriver et déjà le métier ne lui souriait plus, il est au 142 et aurait bien préféré venir avec moi. J'ai eu ainsi des nouvelles du pays ... J'ai vu aussi le fils Prouhèze de Malbouzon celui qui était artilleur. Blanchet a également été blessé mais légèrement d'une balle à la cuisse. Je voulais aller le voir mais nous n'avons fait que passer où il se trouvait. Issarny va bien je l'ai vu hier au soir ... J'ai reçu tes lettres du 16 et du 17 et celles des enfants aussi. Tu me demandes si j'ai besoin de linge, non, pour le moment ... Ma pèlerine me sert dans les tranchées. En marche on ne permet pas de la mettre mais dans les tranchées elle est utile ...

Meilleurs baisers et pas de mauvais sang.

Augustin

Le 24 mars 1915. (*Saint-Etienne-au-Temple (Marne)*)

...Nous venons de passer une nuit sous des baraquements en planches. Ce n'est pas le rêve mais cela vaut mieux que la tranchée ou la tente. Certains prétendent que nous n'irons plus dans les tranchées ici et qu'on va occuper une bonne place, savoir ce qu'il y a de vrai dans tout cela ? ... Nous avons à nouveau un colonel⁶⁶, un zouave, il a l'air plus gentil que le précédent.

J'ai vu Monsieur Bonnet le gendarme. Je l'ai rencontré en montant aux tranchées sur la route. Je l'ai revu hier en descendant ... J'ai pris des renseignements sur Chardenoux. Il m'a été dit qu'il se serait rendu volontairement, mais je ne serais pas surpris qu'il eût été tué car les nôtres ont parait-il tiré sur ceux qui se faisaient ainsi faire prisonniers. En tout cas ne publie pas la nouvelle car je n'ai pas de précisions sérieuses.

Hier au soir j'ai reçu ta carte du 18 me rendant compte de l'impression produite par ma lettre aux élèves. J'en suis surpris mais ému en même temps. C'est bien à l'heure actuelle qu'on peut juger des qualités de cœur. ...

J'ai vu aujourd'hui Chassefrère de Marvejols, le gros qui était de la musique à Saint-Sauveur, huissier et un nommé Pagès de Marvejols qui était le camarade de lit de Joseph en Corse ...

Augustin

Bonjour affectueux aux amis, gendarmes, Instituteurs, Percepteur, Maire, Cantonnier etc.

hzrimg Vgrvmmv zfgvnkoo kivh xszolph. (*Saint-Etienne-au-Temple près Châlons*) ...

Le 24 mars 1915.

Mon cher Raymond.

J'ai reçu ta lettre du 18. Je suis bien content de tes promesses d'être bien sage et de ne pas faire mettre la maman en colère. Il tarde au petit Raymond que je revienne. J'espère que ce sera bientôt. Amuse-toi bien avec Emile Noyer, Maurice, Yvonne, Jeanne, Léopold et sois tranquille, je t'apporterai si je le puis un souvenir des Prussiens ...

⁶⁴ François BEYS, frère d'Honorine, en réalité il est décédé le 20 mars 1915

⁶⁵ Les 142^e et 342^e RI.

⁶⁶ Lieutenant-colonel BLAVIER.

Le 24 mars 1915.

Mon cher Léopold

Ta lettre du 18 est arrivée bien écrite. Je suis content que tu t'appliques toujours. J'ai vu aussi tes divisions, elles sont toutes deux exactes. Tu seras bientôt savant ... Tu as l'air de te trouver heureux à côté de ta maman, pendant que d'autres souffrent et tu as bien raison. Il y a avec nous un jeune garçon de quatorze ans qui porte le sac et le fusil de soldat et qui nous suit dans les tranchées⁶⁷. Il n'a pas peur des boches celui-là ...

Le 26 mars 1915

Chère Honorine.

Auguste CAUQUE.



J'ai reçu hier au soir une carte de Joseph m'apprenant que le malheur s'est de nouveau abattu sur notre famille et que le pauvre Auguste⁶⁸ n'est plus. Oh ! Que nous sommes malheureux ! Je pressentais un malheur en voyant qu'il n'écrivait plus et je pensais qu'il serait seulement blessé ou prisonnier. Hélas le malheur est plus grand, il est irréparable. Pauvre Emilie, elle est malheureuse ! Nous avons pourtant payé si cher notre tribut à la guerre. Pourquoi faut-il que ce pauvre Auguste ait été frappé ? J'écris à Emilie en même temps. Je vais bien mais cela durera-t-il ? J'espère quand même et dans cet espoir, je t'embrasse bien tendrement.

Augustin.

(Lettre à la mère et à une soeur de François)

Le 26 mars 1915

Bien chère belle-mère et belle-soeur⁶⁹

Je viens aujourd'hui vous faire connaître une nouvelle qui ne peut manquer de vous faire de la peine assurément mais qui ne doit pas cependant vous attrister trop. François a été blessé le 20 mars dernier dans une attaque que faisait le 142. Cela a été une journée terrible et le 142 et le 342 ont été bien endommagés. 5 ou 600 hommes sont restés sur le champ de bataille. Nous sommes restés 5 jours dans les tranchées et vous pouvez croire qu'il me tardait d'en sortir pour avoir des nouvelles de mon beau-frère.

D'abord je n'ai pu avoir aucun renseignement puis j'ai appris que François était blessé grièvement. Vous pensez si j'étais content ; j'ai recherché les infirmiers du 142 qui devaient l'avoir pansé. Je les ai trouvés et ils m'ont dit : le sous officier de la classe 14 a été blessé à la cuisse d'une éraflure assez longue mais pas profonde. Son état n'est nullement grave.⁷⁰ Comme il peut se faire que vous ne receviez pas de ses nouvelles de quelques jours je m'empresse donc de vous rassurer et vous pouvez croire que quelque douloureuse que puisse être une blessure je voudrais bien actuellement être à la place de François.

Le 26 mars 1915.

Ma chérie.

... Aujourd'hui nous passons la journée dans les bois. Je crois que nous allons passer une partie de la nuit à enterrer des cadavres. Notre régiment est maintenant un régiment de corvées. Malgré tout l'ennui que cause un tel travail il vaut encore mieux cela que de combattre le jour ... Arbousset a été blessé à l'épaule d'une blessure légère. J'envoie mon vote pour l'amicale.

Des meilleurs baisers de votre exilé.

Augustin

28 mars 1915.

... C'est avec une double surprise que je reçois ta lettre du 23. Première surprise, c'est de voir que mes lettres ne te parviennent pas ... Autre surprise c'est d'apprendre qu'à Mende on a été informé de la gravité de la blessure de François. Ainsi que je te l'ai dit dans ma dernière lettre, les infirmiers du 142 m'ont assuré que cette blessure n'était pas grave. Il faudrait que son état eût bien changé depuis lors. Oh ! Qu'il va me tarder de savoir la vérité ! Non, vrai, nous sommes donc tous condamnés à suivre ce malheureux sort. C'est affreux ! J'espère toutefois que ce cher François se rétablira de sa blessure et que lui au moins verra luire les jours futurs. Et dire que je suis seulement à une vingtaine de kilomètres de Châlons et que je ne puis

⁶⁷ Est-ce Adrien THIERRY, qui suivait les soldats dans le secteur des Hurlus ? dans Internet « Mémoire des Hommes » il est porté « disparu le décembre 1914 à Perthes-lès-Hurlus » alors qu'il accompagnait des soldats du 9^e RI.

⁶⁸ Auguste Jean Baptiste Marius CAUQUE, marié avec Emilie BEYS, tué à Sommedieu (Marne) le 21/02/1915.

⁶⁹ Marie Agnès Mélanie TUFFERY, veuve BEYS, et une sœur d'Honorine.

⁷⁰ En réalité François est décédé le 20 mars 1915 à l'hôpital de Châlons – « blessures de guerre, plaies multiples des deux membres inférieurs par éclats d'obus » – <http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/> .

aller le voir. Et lorsque je pense qu'il a été blessé à quelques centaines de mètres de moi et que je n'ai pas pu lui porter secours ! Non encore une fois c'est terrible ...

Le 29 mars 1915. (Mesnil (Marne))

François BEYS.



... Je réponds à ta lettre du 25. Je n'ai pas besoin de te dire que la triste nouvelle de la mort du pauvre François m'a bien vivement affecté. Lorsque j'ai eu pris les renseignements auprès des infirmiers j'ai été loin de penser, après ce qu'ils m'avaient dit, que la fin de ce cher François était si proche. Avant hier encore j'écrivais à Châlons pour avoir des nouvelles par des camarades. Tous cela, hélas était bien inutile. Oh ! Nous n'en finirons donc jamais ? Combien notre pauvre famille paye chèrement. J'écris à la maman à ce sujet mais comment leur dire d'avoir du courage après tant de malheurs. C'est affreux, je partage bien vivement et bien sincèrement la douleur de tous.

(Enterrement des morts)

Depuis quatre jours que nous sommes ici nous avons été occupés à enterrer des cadavres, nous travaillons la nuit et le jour nous nous reposons. C'est bien triste tout cela mais c'est un devoir qu'on remplit et un service rendu aux malheureuses victimes.

Ce soir nous repartons pour l'arrière dit-on. J'ignore ce qu'on fera de nous à l'avenir, je ne pense pas que nous retournerons en première ligne. Je vais bien. Quant à la sincérité de mes lettres tu peux y croire, je ne te cache rien de ma situation ...

Nvhmro Nzimv. (Mesnil - Marne)

Le 31 Mars 1915. (Somme-Tourbe (Marne))

(Marne... la santé tient toujours. Nous sommes restés trois 3 jours sur la lisière d'un petit bois sous les tentes. Deux camarades et moi nous avons pourtant fait un abri respectable dans la terre, couvert avec des branches et de la terre avec un peu de paille en dessous. Nous étions certainement les mieux logés de la bande et n'avions pas froid. C'est là que nous restions blottis toute la journée car à cause des avions il fallait se cacher. La nuit nous partions à 7 heures, on marchait (*une*) heure et demie, on travaillait trois heures à l'enterrement et on repartait pour arriver «chez nous » vers 2 heures. Repos jusqu'au lendemain. Tu vois le travail n'était pas très pénible comme fatigue. Cependant il était peu intéressant tu peux le comprendre. Il est pénible d'avoir à ensevelir des camarades ou plutôt des morceaux de camarades tombés si brutalement sur le champ de bataille. Le devoir seul et l'esprit de solidarité entre soldats, entre frères d'armes, nous permettait de remplir cette tâche.

Nous avons été relevés hier au soir à 8 heures. Nous sommes partis avec la neige, un temps très vilain, la pèlerine m'a resservie. Dans la craie on avait de la peine à s'en sortir. La nuit, sous une modeste baraque était plus chaude. Aujourd'hui il fait assez beau ... Avant hier Mr Poincaré était par là aussi il aurait dit à certains artilleurs de patienter encore 15 jours, il y aurait peut-être du nouveau. Tout cela tient l'eau à la bouche évidemment. Y a t'il dans tout cela un peu de vrai ? Souhaitons-le ...

Est-ce que Jean Bergounhon ne serait pas capable de passer cette année le certificat ? Je crois que si tu pouvais essayer de lui faire faire quelques compositions prises sur les bulletins.

J'ai déjeuné ce matin avec Ernest Brun. ...

Le 1er avril 1915.

... J'ai eu hier au soir ta lettre datée d'Aumont ... Evidemment ces vacances n'auront pas le charme qu'elles avaient d'habitude. Nous étions heureux jadis de se retrouver en famille. Maintenant ce bonheur a disparu pour toujours. Autrefois la gaieté présidait nos repas, à nos entretiens, maintenant on se réunit pour pleurer. C'est affreux ! Que de tristesses, que de deuils imprévus. Je suis avec vous par la pensée, je partage entièrement la douleur de tous. Le souvenir des êtres chers que nous pleurons m'est d'autant plus précieux que je suis mieux placé pour savoir de quelle façon ils sont tombés.

Je le garderai fidèlement et à l'occasion je saurai venger ces chers disparus ...

Nous sommes au repos depuis deux jours, nous repartirons sans doute demain. Tu m'enverras si tu peux un autre petit colis, saucisson, 5 ou 6 morceaux de sucre, quelques pastilles et un peu de camphre (je ne l'aime pas bien mais il me serait utile). J'ai été obligé de me remettre à fumer⁷¹.

Bons baisers à tous et ne vous négligez pas vous-mêmes. J'embrasse plus particulièrement Léopold, Raymond, et Jeannette.

Augustin.

⁷¹ Augustin s'est remis à fumer à cause de l'odeur des cadavres (récit d'Honorine à ses enfants et petits-enfants).

Hlnnv Gllfiyv vmgiv yvzfhvqlfi vg Hfrkkvh. (Somme-Tourbe *entre Beauséjour et Suippes*)

Le 2 avril 1915.

Nous allons ce soir occuper une tranchée en première ligne mais dans un secteur tranquille, donc pas d'inquiétude ... Je t'invite à avoir confiance aussi. Vous êtes en famille pour vous consoler mutuellement et vous encourager ... Le fils Brun va bien, si tu vois Mr Brun donne lui le bonjour ainsi qu'à Mme Lahondès la femme du camarade de la Vernède ...

Augustin.

Le 4 avril 1915. (7 heures matin) (Perthes⁷²)

(Calme temporaire à Perthes)

... Je me trouve en ce moment dans mon trou creusé sous la terre, sur le bord de la tranchée, en face, les Boches.

C'est là que nous sommes arrivés hier matin dans la nuit. Il y a de cela donc plus de 24 heures. Je pense que la nuit prochaine nous allons passer en 2e ligne pour y rester encore 2 jours et après repos. Parce que j'ai là à coté à 50 m à peine nos éternels ennemis, tu va penser : « mon Minou doit se battre comme un tigre ». Détrompe-toi. Est-ce parce que c'est Pâques, est-ce parce qu'il pleut, est-ce que parce que les Boches ont comme nous «soupié» de la lutte. De toute la nuit et de tout ce matin nous n'avons pas tiré un coup de fusil. Un seul coup, ce n'est pas le mot car la nuit on tire toujours quelques coups pour montrer qu'on surveille, mais enfin c'est d'un calme extraordinaire. L'artillerie ne dit rien non plus. Aussi c'est bien à mon aise que je réponds à tes lettres des 29 et 30 mars que je viens de recevoir. Je suis peiné de savoir que tu aies pris mal à la gorge en te rendant à Mende. Avais-tu pris toutes les précautions utiles pour te protéger de l'humidité ? ... J'attends avec impatience l'arrivée des colis. Je ne suis pas dépourvu, car j'ai pu avant le départ faire quelques provisions : sardines, pâté, fromage, figues etc., que nous partageons avec Lahondès le chef cantonnier de qui j'ai déjà parlé. J'ai même du chocolat de reste et si tu n'as pas déjà expédié le colis où tu veux en mettre, tu peux t'en dispenser encore pour cette fois. De l'argent j'en ai encore ...

Je suis heureux de savoir qu'Alexis a des chances de rester encore à Montpellier. Je suis heureux aussi d'apprendre que la tante Léonie soit à Mende. Elle distraira et encouragera un peu cette pauvre maman si éprouvée et cette chère belle-sœur Emilie ... Tu me dis qu'Emilie doit retourner à Ste Enimie ... Il y va de son intérêt et surtout de celui de Jeannette. Pauvre petite d'après ce que tu m'en dis, il me semble la voir faire risette à tout le monde ...

J'ai reçu aussi aujourd'hui les deux cartes de mes deux fistons. Je vois que Léopold et Raymond ont toujours bon appétit pour grignoter les bonbons de la tante Maria et que Léopold fait les commissions. J'ai reçu une carte de Marie Roux de Malbouzon, une de Mme Rocher et une de Mr Toiron. Joseph m'a écrit le 27. Il me dit qu'il est toujours prêt pour l'action. Il ignorait sans doute à cette date la mort de son deuxième frère ...

Kvigsvh (environs). (Perthes)

La tranchée le 5 avril 1915

... sont arrivés les deux colis annoncés. 1er colis beurre, confiture, le tout en bon état. 2e colis : saucisson, saucisse, orange, œufs, feuilletage. Le feuilletage était entièrement brisé, mais les miettes étaient excellentes. Je croyais les œufs en omelette, voilà qu'ils étaient intacts. De peur qu'il leur arrive malheur, avec Lahondès on les a immédiatement mis en lieu sûr ...

Contrairement à ce que je pensais nous n'avons pas été relevés hier, cela fait donc 3 jours que nous passons en 1ère ligne. Ce soir nous irons en 2e pour 3 jours encore et puis repos pendant 6 jours. Nous ne serions pas mal ici parce que les Boches nous laissent tranquilles et nous en faisons autant. Sauf quelques coups de canon qui se croisent bien au-dessus de nos têtes à des intervalles assez éloignés, on n'entend plus rien. Mais nous souffrons de l'humidité. Pendant ces trois jours nous avons eu la pluie tout le temps. La plupart des guérites dans lesquelles nous nous abritons se sont éboulées la nuit passée, la mienne a tenu bon mais on se mouille pour prendre la faction, la terre est toujours humide aussi, cela fait que les habits s'imprègnent petit à petit. Ce soir nous serons probablement mieux logés. Ce qui ennuie le plus quand il pleut, c'est la saleté. On se frotte des bords des tranchées, on se charge les pieds de mortier, la terre qui s'effrite toujours plus ou moins dans les cahutes, tombe dans les musettes, sur le pain, dans la gamelle, on a des mains dégoûtantes et l'on mange quand même. Comme on s'habitue même à la malpropreté ! La nuit on a souvent des pierres sous les fesses mais on dort quand même, alors qu'à la maison une seule miette de pain me dérangeait. Quelle vie que celle de soldats en campagne. Et dire qu'il en est qui se trouvent mal dans les casernes à Mende et ailleurs, alors qu'ils ont la soupe chaude et leurs paillasses.

⁷² Perthes : aujourd'hui Souain-Perthes-lès-Hurlus (Marne).

Comme je n'ai pas grand chose à te raconter sur notre vie (elle est toujours la même) je vais te décrire un peu mon logement, cela t'intéressera peut-être. La tranchée tu te figures un peu ce que c'est. Tu n'as qu'à imaginer un long fossé large de 60 cent. environ, profond de 1m,60 à 1m,80 quelque fois 2 m. de façon qu'un homme puisse sans danger des balles se tenir debout. Ce fossé ne va pas en ligne droite afin que les balles ou les obus qui viendraient de côté soient arrêtés par les contours. (Schéma).

Pour s'y rendre, on suit ce que nous appelons un boyau, c'est à dire qu'à une certaine distance de la tranchée, à partir du moment où l'on risquerait d'être atteint par les balles en rase campagne on a construit un



fossé comme celui de tranchées qui sert de chemin. Sa longueur varie suivant le danger que présente le terrain, il y a des boyaux qui ont plusieurs kilomètres. Tu vois le travail qu'a demandé ce terrassement.

Tout le long des tranchées chacun a creusé sur le flanc des trous comme celui que j'indique, de la longueur d'un homme couché et de la hauteur d'un homme assis. Pour mieux s'abriter, on remplit des sacs de sable et on les place devant comme bordure, de façon que l'ouverture de la cabine soit diminuée. On achève de fermer l'entrée avec une toile de tente qui sert de porte. On obtient ainsi l'image ci-dessous qui représente la guérite occupée avec un coin de la tente relevé.



Au-dessus, de distance en distance, des trous sont aménagés dans le talus pour permettre de tirer sans se faire voir, ce sont les créneaux. En deuxième ligne c'est pareil mais très souvent les petites caves sont remplacées par de véritables cabanes couvertes de planches, branchages, terre pour éviter les éclats d'obus. En 2e ligne on peut allumer la bougie le soir et quelquefois faire du feu.

Et dire qu'on se plaint quelquefois quand le vent entre par une vitre cassée, et qu'on sent le froid à côté du fourneau ! Non, on sera moins difficile si le bonheur veut qu'on retrouve son chez soi ...

Le 6 avril 1915.

... Nous avons quitté les tranchées hier au soir. Après avoir rodé une partie de la nuit nous sommes arrivés dans un bois sous des abris de branchages ou ma foi nous ne sommes pas trop mal ⁷³. Nous avons touché de la paille et l'on a bien dormi ce soir. Je vais bien ... mais la pluie comme je te le disais nous a bien gênés. Heureusement il a fait beau pour se sécher ...

Le 7 avril 1915.

J'ai reçu ta lettre du 1er avril. Je suis content que vous ayez profité des vacances de Pâques pour vous reposer un peu. Eh bien il faut aussi reposer l'esprit et quand Ninou va au lit le soir il faut qu'elle se figure qu'elle est encore jeune fille et qu'elle n'a pas de fiancé.

Moi je fais comme je peux, tantôt j'ai quelques mauvais moments, souvent j'en ai de bons, je mange encore assez, surtout le saucisson, la confiture, etc. que je trouve dans les colis. On achète du fromage, des sardines quand on en trouve. Le vin nous en buvons tant que nous pouvons. Hier nous en avons acheté 20 litres, on se les ai partagés dans l'escouade nous avons eu de ce fait un peu plus d'un litre par homme, plus le quart de la compagnie. Tout y a passé.

Nous avons dans le bois une gare de ravitaillement, c'est un chemin de fer construit par le génie. Les rails sont les mêmes que ceux des entrepreneurs, la voie a donc 60 centimètres. Une petite machine traîne la dessus 4, 5 wagons de fourrage, de vin, de bois, de charbon, de munitions. Je n'aurais jamais cru que de si petites machines puissent traîner tant de poids. Il y a cinq ou 6 trains par jours. Nous en profitons quelquefois pour aller faire des provisions à Suippes ...

J'ai rencontré hier un jeune homme d'Aubigeyre, un Bouchard qui est dans l'artillerie.

Je clos ne sachant plus quoi te raconter, un camarade me dit d'ailleurs qu'en écrivant tous les jours comme je le fais, il se demande comment je trouve quelque chose à te dire ...

Le 8 avril 1915.

J'ai été aujourd'hui en promenade avec notre petit train. J'ai fait quelques provisions, de vin, fromage, une serviette car j'avais perdu la mienne. Avec autres 3 camarades nous avons fait un joli petit gueuleton sous les arbres ...

⁷³ « les 18^e et 19^e Cies placées en réserve à Cabane et Puits » – JMO du 342^e.

J'aurais bien voulu que Léopold et Raymond fussent là. Cette petite machine, ces petits wagons, cette petite voie exactement construite comme une vraie voie de chemin de fer, tout cela les aurait bien intéressés. Il fait beau, nous sommes tous encore dans notre bois, mais nous en partirons peut-être bientôt ...

Le 9 avril 1915.

... recevras-tu ma lettre bientôt. Je n'ose le croire, hier et avant hier te me disais que tu étais sans nouvelles de moi. Beaucoup de camarades reçoivent la même observation de la part de leurs femmes. Cependant j'espère que s'il est vrai que les correspondances aient été suspendues pour quelques jours cela ne saurait durer et que sous peu vous recevrez comme par le passé les missives de vos exilés ... Qu'on nous supprime les correspondances à nous, passe encore, nous avons ici beaucoup moins de motifs d'être inquiets ... mais pour vous il n'en est pas de même. Vous vous demandez sans cesse ce que nous faisons, vous êtes en souci continu, nous sommes de par notre vie un constant sujet de crainte ! Je comprends que la privation soit dure quand vous ne recevez pas votre courrier. Nos modestes lettres sont pour vous la seule consolation que vous puissiez avoir ...

... Pendant les trois jours que nous avons passés dans les tranchées nous avons été tranquilles. On ne dort pas beaucoup bien sur, il faut surveiller les boches, prévenir leurs desseins, mais à part cela, s'ils nous laissent tranquilles nous les laissons. Nous n'avons eu qu'un mort et le pauvre s'est encore fait tuer bêtement en voulant aller chercher un vieux fusil au dessus de la tranchée pour arranger sa guérite. Personne ne lui commandait. Sois tranquille je ne commettrai jamais de telles imprudences.

Tu me demandes comment nous avons passé la journée de Pâques. Vous, vous mangiez le bœuf pascal, nous aussi, mais dans la tranchée, d'ailleurs si j'avais été à la maison j'aurais demandé autre chose que du bœuf car nous en avons peu envie, nous en mangeons tous les jours ...

A propos de Chardenoux, le bruit qui court à son sujet et suivant lequel il serait mort le 14 est faux. A cette date il se portait bien. L'attaque a eu lieu le 19 et c'est ce jour là qu'il a été fait prisonnier. Il était alors en bonne santé, mais a-t-il été tué par les Boches après, je l'ignore. De plus nos régiments ont repris la tranchée perdue et pour cela notre artillerie a tiré dessus. N'a-t-il pas été atteint, c'est encore un mystère ...

Nous avons passé trois jours ici en repos dans nos cahutes de bois ... mais ce soir on repart aux tranchées pour quatre jours je crois, 2 en première ligne, 2 en deuxième ... Tu n'as pas à te faire du souci, je t'écrirai d'ailleurs tous les jours et puis là où nous allons, il n'y a rien à craindre.

Le temps est à l'orage aujourd'hui, il gelait tout à l'heure.

Le 10 avril 1915.

Ma Ninette chérie.

... J'apprends () que vous êtes en bonne santé, c'est l'essentiel. ... j'ai été quelque peu ébranlé par l'annonce de tous les malheurs qui nous frappent. On le serait à moins. Cependant j'ai tenu bon, je me suis remonté moi-même. Dans le civil on peut davantage donner libre cours à sa douleur, épancher ses larmes à son aise. Ici nous sommes soldats, nous sommes depuis longtemps faits à la guerre et à ses horreurs : « Toujours du plaisir, n'est plus du plaisir » a dit je ne sais plus qui, on pourrait dire : « Toujours de la douleur, n'est plus de la douleur ». La guerre endure le cœur et à force de peiner, de souffrir, de voir peiner et souffrir les autres, on finit par ne plus faire attention à rien. C'est triste à dire, c'est honteux et pourtant si un camarade tombe, cela nous laisse presque indifférent. Deux mots de regrets et on oublie son semblable. Oh ! Combien les sentiments changent. Cependant cela prouve-t-il qu'on se soit transformé au point de devenir la brute qui ne respecte rien, qui oublie sa famille, qui n'a plus d'affection pour personne ? Non. Nous pensons à notre pays, nous pensons aux êtres qui nous attendent, nous les aimons comme jadis, peut-être davantage, mais du fait qu'on est soldat on ne doit pas le dire, on ne doit pas se plaindre, on ne doit pas pleurer ! J'avoue que j'ai quelquefois enfreint cette règle, j'ai quelquefois regretté le bonheur passé, j'ai souvent pensé à vos peines, j'ai pleuré en cachette, et d'autres en ont fait autant. ... Si nous supportons mieux les misères créées par la guerre c'est que nous sentons que c'est un devoir pour nous, c'est que nous nous rendons fort mutuellement, c'est encore parce que nous sommes soumis à un état d'énervernement soutenu qui nous transforme. ...

Je fais cette lettre dans la tranchée⁷⁴. J'ai été tout à l'heure () dérangé un peu par le camarade Lahondès qui est venu pour déjeuner. (Il n'est pas venu de loin, nos maisons, entent nos trous, se touchent).

Nous allons passer là 3 ou 4 jours et puis nous retournerons au repos. Nous avons eu la pluie une partie de la nuit dernière et ce matin. Maintenant il fait beau. Avec ça je ne regrette pas d'avoir gardé la pèlerine, elle me sert bien ces temps-ci. ...

Le fils Brun va bien, Luche à réellement de la chance de s'en tirer ainsi, tu ne me dis pas s'il a été évacué comme malade ou comme blessé. ...

⁷⁴ Dans le secteur de Perthes – JMO du 342^e.

Augustin.

Le 11 avril 1915.

J'ai reçu ce matin ta carte du 6 venant de Marvejols. ... Au moment où ma carte vous parviendra vous aurez sans doute depuis 3 ou 4 jours retrouvé Montgros. ...

... Dans deux jours nous irons au repos. Malgré les balles et les obus nous n'avons pas jusqu'à présent d'accident à déplorer. Je garde bon espoir qu'il en sera encore de même pendant deux jours. ...

Le 13 avril 1915.

J'ai reçu tes deux longues lettres hier et avant hier mais je viens de promener et je me trouve en retard pour répondre. ... Excuse mon retard. Je vais bien. Je suis au repos.

Le 14 avril 1915.

... je ne m'ennuie pas, tant que je suis avec ma famille, et j'y suis quand je leurs écris.

... d'abord la lettre du 7 avec 6 feuilles ... Je crois t'avoir déjà demandé ... deux ou trois mouchoirs, je n'en ai plus qu'un de potable et où nous sommes nous n'avons pas bien l'occasion de laver. Tu pourrais aussi m'envoyer une autre paire de chaussettes ...

Je passe à ta lettre du 8 de St Sauveur. D'après cette lettre je comprends qu'il te tarde de me revoir. De cela je n'en ai jamais douté et je partage entièrement ton désir. Il me tarde, oh oui ! Il me tarde maintenant d'en avoir fini avec cette guerre et de pouvoir venir vers vous pour toujours. Mais à quand ce bienheureux jour. ...

Nous ne sommes pas toujours aux tranchées, nous ne sommes pas toujours exposés de la même façon, nous sommes contents même, l'on se trouve parfois heureux dans sa misère. Jusqu'à présent j'ai eu la chance d'échapper aux blessures et à la maladie, si je me suis quelquefois un peu fatigué, il suffit d'une journée de repos pour me remettre. Que désirer de plus ? Ne vois-je pas à côté de moi des pères de famille plus âgés, plus chargés que moi en famille, plus intéressants que moi dans leur situation civile. Dois-je me plaindre plus qu'eux ? Tu sembles te plaindre du fait que tu te sais heureuse et à l'abri. Ne sais-tu pas que c'est pour moi une bien grande satisfaction de te savoir heureuse, dans ta maison, avec de quoi vivre au milieu de nos chers enfants. Quels soucis aurais-je de plus si je savais que vous manquez de quelque chose.

...

Mr Parayre est donc sur le front. Je crois qu'il est du côté d'Albert mais je n'ai pu encore avoir son adresse. A St Sauveur ça ne va donc pas. L'histoire de Mmes Solignac et Parayre m'a fort amusée. Décidément les choses ne vont pas. Et l'alerte donnée par leurs hommes à la gare de Marvejols ne devait pas non plus être trop mal. Cela aura-t-il des suites ? ...

Tu ne m'enverras pas de chocolat de quelques temps, j'en ai encore du vieux et avec l'humidité j'ai de la peine à le conserver. J'oubliais le flacon de Cologne. Je te demandais du camphre dans une lettre, il est inutile maintenant que tu m'en envoies si tu ne l'as pas fait, car nous avons fini avec les enterrements et l'eau de Cologne le remplacerait d'ailleurs avantageusement, car tu sais bien que je n'aime guère le camphre.

... Nous sommes toujours dans la même région mais plutôt vers ... dans un bois sous des abris. ...

J'ai visité hier un cimetière militaire du 209^e établi non loin de nos baraquements. C'est merveilleux vois-tu, s'il est des malheureux qui dorment ignorés de tous, dispersés, sans autre marque de souvenir que la petite croix qui se trouve sur leurs tombes, il en est d'autres qui sont réellement bien placés. Dans un grand rectangle de terre bordée d'une superbe haie de branches de pins, s'alignent à côté l'une de l'autre les tombes des malheureuses victimes du devoir. Ils sont là une centaine du régiment. Tous ont leur croix grise uniforme, tous ont leur tombe couverte de mousse, tous leur bouquet. Quelques gradés ont en plus une couronne offerte par le régiment. C'est magnifique. Au milieu un mausolée de terre et de mousse avec une croix au milieu rend hommage à tous. Un portail à claire-voie ferme ce champ funèbre. Et c'est doux de penser que tous les camarades ne restent pas oubliés.

Le 15 avril 1915. (Somme-Suippe (Marne))

... Tu veux que je ne m'expose pas inutilement. Je t'écouterai puisque tu le veux, je t'écouterai pour toi qui m'es si chère et que j'aime tant dans mon éloignement, je t'écouterai pour nos deux petits pour qui je voudrais vivre encore, je t'écouterai pour les parents, parce que tous m'appellent, jusqu'à la chère Emilie qui dans son affliction me recommande d'être prudent et me souhaite de revenir bientôt parmi vous. Mais pourtant je serais heureux de faire payer aux maudits Boches les malheurs dont ils sont la cause. Enfin je t'écouterai encore une fois, c'est te dire que tu dois être tranquille. Il ne m'est pas permis évidemment de dire : « rien ne m'arrivera », mais ce que (je) puis t'affirmer c'est que je ferai mon possible pour que rien ne m'arrive. ...

Donne un affectueux bonjour aux collègues, amis et connaissances, embrasse bien fort les petits et reçois pour toi mes meilleurs baisers.

Le 16 avril 1915.

... Je croyais pouvoir t'écrire un peu plus longuement mais nous avons eu aujourd'hui des corvées presque toute la journée ... Qu'il te suffise pour aujourd'hui de savoir que je suis bien portant et toujours à l'abri. ...

Le 18 avril 1915.

Bien chers enfants.

Je réponds à vos lettres du 10. Je suis bien content que vous ayez pu aller promener à Mende et à St Sauveur et que la promenade ait été agréable pour vous. Léopold me dira quand il écrira de nouveau si le ventre du pépé a éclaté et si on a eu besoin « dé la desquo⁷⁵ ! ». Raymond semble s'être davantage intéressé aux brebis et aux petits agneaux. A ce propos, je veux bien l'autoriser à se louer, mais je crois qu'il voudrait se louer seulement chez le pépé. Peut-être avec Mme Vayssade il gagnerait davantage. A vous de voir. Je suis content de voir que vous êtes toujours sages et que vous avez distrait la mémé de Mende et la tata. Vous étiez bien aussi avec la tata Léonie. S'il elle vient à Montgros vous lui ferez un gros baiser pour moi.

Je vous embrasse bien fort. Votre Papatou.

Augustin.

Le 19 avril 1915.

... Je profite pour cela d'une journée assez calme. Hier c'était moins agréable, nous avons essayé une canonnade épouvantable, à un moment donné nous étions dans un véritable enfer. Heureusement je m'en suis sorti sain et sauf. Aujourd'hui rien, accalmie la plus complète, pas d'obus pas de bombe sauf celles que nous envoyons nous même, quelques rares coups de fusil et c'est tout. Encore une journée comme celle-là et nous pourrions aller prendre le repos que nous aurons bien gagné. Le plus ennuyeux c'est la nuit, voilà trois nuits que nous n'avons pas dormi, car il faut s'attendre à tout et être prêts en cas ou nous serions attaqués. Aussi nous veillons continuellement. Mais en revanche nous dormons le jour.

J'ai demandé à entrer aux mitrailleuses avec Victor, mais je n'ai pu moi-même voir Mr Lapisse. ...

Tu supposes parce que je fume qu'il y a quelque chose d'anormal chez moi, c'est une erreur. J'ai fumé parce que le tabac m'enlevait les odeurs que nous étions obligés de supporter quand nous faisons les inhumations. Depuis, je fume encore ma cigarette après le repas et je ne m'en trouve pas indisposé, au contraire, c'est donc que je vais bien. Je crois t'avoir dit déjà que j'avais reçu le camphre. Je n'ai pas à m'en servir puisque nous avons cessé le travail.

J'ai reçu tous les colis ... même le flacon de curaçao et tu peux croire qu'il a été le bienvenu. On me l'a remis dans la tranchée aussitôt après la canonnade. Avec le camarade Lahondès nous avons aussitôt pris la goutte pour nous remettre de l'émotion. ...

Comme boisson nous avons un quart de vin par jour ici car on n'en trouve pas d'autre. Quand nous sommes dans des endroits ou on en trouve la Cie nous en paye 2 quarts supplémentaires. L'eau ne vaut rien, je n'y goutte pas. Je puis de temps à autre me procurer par les cuisiniers quelques bidons de café.

... Mr Jaillet est donc reparti, Mr Roux aussi. Je comprends que cela leur cause de la peine à tous, mais ils ont encore de la chance de ne partir que maintenant.

J'ai vu Ernest Brun avant hier au soir. Notre Cie a remplacé la sienne aux tranchées. Arbousset m'a écrit une lettre très sympathique de Carcassonne où il est à l'hôpital. ... Il a peur d'aller au 142 et non au 342 après sa guérison.

... (même endroit).

Le 20 avril. (1915)

... J'ai reçu ta lettre du 15. Je suis surpris que tu ne reçoives pas les miennes régulièrement. ...

Le 21 avril 1915.

Je suis en bonne santé et au repos pour trois ou quatre jours. ...

Le 22 avril 1915.

Il est 5 heures du matin. Je viens de prendre deux heures de faction devant un dépôt de munitions à 3 km environ de la ligne de feu. Me voilà donc dans ma cabane, couché sur un peu de paille, ma bougie dans un coin. ... Nous avons passé 4 jours et 4 nuits aux tranchées, pendant lesquels je n'ai pas dormi 10 heures

⁷⁵ Desquo : corbeille pour mettre le ventre du cochon mort.

en tout et encore en dormant toujours d'un sommeil de lièvre. Nous avons été relevés hier matin à 2 heures, mais il était jour quand nous sommes arrivés aux cabanes. Toute la journée d'hier a été prise pour les corvées. On a été porter des cartouches, des planches, des madriers à ceux qui sont en 1^{ère} ligne. Cette nuit ma section étant de garde, j'ai moi-même été de garde de 2 à 4 heures du matin. J'en serai encore de midi à 2 heures. Mais tout le reste du temps je vais l'employer à dormir.

Je crois bien qu'à mon retour, pourvu que j'aie ce bonheur de revenir, je vais dormir une semaine sans me lever. ... On s'est battu d'abord sur terre, puis sur l'eau, sous l'eau avec des sous-marins, dans l'air avec des avions, tout cela n'était pas suffisant, on se bat sous terre maintenant. On se fait sauter à la mine mutuellement. Avant hier notre génie a fait sauter une tranchée allemande. J'ai vu le trou hier en allant en corvée. C'est un vaste entonnoir de 50 m de long environ, 30 de large et de 7 à 8 m de profondeur. On avait mis plusieurs milliers de kilos de dynamite. Les boches ont dû faire une drôle de pirouette. Malheureusement il nous en font autant quelquefois. Ils voulaient faire sauter aujourd'hui une tranchée à nous. Mais on les avait entendus piocher, on a découvert leur dessin et le génie après avoir creusé ces jours-ci un puits dans la direction du leur, leur a fait sauter leurs travaux à 3 heures. J'étais juste de faction à cette heure. J'ai ressenti la secousse et vu l'explosion. C'est terrible.

... J'ai reçu avec ta lettre le colis de saucisson, saucisse, farci, fricandeau, pastilles, beurre. Tout sera un régal pour moi. On va commencer en déjeuner avec l'ami Lahondès. ...

Le 22 avril 1915.

... Je comptais te faire aujourd'hui une longue lettre. Voilà que mon capitaine est parti ce matin aux tranchées à 6 heures après avoir pris son chocolat. Il n'est arrivé qu'à midi et demi. Il a fallu que je surveille son dîner pendant tout ce matin et ils viennent de finir avec le lieutenant. C'est 2 heures ½ la voiture postale va partir d'ici un moment, j'ai donc juste le temps de te faire ces quatre mots. J'ai reçu ta lettre du 18 ce matin. Elle m'apprend que tu as été un peu fatiguée. ... Moi je suis à mon habitude, je vais très bien, je viens de bien dîner : radis au beurre, salade, pois au jus, côtelettes de mouton, des frites, fromage, confiture et café. En plus chacun son litre. Tu vois, ça colle. Je ferai, je crois, un cuisinier et quand je vais m'amener, pas tout de suite malheureusement, c'est moi qui prendrai la queue de la poêle et toi tu feras de la menuiserie. Tu veux ? ...

Le 23 avril 1915.

... Je vais bien, nous avons fait ce matin un autre pas en arrière. Y resterons-nous longtemps, je l'ignore, sans doute non, mais j'espère que le vrai repos tant désiré ne va pas tarder à s'amener. Il court tout plein de bruits sur le lieu de notre repos. ...

Le 25 avril 1915.

... Ainsi que je te l'ai dit nous étions donc dernièrement dans les tranchées où nous sommes restés quatre jours. Puis nous avons été un peu en arrière, mais pas bien loin de sorte que nous étions presque continuellement occupés. Plusieurs fois par jour et plusieurs fois souvent aussi la nuit nous avons des corvées à faire : aller porter des munitions à ceux qui étaient en ligne, porter des planches, des boiseries, des objets divers un peu partout. Parfois on allait creuser des tranchées. Avant hier au soir à midi nous avons été conduits un peu plus loin, nous pensions passer une nuit tranquille. Voilà qu'à 6 heures nous sommes partis pour aller faire des travaux de retranchement en 1^{ère} ligne. Nous avons travaillé jusqu'à 3 heures du matin. Non pas un travail continu, nous étions 10 pour creuser un bout de tranchée, et nous travaillions 2 par 2. Chaque demi-heure on se relevait, ce n'était donc pas pénible comme travail, mais on ne se reposait pas et on avait froid car nous n'avions pas les couvertures. A 3 heures nous avons regagné le cantonnement où nous sommes arrivés au jour. Par exemple après déjeuner nous avons fait un bon somme jusqu'à midi. Mais à minuit, la nuit dernière nous avons rejoint la tranchée. J'y suis donc à nouveau et c'est sur le bord de ma nouvelle demeure (car nous changeons souvent de maison) que je fais cette lettre.

Depuis 7 jours nous avons à peine dormi 2 heures par jours en moyenne. Je ne suis malgré cela pas trop fatigué et lorsque les boches nous laissent tranquilles comme c'est le cas ici on peine moins dans la tranchée que de courir d'un côté à l'autre en corvées comme nous le faisons. ...

Je suis content que mes lettres te parviennent régulièrement. Comme tu le dis, la « Poste » a bien compris que nous avons réciproquement soif de nouvelles pas trop vieilles. Je suis heureux de voir que mes nouvelles t'intéressent car pourtant je sens que je suis souvent peu intéressant. Vois-tu sur le bord de la tranchée, surtout quand la fusillade donne, on n'a guère l'esprit à faire de la rédaction. Je comprends que je bafouille très souvent, mais comme je suis excusé d'avance, je continue à bafouiller. ...

J'ai vu Victor Sévène hier au soir, depuis huit jours ils sont au repos. C'est de la veine. Si je puis aller avec lui se sera comme muletier et non comme mitrailleur. ...

J'ai reçu le paquet de lettres de mes élèves. J'en ai été vivement touché. Je répondrai prochainement.

...

Voilà mon heure de faction venue, il faut que je remplace le camarade. ...

Augustin.

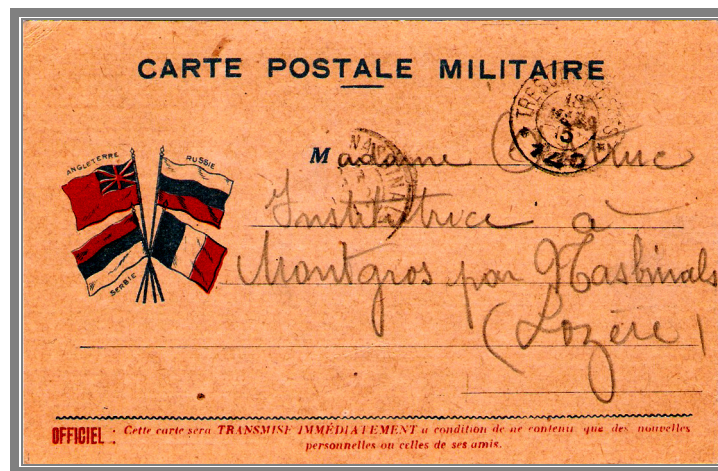
P. S. Il faut toutefois que j'ajoute un mot. C'est après demain l'anniversaire de notre mariage. Je penserai à toi, Ninou, plus que les autres jours. Pense à moi et au revoir.

Le 26 avril 1915.

Ma chère Honorine.

Pour une fois une simple carte. Je viens d'écrire 6 lettres ou cartes aux uns ou aux autres, la tienne fait la septième, donc cela t'explique ma brièveté. Il m'arrive d'éprouver le besoin de prendre un secrétaire. Vous êtes une dizaine à m'écrire et je suis tout seul pour répondre. Enfin je sais que tu attendras avec patience ma plus longue lettre. D'ailleurs je ne te ferai pas longtemps attendre. ... La nuit dernière nous avons essuyé une fusillade très vive de la part des Boches, mais leur résultat a été petit, nous n'avons pas eu un seul blessé dans la Cie. ...

Augustin.



Le 27 avril 1915.

(10^{ème} Anniversaire de mariage)

Ma Ninou chéri.

27 avril 1905 – 27 avril 1915. Combien ces deux dates se ressemblent et pourtant quels souvenirs opposés elles évoquent. En 1905 nous étions heureux. Au bras l'un de l'autre nous échangeons toutes les pensées de deux cœurs aimants et tout ce que ces cœurs renfermaient de doux, de vrai, de suave, passait successivement de l'un à l'autre par la bouche, par les yeux, le sourire, l'amour.

Quelle était douce cette communion d'idées et de sentiments. Dès ce matin ma première pensée s'est tournée vers toi, j'ai évoqué en un instant ce souvenir pieux, j'ai revu en quelques secondes ce passé heureux, et le jour béni de notre mariage m'est apparu dans une auréole de joie et de félicité. Au même instant j'ai dû me rendre compte de ma situation actuelle. Toi, bien loin là-bas vers le sud-ouest, moi ici dans un coin dévasté de la Marne, assis dans un trou creusé dans la craie. La séparation m'a semblé plus dure que les autres jours, le contraste de 1905 et de 1915 était trop grand. D'un côté le bonheur, l'idéal, la joie dans tout ce quelle renferme de sincère, la perspective d'une vie longue et douce, toute l'espérance, de l'autre la réalité brutale, les soucis, la séparation forcée, le doute dans l'avenir, une vie pénible de souffrances physiques et morales. ...

Dans ta lettre du 25 tu es un peu trop modeste lorsque tu me dis que tu ne sais plus me faire des lettres intéressantes. Je proteste énergiquement et c'est toujours un régal pour moi de te lire. ... il suffit comme disait Raymond : « Que cela sente maman ». Je retrouve dans toutes tes lettres la sincérité, et le cœur. Cela me suffit ...

Pour ce qui concerne le jardin, je n'ai rien à te dire, fais comme tu voudras et plante ce que tu voudras, je me contenterai cette année du plaisir de manger ce que tu auras semé. Mais as-tu trouvé quelqu'un pour te le bêcher.

La mémé de St Sauveur me disait que Raymond et Léopold avaient bien grandi. ... La lettre de Raymond me prouve d'ailleurs qu'il a fait de grands progrès depuis mon départ. J'attends celle de Léopold. Je vois aussi que ce petit homme est toujours espiègle et curieux comme avant. Mr Toiron me dit qu'il nous

en a servi une bonne l'autre jour à table, quand il trouvait que si son pantalon était plus grand il pourrait manger d'autre crème.

A propos de Jean Bergounhon je te conseille de lui faire traiter quelques sujets d'actualité. La guerre, pourquoi nous avons été conduits à faire la guerre. Préparation de l'Allemagne, son armement. L'Autriche et la Serbie. Désir de domination de l'Allemagne et de l'Autriche (dans les Balkans). Prétexte de guerre trouvée dans l'assassinat du Duc héritier d'Autriche, l'alliance Franco-Russe. La triple entente. Nos premiers succès. Retraite sur Paris. Nos avantages. Batailles de la Marne, de l'Aisne, de l'Yser (désir de l'Allemagne de s'emparer de Dunkerque et Calais pour aller combattre l'Angleterre), batailles des Flandres, de Champagne. Nos espoirs, etc., pays envahis. Le champ de bataille, les tranchées, l'amour de la patrie, le drapeau, etc. Géographie des lieux. ...

(Lettre aux élèves de Montgros – Nasbinals (Lozère))

Le 27 avril 1915.

Mes chers élèves.

Je ne saurais vous dire la joie que j'ai ressentie en recevant les huit lettres que vous m'avez adressées dernièrement. Je les ai lues avec attention et je dois vous dire que je les ai trouvées charmantes. Longues et courtes toutes m'ont plu.

Vous me remerciez d'avoir pensé à vous. Croyez donc que je vous oublie parce que je ne suis pas à Montgros ? Oh ! non. Si mon devoir de soldat me tient actuellement loin de l'école, ma pensée et mon cœur sont souvent avec mes élèves. Souvent je songe à vous, je me figure vous voir, vous entendre, assister à vos travaux et à vos jeux.

Vous avez pris quelque enseignement dans ma lettre. Tant mieux. Je suis heureux de penser que même de loin j'ai pu vous apprendre quelque chose.

Je trouve dans toutes vos lettres l'expression du regret que vous éprouvez de m'avoir quelquefois fait de la peine. Cela me prouve tout simplement que vous avez compris que si j'ai grondé, ce n'est point par méchanceté mais uniquement pour votre bien.

Vos souhaits de prompt retour parmi vous et les sentiments d'affection et de reconnaissance que vous me témoignez me touchent.

C'est avec des larmes dans les yeux que j'ai parcouru ces lignes qui me prouvent votre caractère et votre cœur. Merci à tous. Et souvenez-vous de ceci :

La guerre est pénible, cruelle, brutale. Les soldats souffrent de la fatigue, de froid, de la chaleur, des privations, de l'éloignement et des soucis de leurs familles. Ils sont à tout instant exposés à la maladie, au danger, à la mort.

Depuis neuf mois, les champs de batailles sont tachés de sang humain ; des malheureux crient et souffrent et crient dans des ambulances et des hôpitaux ; un trop grand nombre hélas ont payé de leur vie le tribut à la guerre. Tout cela est bien triste et doit suffire à nous faire regretter qu'au siècle où nous vivons, les peuples en soient réduits faute de lois meilleures à régler leurs différends par la guerre. Mais quelle reconnaissance vous devez à tous ces braves. S'ils ont lutté, s'ils sont blessés, s'ils meurent, si demain d'autres en feront autant, c'est pour la Patrie, c'est pour leur famille, c'est pour vous. Saluez, mes enfants ces victimes et ces héros de devoir. Si malgré tous les sacrifices, nous continuons la lutte, c'est surtout parce que nous avons la conviction, la certitude même, que ces mêmes sacrifices, vous ne les connaîtrez pas. Ce sera, espérons-le, la dernière des guerres, vous aurez vous autres une vie meilleure. Nous avons conscience de défendre notre droit contre l'ambition allemande, nous défendons notre sol, notre richesse, nos biens, nos parents, tout ce que nous avons de précieux, tout comme vous défendriez votre maison contre le voleur et l'assassin. Notre cause est juste, nous la soutenons. Nous travaillons pour votre bien-être, pour votre bonheur et dès l'instant que nous travaillons pour vous, pour vous éviter, à vous, de connaître plus tard les horreurs de la guerre, rien n'est plus pénible.

Je vous embrasse affectueusement.

Votre maître dévoué.

Astruc.

Le 30 avril 1915.

... Je vais bien. Demain je rentre aux mitrailleurs avec Victor Sévène. Je serai plus tranquille qu'à la compagnie et je n'irai pas aux tranchées. ...

Le 1er mai 1915.

(Augustin passe dans une compagnie de mitrailleuses.)

... une bonne nouvelle. Depuis ce matin je fais parti de la compagnie des tirailleurs en qualité de conducteur de mulets. C'est grâce à la demande de mon père auprès de Mr Lapisse de Marvejols et aux bons

offices de Victor Sévène que j'ai pu entrer en cette qualité, car comme muletiers, on ne prend que des territoriaux pères de 4 ou 5 enfants. ... Victor est à ma section nous serons toujours ensemble. Je n'irai jamais aux tranchées. D'habitude ce sont les muletiers qui vont porter la soupe aux autres, mais on m'a mis cuisinier de la section et en cette qualité je n'y vais pas. En route, je ne porterai plus le sac. ...

J'ai vu que vous n'aviez pas perdu votre temps dimanche pour travailler pour faner. ... Il est bien vrai que Porte⁷⁶ a été tué. Bergounhon me l'avait déjà appris. ...

Je suis proposé avec neuf autres de mes camarades pour une citation à l'ordre du jour, pour la tranchée que nous avons faite l'autre nuit, à proximité des lignes allemandes. ...

Augustin.

... Envoie-moi ce petit livre de cuisine dans un colis quand tu m'en feras un.

Le 4 mai 1915.

... Je suis tranquille dans ma cuisine. Ne te fais pas de mauvais sang pour l'instant. A demain des détails. Ton petit Augustin.

342e Rt d'Inf 3e Section de mitrailleuses secteur 140.

Le 6 mai 1915.

... Quand tu connaîtras l'histoire que je me propose de te raconter ... tu verras que je suis fort occupé, mais pas souvent à plaindre. ... Avant la dernière relève des tranchées, j'avais vu Victor Sévène et lui avais dit que s'il y avait un moyen de trouver le lieutenant Lapisse et me faire entrer aux mitrailleurs cela me ferait plaisir. Pendant les derniers jours de tranchées, voilà qu'il a été question de réformer ma 3e section de mitrailleurs. Victor s'en fut aussitôt trouver son officier et lui dit : « J'ai un camarade à la 18e Cie, je tiendrais beaucoup à ce qu'il vienne avec nous si c'était possible ». Le lieutenant lui répondit : « Comment s'appelle-t-il ? Astruc. Ah oui, tiens vous faites bien de me le rappeler, justement j'ai une recommandation pour lui. » (Il s'agissait de la lettre que le père Lapisse avait envoyé après la démarche que mon père avait faite auprès de lui). 2 jours après, Mr Lapisse⁷⁷ disait à Sévène : « La 18e va être relevée demain matin vous direz à Astruc qu'il vienne me trouver ». Le lendemain nous arrivions des tranchées à 4 heures de matin. A 5 heures Victor m'appela. Je fus trouver le lieutenant au saut du lit et lui dis : « Mon ami Sévène m'a dit que vous aviez à me parler. Oui, c'est vous Astruc, oui mon lieutenant. Eh bien je vous prendrai comme conducteur dans ma compagnie ». Je le remerciai beaucoup et lui dis tout le plaisir que j'éprouvais à m'éloigner un peu des tranchées.

Le lendemain au rapport j'étais avisé de mon départ de la 18e. Je subis alors de la part de mes camarades force quolibets parce que j'allais conduire un mulet, moi, instituteur ! C'était d'ailleurs par plaisanterie plus que par méchanceté, mais je ne doute pas qu'il y ait eu aussi des jalousies.

(Augustin devient cuisinier)

Nous étions une vingtaine à la compagnie pour 3 places disponibles. J'éprouvai même à un certain moment un certain, malaise en pensant que d'autres camarades plus chargés que moi en famille méritaient peut-être mieux que moi la place que j'allais occuper. Enfin chacun se débrouille comme il peut et quand je pense que d'autres moins méritants sont encore dans les dépôts, je ne me sens plus de scrupules. Après 6 mois de campagne on a peut-être droit à une faveur. (J'ai l'occasion de continuer à l'encre, je le fais). Donc le 1er mai je partais avec les autres mitrailleurs pour rejoindre ma nouvelle Cie à 3 ou 400 m. de là où nous étions. Aussitôt arrivés le lieut. nous dit : « Les conducteurs posez votre sac, on va vous donner un mulet et de suite à l'abreuvoir ». Je partis mais on ne m'avait pas encore indiqué mon mulet, que je m'entendis appeler par le sergent, qui me dit : « Vous êtes cuisinier. Pas du tout répondez-je. Pourtant vous avez fait pendant quelques temps la cuisine des sous-officiers de la 18e. Oui, mais ça ne prouve pas que je sois cuisinier. Si, venez avec moi, on va vous donner un aide et vous ferez la cuisine de la section. C'était Victor, tu comprends, qui avait donné tous ces renseignements pour mon bien d'ailleurs. Aussitôt après, je mettais la marmite sur le feu et en avant. Depuis je l'ai faite et je n'ai pas eu de reproche, au contraire. Cela m'ennuie bien un peu car nous sommes 30 à la soupe. Le matin on fait le café, à 11 heures la soupe, un plat de viande et un de légumes et le café. Le soir la même chose. Il y a du travail et le feu en cette saison est assez incommodant, mais que faire. Aussi, je n'ai que cela à faire. Je n'ai ni le soin de mon âne, ni revue, ni corvée, ni rien. Je fais le cuisinier et c'est tout, personne ne me dit rien. Mon caporal c'est Victor, il n'a pas de galons mais il fait fonction. On tâche de se procurer toujours un peu de vin et s'il nous prend encore de se faire un beefteack supplémentaire, tu penses bien qu'on ne sonne pas les cloches.

A cause de cette occupation je n'ai qu'un moment entre 11 heures et 1 heure environ. J'ai bien d'autres moments en surveillant ma cuisine, mais je ne puis guère écrire à ces moments, quand on a les doigts gras. Le 1er jour j'ai été après 11 heures voir des collègues à la 18e et apporter au camarade

⁷⁶ Pierre PORTES, caporal au 342^e RI, tué à Perthes le 10 avril 1915 – Internet « Mémoire des Hommes ».

⁷⁷ Officier commandant une Cie de mitrailleur au 342^e RI.

Lahondès quelques commissions qu'il m'avait commandées. Le lendemain pendant ce temps j'ai fait lessive, hier je me suis occupé de l'installation de ma cuisine. Le soir après la soupe, autre travail, avec Victor, Daudé de Rieutort, 2 (*deux*) Delprat neveux de l'instituteur du Malzieu, un caporal de l'Hérault, on se réunit et 3 fois de suite nous avons été nous coucher à 10h ½ 11 heures. Pourquoi si tard ? Parce qu'il y a toujours quelques colis à vider, une bouteille à boire, on cause, on fume la cigarette. Crois-tu que ce n'est pas du travail ? Ce qu'il y a de bon c'est que je ne vais pas aux tranchées. Je suis dedans, s'il pleut, je suis à l'abri, si je veux laver, je fais chauffer mon eau, si je veux faire cuire quelque chose, je le fais. C'est le catalan qui m'aide. Il est très dévoué. C'est un territorial. Les camarades de la 18e sont aux tranchées, je reçois quelquefois la visite de quelqu'un. Je leur offre avec plaisir le café. Quand nous partirons, je conduirai mon âne, je n'aurai pas de sac à porter.

Je suis content de mon sort malgré mes peines et l'ennui que me cause votre éloignement. J'attendrai avec plus de quiétude les événements. Sois donc sans soucis, je couche dans une baraque avec de la paille où nous sommes deux. Je suis bien. Je dors tranquille toutes mes nuits et comme je te le disais, si je ne dors pas davantage c'est-à-dire plus de temps, c'est ma faute, je pourrais me coucher plus tôt. Pendant que d'autres prennent la faction aux tranchées, moi je fais quelque fois la noce.

J'ai été cité hier sur le rapport à l'ordre du régiment et je suis proposé pour la croix de guerre. Je te raconterai demain dans quelles circonstances j'ai gagné cette distinction. Ce n'est pas la croix de la légion d'honneur, c'est simplement la croix de guerre. ...

Le 7 mai 1915.

... Tu me dis que tu as donné du foin à Bros, lorsqu'il a eu brûlé sa maison. Tu ne m'avais pas raconté qu'il y eut un incendie à Montgros. Je te prie de transmettre mes remerciements à tous ceux qui t'ont donné du fumier pour les jardins. Mais je me demande ce que tu as pensé lorsqu'il t'a pris fantaisie de retourner le jardin de devant la maison, avec Jean Bergounhon, Libourel etc. Ne pouvais-tu donc pas prendre une journée de plus pour le faire faire. Ah ! Si j'avais été là, comme je t'aurais enlevé la bêche. Je ne veux pas que tu travailles. C'est un ordre que je te passe à distance ...

C'est donc Léopold et Raymond qui vont chercher les lettres de papa. Pauvres petits, qu'il me tarde de les embrasser pour leur payer leurs peines.

... Je n'ai pas souffert de la malpropreté comme beaucoup. Tu sais bien d'ailleurs, qu'ils ne m'auront pas. L'eau est assez rare quand même où nous sommes. J'en ai juste assez pour faire la cuisine, mais on tâche cependant de se laver le nez le plus souvent possible et le linge aussi. ... J'ai à ma disposition, glace, savonnette etc., peigne, tout ce qui peut m'être utile. Donc inutile d'en envoyer. Pour la barbe je puis me faire raser, mais je garde le bouc depuis mon entrée en campagne.

... J'ai reçu le colis avec nouille, farci, biscuits, pastilles. ...

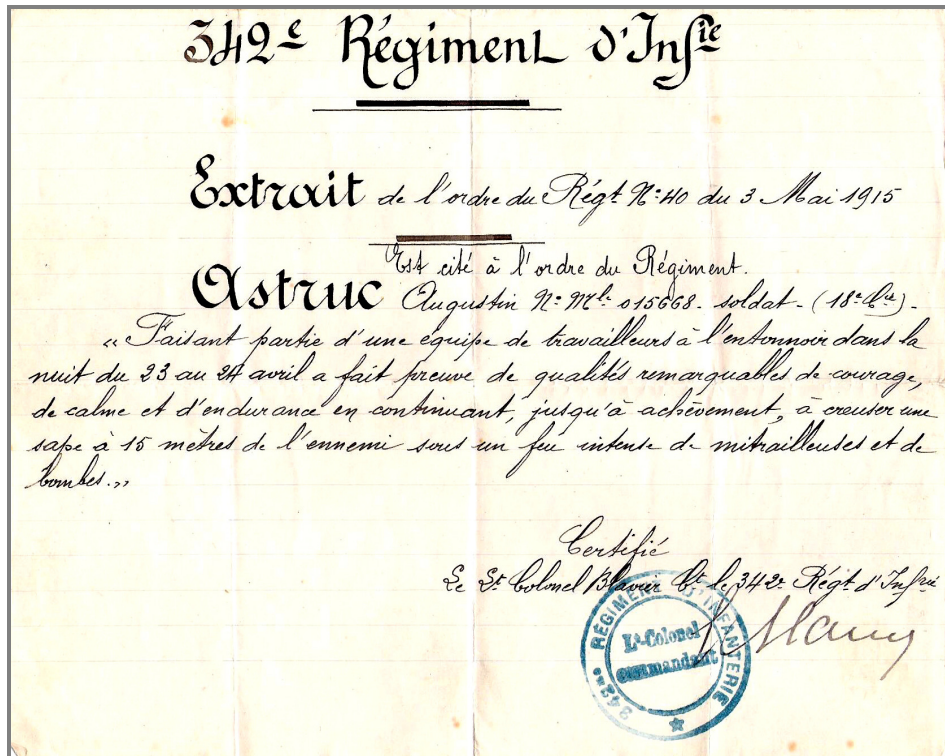
Le 8 mai 1915.

... Tu trouveras l'extrait de ma citation, de laquelle tu m'accuseras réception. C'est pendant la nuit que j'ai passée en corvée à la mine qu'on avait fait sauter pour construire une tranchée entre les deux premières lignes. Je suis heureux que cette citation me donne droit à la Croix de Guerre. C'est bien pour ce que j'ai fait, mais s'est suffisant pour montrer que j'ai fait toujours mon devoir.

... Hier le lieutenant nous a fait appeler pour nous demander des renseignements. Je lui ai donné, ~~ma pension, la tienne~~, mon prénom, le tien, l'âge des petits, mes titres civils et à ce propos je dis au lieut. : « Mais vous demandez cela à titre des renseignements particuliers, l'armée n'a pas besoin de tous cela ». Il me répondit : « L'armée a besoin de tout, mais on dirait que vous avez honte de vos titres ». « Au contraire répliquais-je j'en suis fier ». Comment ce fait-il que vous n'avez pas de grade, parce qu'on ne m'a pas donné de galon, et etc. La conversation a continué aimable pendant quelques minutes.

Le soir Mr Boulard, le vicaire d'Aumont⁷⁸ venait à la cuisine me disant : « Tu as du café ? » Oui, sers-toi dans la marmite ! Et voilà comment on vit en temps de guerre entre curés et instituteurs. J'ai partagé l'oreille farcie avec l'ami Sévène. Ce matin j'ai fait le chocolat au lait avec du lait concentré. La vie est ici moins pénible qu'à la tranchée. Que cela dure, ou plutôt que cela finisse pour retourner à Montgros. ...

⁷⁸ Aumont devenu Aumont-Aubrac (Lozère)



Le 9 mai 1915.

Mon cher petit Raymond.

... tu me dis que tu aimes toujours beaucoup ton papatou. Tu me racontes tes petits voyages à Nasbinals, tes dîners chez Mr Toiron, ton travail en classe et je vois que tu sais toujours occuper le temps, surtout quand on mange de la crème ou que tu es avec Maurice. Cependant, tu ne veux pas aller avec Mme Vayssade, tu préfères aller chez le pépé. Tu as acheté une génisse et un veau à Mr Auguy, mais avec quoi vas-tu les payer ? Où trouveras-tu 100 francs ? Je crois bien que tu seras obligé de te louer chez Mme Vayssade pour les gagner.

Tu veux savoir ce que je fais. Eh bien voici. Je ne tire plus de coups de fusil. Je fais la cuisine comme la maman, mais je ne fais jamais de la crème, nous ne sommes pas gourmands, nous, les soldats. Puis, je ne reste pas toujours dans la même maison. J'ai une cabane comme celle du bois du pépé pour faire la cuisine et je couche sous une autre semblable un peu plus loin. Mon lit a des ressorts un peu durs, ils sont en branches d'arbres. Mon matelas c'est un peu de paille, mes draps une toile de tente. Tu vois, je suis bien. Et d'ailleurs je ne me déshabille jamais, comme ça le matin je suis tout de suite prêt. Demain je crois que nous irons dans un autre endroit. J'emporterai mes casseroles, marmites, seaux. Et comment ? J'ai un joli petit mulet pour le porter. Si tu étais ici je t'y monterais dessus et tu sais, il lève quelque fois le derrière. L'autre jour je l'ai conduit à l'abreuvoir, car je ne le conduis pas souvent moi-même.

Et voilà ce que je fais maintenant et cela vaut mieux que d'entendre les balles et les obus tomber tout autour de soi.

Embrasse bien fort la mamanette et dis-lui que papa est à présent moins à plaindre.

Je t'embrasse bien fort petit Raymond et sois toujours bien sage.

Ton petit papa Augustin.

Le 10 mai 1915.

... Avant d'aller plus loin je veux t'adresser un blâme, oh pas malicieux, mais enfin je t'en veux un peu pour une chose. Je te vois déjà froncer le sourcil et tu te demandes de quoi il retourne. Méchant que je suis, blâmer sa petite femme si gentille ! Eh bien oui, tant pis. Je n'aurais pas voulu que tu retournes le jardin, toi, pas un seul morceau, et tu en as fait, je crois beaucoup, ça c'est mal. Si j'avais été là-bas tu ne l'aurais pas fait, il fallait donc le faire faire par un autre. Voilà, déride-toi maintenant puisque je souris et n'en parlons plus.

... Le lieutenant disait paraît-il un de ces jours : « J'ai dans la compagnie deux brevetés, Astruc et un autre, tous deux simples soldats, ce n'est pas leur place aux cuisines. » Peut-être songe-t-il à faire de nous autre chose, mais je ne quitterai mon modeste emploi que si l'on m'en donne un équivalent ou meilleur. Ça m'est égal d'employer mon B S aux cuisines ou ailleurs, s'il s'agit que je sois en sûreté.

Oui je suis toujours dans les mêmes parages entre Suipe et Beauséjour.

... Voici la solution du problème posé :

6 chemises et 24 mouchoirs coûtent 46 f
 24 chemises et 6 mouchoirs coûtent 124 f
 Suppose que la 1^{ère} fois on fasse une commande 4 fois plus forte. Il y aurait au lieu de 6 ch et 24 m
 24 chemises et 96 m qui coûteraient $46 \times 4 = 184$ f
 Donc 24 ch et 96 m coûtent 184 f
 24 ch et 6 m coûtent 124 f
 Différence : 90 m coûtent 60 f
 Un mouchoir vaut donc $60 \text{ f} : 90 = 0,666$
 24 m coûtent $0,666 \times 24 = 15,98$
 6 ch coûtent $46 - 15,98 = 30,02$
 Une ch = $30,02 : 6 = 5$ f
 Vérification : 24 ch = $5 \times 24 =$ 120
 6 m = $0,666 \times 96 =$ 63,99
 Total 123,99

Dans ces problèmes, il faut s'arranger pour avoir dans les deux cas le même nombre d'objets de la même espèce et on y arrive en multipliant le tout par un nombre convenable. Il faut avoir le même nombre de chemises ou de mouchoirs et alors la différence des prix donne la valeur des objets qui ne sont pas en nombre égal, ici 60 fr représentent le prix de 90 m.

On peut résoudre aussi par l'algèbre
 x prix d'une chemise, y prix d'un m.
 $6x + 24y = 46 \text{ f}$
 $24x + 6y = 124 \text{ f}$
 multiplier par 6 la première égalité
 $24x + 96y = 184 \text{ f}$
 $24x + 6y = 124 \text{ f}$
 Diff $90y = 60 \text{ f}$
 Donc $y = 60/90 = 0,666$ et etc.

Je suis content que vous soyez en bonne santé et que les petits soient bien sages en classe. ...

Le 10 mai 1915.

Mon cher Léopold.

... Aujourd'hui, après dîner vers 11 h ½ nous sommes partis de là où nous étions pour aller un peu plus loin en arrière à 3 km environ. Nous avons fait choix d'une nouvelle maison où nous avons porté tout notre mobilier de cuisine avec le joli mulet. Nous venons de nettoyer cette cabane et y installer le feu, les marmites, chaudrons, etc. Pour ce soir je crois que nous coucherons par terre, car il n'y a pas de paille, mais demain nous en toucherons et ferons le lit comme il faut.

Ton jeu favori semble être la guerre. Eh bien amuse-toi puisque c'est ton plaisir. Comme jeu, comme distraction, il suffit de faire ce qui plaît, mais j'espère bien, mon petit, que jamais tu n'auras à faire la guerre en réalité et je le souhaite ardemment.

Mes dessins t'intéressent. Je t'en enverrai un autre dans quelques jours. Si j'avais mon appareil photo ou un appareil quelconque je t'enverrais des cartes intéressantes, mais je ne puis.

Je te conseille de ne plus renverser le flan sur ton tablier, il vaut mieux le manger, quitte à avoir ensuite besoin de la « desquo⁷⁹ ! ». Embrasse bien fort la maman et surtout je ne veux pas que tu te fâches avec Raymond comme le jour où tu l'as giflé.

Je t'embrasse bien tendrement.

Ton papa Augustin. ...

Le 16 mai 1915.

... Je me porte bien, donc qu'importe le travail pourvu que maintenant je sois et je reste à l'abri du danger. Je me suis fait à tout, j'ai tout supporté dans un seul but : vous revoir, et maintenant encore c'est mon seul cauchemar. ...

Or voici. Il y a trois ou quatre jours, nous est venu un capitaine qui remplace à la tête de la compagnie le lieutenant Lapisse. Le lieutenant reste d'ailleurs, mais il n'est pas le chef, voilà tout.

Or, ce monsieur, n'a pas voulu manger avec les sous-officiers. Le lieutenant a demandé alors à Victor et au caporal de l'Hérault, avec qui je suis très bien, qui pourrait s'occuper de la cuisine des officiers. Immédiatement, j'ai été celui qui, des trois sections, faisait le mieux la cuisine et le lieutenant de répondre : « Je vais proposer Astruc pour notre cuisine ». Aussitôt après le lieutenant me faisait appeler en

⁷⁹ Desquo : corbeille pour mettre le ventre du cochon mort.

me disant : « Est-ce que vous accepteriez de faire notre popote ». Mon lieutenant répondis-je, je le ferais avec plaisir mais je crains de ne pouvoir vous satisfaire. Je ne vous demande pas cela me dit-il. Est-ce que vous voudriez si on vous demandait ? Je répondis, je viendrai si vous le voulez. C'est tout ce que je voulais savoir. C'est entendu vous viendrez. On vous appellera un de ces jours. Hier, juste comme j'allais me mettre à écrire le lieutenant s'amène encore et me dit : « Astruc je vous cherchais, venez voir notre cuisine si cela peut aller ». Je dus quitter mes correspondances et partir. Il fallait faire le souper pour 6 heures, c'était 2 heures, pas de cuisine organisée, il fallait se débrouiller. Et je me suis débrouillé. J'ai monté une table, fait des abris, fait le souper. Tout s'est arrangé grâce à un camarade cuisinier des sous-officiers. Aujourd'hui pour dîner, j'ai fait un bouillon au vermicelle, un ragoût avec du bœuf, du mouton en sauce blanche, un bifteck avec frites, fromage et biscuits. Après leur dîné j'ai été leur demander (au capitaine et au lieutenant) s'ils avaient des reproches à me faire. Le capitaine m'a dit : « demandez au lieutenant ». Le lieutenant m'a dit : « Quand cela n'ira pas je vous engueulerai ». C'est entendu mon lieutenant, j'aime à être engueulé précisément. Eh bien continuez ainsi. Donc me voilà cuisinier des officiers. ...

Jeudi, le jeudi de l'Ascension il y a eu, à coté de nous, messe en musique, le soir illuminations, fanfare, etc. C'était beau, l'hymne russe et la Marseillaise ont été joués à quelques kilomètres des boches, mais cela contrastait un peu avec la situation. Les uns qui jouent de la musique pendant que d'autres se font tuer, cela jure. ...

Ton petit homme Augustin.

342e Rt Cie des mitrailleuses secteur 140.

Le 18 mai 1918. (*Secteur de Suippes (Marne)*)

... A la hâte (toujours à la hâte) ... Tu demandais où je couche. Dans ma cuisine sur beaucoup de paille, alors que d'autres n'en ont presque pas. Je dors bien et je n'ai pas froid. Ma cuisine c'est une cabane construite par d'autres militaires, de 6 mètres carrés environ, une cheminée faite avec des mottes. La moitié du logis sert de chambre à coucher. L'autre moitié de cuisine. J'ai à ma disposition une marmite, une poêle, un plat allant au feu, des assiettes en aluminium, diverses boîtes à graisse, à sucre, à café, et une petite marmite en tôle, un couteau de cuisine, 2 couteaux de table, verres, bouteilles, un vrai ménage quoi. Mais pas de fourneau malheureusement. Je mets mes marmites sur 2 vieux canons de fusils posés en travers de mon feu. En cas de départ j'ai une cantine, une sorte de malle dans laquelle je renferme le tout, pour le placer sur une voiture. Quant à la surveillance du pot au feu, je fais de mon mieux, mais je ne fais pas si bien que Ninou. Cependant avant-hier soir les 2 officiers m'ont fait des félicitations pour un gigot que j'avais préparé. J'avoue que je ne sais pas comment j'avais fait, mais il était délicieux.

Je vois que tu es d'une vaillance extrême, classe, jardinage. Je n'attends qu'une chose, venir le plus tôt possible manger de tes plants.

Maintenant que te dire davantage de ma nouvelle cuisine. Je fais le manger pour 5, 2 off. 2 ordonnances et moi. Ce n'est plus 30. Donc moins de travail. J'achète ce que je veux pour compléter ce que l'ordinaire (l'intendance) nous donne. Ils le payent, je fais simplement les avances, je note tout sur mon carnet et ils me remboursent. Mais l'essentiel est de faire de la cuisine potable et voilà ce qui m'ennuie. Je consulte souvent le bouquin, mais il arrive que lorsque j'ai besoin d'un ail, d'une feuille de laurier, d'un oignon, je ne l'aie pas. Enfin je fais mon possible pour bien faire. Je demandais au lieutenant un de ces jours s'il était satisfait. Il me répondit : « quand il faudra, je t'engueulerai ». Hier il me demanda, si cela m'allait à la cuisine. Je répondis : « J'aime mieux être votre cuisinier que capitaine d'une autre compagnie.

Mon père apporta, je crois dernièrement des truites au père Lapisse à Marvejols. Je n'en savais rien. Le lieutenant me dit un de ces jours : « Il y a des truites paraît-il chez vous, et des bonnes. ... Si tu pouvais m'en envoyer 3 ou 4 dans de la paille.

Ici je mange mieux, c'est meilleur. Le matin je fais du chocolat au lait concentré. A 11 heures 2 ou 3 plats et le dessert, le soir potage, 2 plats et dessert et café après chaque repas. Tu pourras demander à Mme Roux de Nasbinals si elle n'aurait pas une place pour mon retour. Mais je suis mieux qu'à la section. Là quand les mitrailleurs de la section sont aux tranchées il faut se lever à 3 heures de matin pour faire apporter la soupe en 1ère ligne. Moi jusqu'à 4 heures je suis tranquille.

J'ai reçu le colis avec la jambe de cochon. Elle était délicieuse.

Si je ne t'ai pas donné le nom de ma résidence c'est que je n'ai pas changé depuis la dernière fois. ... Nous changeons quelquefois, mais c'est de 3 ou 400 mètres. C'est toujours la même région Hfrkkvh. (*Suippes*) ...

Le 20 mai 1915. (*Carte : Mende - Ecole Normale d'Institutrices*)

... J'ai reçu le colis avec fouasse en bon état. Nous y avons fait honneur. Le lieutenant la trouvait délicieuse, ce matin encore il en a mis un morceau dans le chocolat. Nous en avons mangé la moitié avec les amis hier au soir. Merci à toi et à Mme Solignac. ...

Le 23 mai 1915.

... Je vais très bien, je crois que nous changerons bientôt de résidence, mais pour être mieux. ...
Il fait très beau presque chaud le jour, mais les nuits sont assez fraîches. ...

Le 23 mai 1915.

... J'ai fait dîner mes officiers avec, une boîte de sardines, des haricots au jus, une salade et un morceau de poitrine de mouton farcie, fromage, confiture, café et en route. Me voilà tranquille jusqu'à ce soir 4 heures ½ pour le souper. Par contre hier nous n'avons pas touché de viande, on va employer ce soir les vivres de réserve, c'est à dire ce que nous avons habituellement dans le sac. ...

Dans ta lettre du 14 tu m'envoies tes félicitations à l'occasion de ma citation à l'ordre du régiment. Merci. Mais ne crois pas que j'ai fait pour la mériter une action extraordinaire, non, j'ai simplement fait mon devoir comme d'habitude et j'estime que si l'accomplissement de son devoir est une chose parfois difficile, c'est une chose sacrée aussi et qui ne mérite pas tant d'éloges. Tu me dis : « Oh ! que de fois tu l'as risquée belle ». Oui ma chérie, plusieurs fois je l'avoue, j'ai failli vous perdre pour toujours. Je n'ai jamais recherché le danger, j'ai été toujours prudent aussi, car j'ai vu beaucoup de morts par imprudence, mais ce que je puis dire et que je suis fier de le dire, je n'ai jamais fui le danger et j'ai toujours été là où l'on a bien voulu m'envoyer. J'ai peiné certes, plusieurs fois et mes peines morales étaient souvent autrement fortes que les autres, mais j'ai toujours réussi à me surmonter et la chance jusqu'à présent m'a servi.

... Et l'Italie est toujours indécise mais cependant elle semble aller vers nous. Sera-ce pour précipiter les événements ? Oui il me tarde à présent, oh ! il me tarde, aujourd'hui surtout. Je me suis réveillé au milieu de ma famille ce matin. Est-ce là, la cause ? Mais j'ai été énervé toute la matinée. J'aurais envoyé promener toute ma batterie de cuisine.

Veux-tu que je te parle un peu de mon « frichti » ? Je fais ce que je peux ... J'ai surtout la main pour le gigot. Deux fois j'en ai fait et deux fois j'ai eu des félicitations. Hier j'avais fait des côtelettes, mais le capitaine en tournée est arrivé une heure en retard, les côtelettes avaient séché un peu. Je leur dis : « les côtelettes ne doivent pas être bonnes, il y a trop de temps quelles sont là ». Le lieutenant de répondre : « Non elles ne sont pas bonnes, mais s'il y en a une autre amenez-là » et le capitaine de sourire, ce qui ne lui arrive pas souvent. C'est donc qu'elles étaient assez bonnes.

Hier au soir j'ai été entendre le concert du 342. Chaque soir concert, phonographe, monologues et chant en plein bois. Ce n'est plus la guerre.

Le 25 mai 1915.

... Hier le capitaine n'était pas ici, le lieutenant étant seul a voulu inviter à souper 4 de ses amis. Il me dit : « Est-ce que cela t'ennuierait de nous faire un souper pour 5 ? » Mon lieutenant je ferai mon possible pour vous satisfaire. J'envoie un homme à Suippes pour faire des provisions, mais il ne m'a pas apporté tout ce que j'avais commandé. Enfin avec ce que j'ai eu et les ustensiles dont j'ai pu disposer, j'ai fait un petit souper quand même. Voici le menu : potage au vermicelle, chou-fleur en salade, carottes avec de la viande, omelette, pois sauce blanche, gigot, fromage, biscuits, crème, vin blanc de Graves, champagne, café. Que dis-tu de mon frichti ? Dès le potage j'ai eu des félicitations et dire que j'avais des invités à bouche fine, Le lieutenant : étudiant ecclésiastique, Mr Boulard le vicaire d'Aumont, un curé du 15e Rt etc., toujours la même clique. J'avais plus d'une fois envie de rigoler en pensant qu'un instituteur laïque servait de marmiton à tous ces gens. Mais ici on n'y regarde pas de si près. Je n'avais qu'un désir : contenter mon lieutenant et je crois y avoir réussi. Au milieu de repas, je lui demandai : « Eh bien est-ce que c'est mangeable ? Il me répondit en riant : « Tu n'entends rien à la cuisine. ... Au dessert je pris les assiettes pour les laver et les changer car notre matériel est restreint. Le lieutenant me dit : « Tu n'aurais pas une surprise à nous faire pas hasard. Je répondis non, mais la surprise y était quand même, car j'avais fabriqué ma crème sans qu'il le sache, si je l'avais manquée, je n'en aurai pas parlé. Mais je l'avais réussie et dire que je l'ai faite avec du lait concentré en boîte. Ils s'en léchèrent les babines. A la fin nous n'avions ni faim ni soif et tous debout autour de la table nous chantâmes en chœur l'hymne de chillau : « Canten toutés in cur⁸⁰ etc. » c'était rigolo. En me quittant je dis au lieutenant : « Etes vous content » ? Il me répondit : « Tu es un type » ! Nous étions tous éméchés. Tu vois la guerre est quelquefois douce ici. Et on se la coule assez souvent. J'ai maintenant mes habitudes, je mets moins de temps, je bois de bons coups (un litre à chaque repas, l'ivrogne ! Je mange de bons morceaux, je dors toute la nuit, et si ce n'était pas l'éloignement de ma petite famille je me dirais souvent : que je suis heureux. ...

⁸⁰ Chanter tous en chœur.

Et voilà que l'Italie enfin s'y est mise, cela ne nuira pas je pense à l'affaire et dans un mois je pense bien que la situation aura changée. Tant mieux. Quand pourrai-je revoir l'Aubrac ? A cette occasion l'on baptisait nos ânes hier. J'ai baptisé ma mule : Italia ! ...

Le 25 mai (soir) 1915.

... Ce matin ... quand je suis arrivé dans la cahute de Sévène (*Victor*), lui, avait déjà commencé. Un bout de saucisson, un morceau de fromage, un biscuit, une paire de canons de vin et voilà comment, avec comme sauce un bout de causette, j'ai passé avec lui et autres deux copains 40 minutes. ...

... parlons de la course que tu as été obligée de faire le 19 pour que Tinou puisse manger du gâteau de Nasbinals. Si je te dis que ce gâteau a été comme d'habitude le bienvenu et qu'on l'a dévoré le jour même, cela va te dédommager de tes peines. ... A souper avec les deux ordonnances nous en avons mangé la moitié. L'adjudant devait monter aux tranchées le lendemain, il a préféré ne pas en manger ce soir là, pour en garder un morceau pour déjeuner. Je lui ai naturellement fait une assez bonne part. Enfin ce qui restait nous l'avons fini avec MM Borrel et Lauraire quand ils sont venus souper. Tu vois, tu as fait des heureux en te levant de bon matin. ...

Tu dors bien me dis-tu, tant mieux. Mais ce : « parce que personne ne me dérange ». Que veut-il dire ? Quelqu'un donc te dérangeait autrefois ? Allons, allons petite taquine, tu veux me faire causer fort, eh bien tu n'y arriveras pas...

... Voilà donc Mr et Mme Toiron en ménage. Cela ne m'étonne pas que Mr Toiron redevienne jeune. J'en suis heureux et souhaite qu'il le reste. Si une « bessounado⁸¹ » devait même le faire rajeunir encore, je n'hésiterais point à la lui souhaiter (mais avec cependant le consentement de Mme T.)

... Je te vois donc obligée de faire toi-même ta lessive. Que puis-je te dire si tu ne trouves personne, mais alors ma recommandation ! Ne laisse pas accumuler ton linge de façon à ne pas avoir à faire de ces grandes lessives. Je comprends aussi que les gens ne demandent pas mieux que de t'occuper à faner, mais sache encore là ne pas abuser de ta personne ni de ton obligeance. ...

Et ces deux marmots que font-ils, profitent-ils bien du congé qu'a donné papa. Qu'il me tarde de les revoir ces deux chéris. Comme ils doivent être pour toi une distraction aimable et ne serait-ce qu'à ce titre je suis si heureux de les avoir. ...

P. S. (26 mai) hier au soir j'ai vu Joseph Portalier, il va très bien, il est très courageux. Il était avec Batiste Pagès du charron. Donne donc des nouvelles à ses parents avec un affectueux bonjour de ma part.

Le 26 mai 1915

... Je suis heureux que le malaise dont tu souffrais n'ait été que passager ...

Le 28 mai 1915.

Hier je n'ai pas écrit, j'ai fait une seule lettre pour Emilie et la maisonnée de Mende ... Je ne te parlerai pas des tranchées, il y a longtemps que je les ai vues, ni de canons, ils tonnent trop loin, pourtant j'ai su ce matin qu'un de mes bons amis de la 18e Cie venait de tomber pour toujours dans la tranchée sous le coup d'une bombe. Il était de l'Hérault et je devais aller faire les vendanges chez lui. Nous y aurions été tous deux, comprends-tu ? Nous n'aurons pas ce plaisir, ce cher ami dort son dernier sommeil. Je vais écrire à sa dame en deuil, bien que ne la connaissant pas. Il est si pénible d'apprendre la fin d'un ami.

Moi je me porte bien, je suis toujours avec mes casseroles. A propos, avant hier au moment où je t'écrivais, je n'ai pas encore reçu le poisson, on était en train de m'apporter la boîte Caïffa, c'était 3 heures. J'ouvris la boîte, aussitôt je mangeai le quart d'une truite et je la trouvai fort bonne. Je venais de faire le panier pour l'envoyer à mon lieutenant aux tranchées. Je me dis : ce serait le moment peut être pour les lui faire goûter. Mais comme je ne voulais pas les envoyer en mauvais état, j'appelai mon collègue voisin, cuisinier des sous-officiers et lui dit : « Goûte ce poisson, il me semble qu'il est gâté ». Il goûta et me dit : « Couillon, il est délicieux. Alors nous en primes, 3 pour le lieutenant et pour 2 sergents, et une heure après ils étaient entrain de les bouffer. Je fus trouver Sévène et lui dis : « il y a une truite à manger, veux-tu qu'on la mange ce soir ? Il me dit : « Non demain matin ». « Mais si c'était gâté demain, ça ne risque rien. Eh bien entendu ». Le même soir le capiston furieux, parce qu'il avait un mauvais soir, nous engueula tous ... Je me dis alors, eh bien, j'avais envie de lui faire goûter les truites, il n'en aura pas. Pourtant demi-heure après, il revint me causer et très gentiment, on aurait dit qu'il le sentait. Et je décidai qu'il aurait la sienne. Il en eut deux et me remercia fort civilement. Le lendemain j'envoyai encore 3 truites aux tranchées et les 7 qui restaient nous les avons mangées en famille, y ajoutant une bonne côtelette pour chacun. Elles étaient épatantes. Et je remercie ma chère petite et Mme Toiron pour avoir si bien réussi l'envoi. Ah ! quand

⁸¹ *Bessounado* : naissance de jumeaux.

pourrais-je venir en prendre un plat moi aussi dans le Bès. Le lieutenant est descendu des tranchées ce matin. Il m'a dit : « La cuisine allait très bien Astruc ».

... les amis Benoit et Barthélémy viennent de m'interrompre un instant, nous avons bu un « litras⁸² » et ils viennent de partir. ...

Le 29 mai 1915.

My dear little wife.

Hier j'ai écrit, j'écris aujourd'hui, te plaindras-tu ? ... Causons de ta fête de dimanche. Je t'ai déjà dit que si (vous) faisiez fête dimanche, nous, nous la faisons lundi. Ton homme manquait, à moi c'était ma petite femme. Pauvre Mr Toiron il était seul pour représenter le « sesque⁸³ ». Mais bien mieux que vous, nous avons au lieu de tentures et de tapisseries au lait de chaux, une table faite avec le dessus ou le dessous d'une caisse d'emballage juxtaposés, montés sur quatre piquets plantés en terre, en plein air, entre quatre arbres et abrités par des toiles de tentes ou des couvertures suspendues à des fils de fer. Le plafond était bien plus beau que chez vous. Tu m'as envoyé un bout de jambe farcie, je le recevrai avec plaisir, mais tu me dis aussi : que tu ne m'envoies pas de « ton gigot » parce que j'en ai ici. Oui en effet j'ai du gigot mais je voudrais bien changer le mien pour le tien, une fois. Oh ! Chère petite, comme je voudrais bien ne manger que des pommes de terre en salade à la maison au lieu du gigot de Suippes.

Aujourd'hui j'ai servi des radis au beurre, oui des radis au milieu de notre bois, des carottes avec de la viande, des frites, du rôti, de la confiture, des biscuits. Est-ce assez ? Le capitaine qui était seul aujourd'hui après avoir mangé une assiette de frites m'a demandé s'il y en avait une autre, j'en ai donné une seconde assiette. Mais après il n'a pas voulu de rôti. Je lui ai dit : « Eh bien mon capitaine le frichti est-il bon » ? C'est épatant m'a-t-il répondu. A quoi j'ai répliqué : « Il faut bien que je vous le demande, vous ne me faite jamais de reproches ! » Il a souri. ...

De midi à 3 heures je serai libre. Veux-tu savoir ce que nous faisons ? Je fais ma lettre d'abord, puis nous fondons des bagues ; avec des culots d'obus boches en aluminium nous faisons des bagues. A ce propos je voudrais que tu m'envoies la dimension de ton doigt. ...

Le 29 mai 1915.

Mon cher Léopold.

Mon petit Léopold me dit aussi tout plein de choses. Que vous avez reçu deux colis, qu'il s'est amusé avec Maurice, que Raymond va plus vite que lui pour écrire, c'est très bien, mais il me dit aussi qu'il a été malade, ça me fait moins plaisir. Je suis content quand même, d'apprendre que tu es guéri.

J'espère que tu ne seras jamais plus malade et je crains fort de ne pas te reconnaître quand je viendrai.

D'ailleurs tu ne me reconnaîtras pas non plus peut-être. J'ai autant de barbe que le pépé maintenant.

Tu ne te sers pas de ton cinéma, pourquoi ? L'as-tu cassé ? N'est-ce pas joli ?

Je t'embrasse toujours bien fort.

Ton petit papa. Augustin.

Le 29 mai 1915.

Mon cher Raymond.

J'ai reçu ta gentille petite lettre du 24. Tu aimes donc toujours ton petit papa, tu ne l'as pas oublié depuis pourtant si longtemps que tu ne l'as pas vu.

Moi aussi, je n'oublie pas mon petit Raymond et j'espère bien que dans quelques jours je reviendrai l'embrasser. Tu ne dis que tu as fait une brouette, un fort et il ne te manque plus que le cheval. Je t'amènerai le mien. Tu dis que les souliers de ta maman sont « pintés⁸⁴ », tu les fais donc boire ? Et qu'est-ce que c'est que ce téléphone avec la maman ? Ici nous avons le phonographe et nous l'entendons chaque soir. Mais nous entendons aussi les bombes et les obus qui font : boum... boum... ! C'est moins joli que le phonographe.

Ton petit papa qui t'embrasse bien fort.

Augustin.

Le 31 mai 1915.

... La vie solitaire te pèse il me semble, je n'en doute pas car je sens bien que je ne suis pas toujours inutile à la maison, mais je partage tes désirs et ne demande qu'une chose, venir t'aider quand tu pourras m'aider à moi.

⁸² Litras : litre

⁸³ Le sesque : (le sexe) les hommes.

⁸⁴ Pintés : ivres.

Je suis à mon habitude, ma cuisine marche plus ou moins, mais mes clients restent, cela prouve qu'ils sont satisfaits. Ce matin le capitaine était invité à dîner chez un de ses amis, avant de partir, il m'a demandé ce que j'avais préparé et bien qu'ayant sans doute de quoi « bouffer » ailleurs, il a demandé une assiette. Aujourd'hui notre sous-lieutenant Lapisse a reçu sa nomination au grade de lieutenant. A cette occasion il a payé 5 bouteilles de champagne, une était destinée au cuisinier et aux deux ordonnances, le sien et celui du capiston. Le camarade Lahondès est arrivé juste comme on allait faire sauter le bouchon, il a profité de l'aubaine.

Je vois que tu es souvent avec Mme Rocher. Vous êtes évidemment toutes deux dans une communion d'idée qui peut rendre vos conversations intéressantes l'une à l'autre. ... Vous riez, vous pleurez ensemble, je le crois et nous en faisons autant ici, nous passons des moments où nous oublions entièrement que nous sommes en guerre, et parfois aussi nous revoyons de plus près le passé vécu dans nos familles et c'est aussi parfois avec des larmes dans les yeux qu'on échange ses pensées avec un camarade. Mais l'espoir nous soutient toujours. Chaque jour que nous passons est un jour de plus vers la délivrance. ...

Le 1^{er} juin 1915.

... C'est qu'au moment où j'allais me mettre à écrire j'ai eu une visite. L'instituteur Barthélémy qui venait de faire une course et en plus avait faim. Un peu de bouilli en entrée, une omelette, un peu de fromage et un verre de vin, vint arranger sa « situation ». Et nous avons causé beaucoup. On aime tant se retrouver entre collègues. ...



Le 2 juin 1915.

... ton colis vient d'arriver, aussitôt on l'a « égorgé » et en suçant une paire de chopines à 3 ou 4 amis, on a mis la fouasse à moitié. C'est te dire que ce qui est bon est toujours reçu avec plaisir. ...

Le 3 juin 1915.

... Je t'ai promis hier une longue lettre, pour ne pas m'exposer à manquer à ma promesse je me mets à écrire dès 7 heures du matin. Ainsi elle sera sans doute prête à 3 heures de l'après-midi pour que le vaguemestre la prenne.

... Je constate qu'en Lozère les quêtes vont toujours leur train, encore une journée française, qu'est-ce que tout cela ? D'abord à quoi doit servir tout cet argent ? Aux troupiers ? Nous n'avons jamais su à quoi avait servi la journée du 75⁸⁵, les cadeaux de Noël ou autres. Dorénavant lorsqu'on te demandera une quête quelconque, envoie les « péter » car le troupier sur le front ne voit guère de supplément parce qu'on a quêté à l'intérieur de la France.

Qu'on nous « fiche » la paix le plus tôt possible, voilà l'essentiel et dire que lorsque les Boches s'offrent à nous et qu'ils veulent se rendre, il se trouve des officiers pour refuser de les recevoir. Non, trouve-t-on que la guerre est trop courte ? J'espère que l'intervention Italienne ne sera pas sans poids dans la balance. Je ne manque pas de courage ni de confiance, mais il n'en est pas moins vrai qu'on en a assez et que nous sommes arrivés à un moment où il faut que cela casse d'un côté ou de l'autre. Je ne veux pas même supposer que cela peut casser chez nous, la France ne peut pas céder au moment où victorieuse, l'Italie vient lui tendre les bras, mais les Boches s'offrent à nous tous les jours, ils en ont assez, aussi et je ne crois pas qu'ils tardent longtemps à se retirer, mais en attendant que c'est long ! Que c'est long ! ... il faut avoir une famille, une femme et des enfants que l'on aime pour consentir aux sacrifices qu'on est ~~entraîné~~ tenu de faire et supporter les fatigues et les angoisses d'une telle guerre. J'ai eu fait des causeries sur la guerre. A ce moment je parlais d'après les livres, si j'ai le bonheur de retourner auprès de vous, je parlerai encore de la guerre, mais d'après nature maintenant, parce que je l'aurai vécue et il me semble que j'aurai beaucoup de choses à dire.

... Je vais bien, la chaleur est parfois ennuyeuse mais la tranquillité est bien douce.

... lorsque vous vous trouvez ensemble avec Mme Rocher et qu'ensemble vous videz vos cœurs trop pleins ... Nous rions nous, parfois, pendant que vous pleurez, mais vos pleurs qui vous soulagent nous réconfortent. C'est parce que nous avons là-bas des femmes qui pleurent que nous éprouvons le besoin et le

⁸⁵ Canon de 75.

désir de venir les consoler. Nous reviendrons chères petites, déjà la nuit dernière je me voyais dans tes bras est c'est de bonne augure. Bientôt la réalité remplacera le rêve. Courage encore et toujours ! ...

Le 4 juin 1915.

... Je suis content de savoir qu'à Nasbinals comme ici vous savez de temps en temps vous donner quelques moments de distraction. ... Votre promenade à la Sentinelle⁸⁶ a eu, dis-tu, moins de charme que l'année dernière. Cela je le crois et si l'on a passé l'année dernière un bien doux après-midi, cela ne nous était guère possible cette année ... Pourtant n'êtes vous pas heureuses encore Mme Rocher et Toi ? Nous sommes loin de vous, c'est vrai et c'est là le malheur, mais nous vivons encore, Dieu merci et jusqu'à présent nous avons conservé l'espoir de vous revoir un jour. D'autres, beaucoup d'autres n'auront pas cet espoir !

Je suis content en attendant que Mr Rocher se porte toujours bien et je félicite par ton intermédiaire Louis pour sa récente nomination. Décidément je serai bientôt seul à n'avoir pas de galons. Nous sommes seulement deux instituteurs Lozérien, Barthélémy et moi qui ne soyons pas sergents. ...

Je suis content d'avoir des nouvelles des familles Delmas, Rieutort, Poudevigne du Py. J'aimerais bien avoir des détails sur les jeunes gens ou hommes que j'ai connus. Beaucoup sans doute ont dû souffrir de la guerre.

J'ai eu aujourd'hui des nouvelles de Joseph et de Sylvain. Ils vont bien tous les deux et Joseph m'annonce sa guérison complète et sa crainte de retourner bientôt sur le front. Il a vu sa petite femme, c'est beaucoup, c'est un plaisir pour « eux ». Je voudrais aussi voir la mienne si cela m'était possible, mais hélas quand cela arrivera-t-il.

Le 4 juin 1915.

Mon cher Léopold.

Je suis content que vous passiez agréablement votre temps à courir dans les prés fleuris avec Raymond et vos petits amis de Montgros ou de Nasbinals. J'attends de pouvoir vous accompagner dans votre cueillette des fleurs d'été. Ici nous n'avons guère de fleurs, elles sont toutes arrachées par les obus. C'est bien moins beau.

Je t'embrasse bien fort. Ton cher papa. Augustin.

Le 4 juin 1915.

Mon cher Raymond.

J'ai reçu ta carte de 27 mai. Je suis enchanté que tu aies travaillé pour moi dans ton petit jardin. C'est entendu, je viendrai manger la soupe aux choux. Mais attends un peu !

Je t'embrasse bien fort. Ton papatou. Augustin.

Le 6 juin 1915.

... Puisque mes lettres te rendent le temps moins pénible, je ferai mon possible pour te satisfaire le plus souvent. ...

Tu as l'intention à mon retour de me montrer que ta cuisine vaut bien la mienne. Tant mieux, quand ce jour viendra, je serai certainement heureux de te voir te débrouiller et comme je le dis à Mr Jaillet à qui je viens de faire une carte : nous essayerons de passer une bonne journée. Quant au « travail » quel qu'il soit, je serai un peu là pour « t'aider »...

Je vais maintenant t'expliquer un peu une chose qui t'intrigue. Ma situation réelle. Je suis à 6 kilomètres environ des premières lignes de tranchées. Mon capitaine y va tous les jours faire sa tournée, depuis une dizaine de jours même, il couche non en première ligne, mais dans une cabane à mi-chemin à peu près d'ici à la ligne de feu. Je lui fais le chocolat tous les soirs, et l'ordonnance qui l'accompagne le lui fait chauffer le matin. Le lieutenant va en 1ère ligne avec les mitrailleuses tous les 4 jours. Moi je ne bouge pas d'ici. Pour les visites des anciens copains de la 18^e voici à quel moment elles se produisent. Chaque 2 jours ou 3 la Cie de 1ère ligne est relevée c'est à dire remplacée par une autre compagnie. Ceux qui quittent la tranchée viennent se reposer alors dans les cabanes non loin des nôtres. C'est pendant qu'ils sont ainsi au repos qu'ils viennent me voir. Je vais d'ailleurs quelquefois aussi leur rendre visite à eux. Donc pas de danger que les Boches les suivent avec la mitraille. Quand ils sont en ligne, ils ne viennent pas, on ne quitte pas les tranchées quand on veut. Donc, sois sans inquiétude. ...

⁸⁶ Mont Notre Dame de la Sentinelle 1271 m.

Le 7 juin 1915.

... Je viens de travailler tout ce matin. Pourquoi ? Mon lieutenant est parti aux tranchées ce matin, le capitaine est ici alors pour faire la popote des deux c'est un peu plus de tracas. A 9 heures j'avais le dîner du lieutenant de prêt pour le lui envoyer pour 11 heures. A 11 heures j'ai fait dîner le capitaine. Je viens de faire le souper du lieutenant pour le faire partir à 3 heures et j'ai déjà mis en train celui du capiston pour 6 heures. Tu vois pour 2 hommes j'ai 4 repas à faire, il est vrai que chaque fois que je le puis, je fais les deux en même temps, mais faut tenir chaud jusqu'à ce que l'autre mange. Je viens de farcir des pommes de terre.

... Hier mon ami Lahondès est venu à midi me dire : « donne-moi vite un peu d'eau, je veux me raser, je dois me mettre à la disposition du médecin major à partir de une heure. Je ne sais pas si c'est pour cuisinier ou cycliste, enfin je crois que je vais m'embusquer. Il était content. Le soir je le retrouve et lui dis : « Eh bien ? Oh ! me répondit-il : « C'était pour faire une salle de douche ». Il n'en revenait pas et j'avais envie de rire tant il était navré, bien que j'eus préféré qu'il eut réussi. ...

Le 8 juin 1915. (*Carte postale : Guerre de 1914 – Bombardement de Reims – Rue de Lille*).

... Demain soir le capitaine offre le souper à un officier. Travail supplémentaire pour Tinou. Oh, si tu n'étais qu'à quelques kilomètres, comme je te passerais la besogne. ...



Le 9 juin 1915.

... Comme je te l'annonçais hier le capitaine avait un invité aujourd'hui, mais je pensais que c'était pour le soir. Or, c'était pour 11 heures. Aussi, j'ai mouillé la chemise ce matin. Rien de bien extraordinaire à mon menu. Je comptais faire des provisions ce matin et je n'ai pu à cause que le repas a été avancé : Voici : potage, saumon vinaigrette, omelette au rhum, carottes avec bœuf, haricots sauce blanche, bifteck avec frites, salade, fromage, biscuits, crème, café, vin de Bordeaux et de Graves. ... Il va sans dire que nous avons partagé le dîner, ou plutôt sucé les restes, mais ces restes n'étaient pas à dédaigner. Nous avons aussi sucé notre bouteille de vin blanc de Grave, que nous nous sommes payée à trois. Mais voilà le temps maintenant va me manquer pour écrire à Ninou. ...

Je vais d'abord t'accuser réception de ton envoi de truites. Il est arrivé hier au soir à 3 heures. Aussitôt j'ai ouvert la boîte et il m'a semblé que le poisson avait un peu plus souffert que l'autre jour. Je l'ai alors passé à la poêle avec un peu de beurre et la petite odeur qu'il avait à disparue, de sorte que ce matin avec Victor Sévène, Daudé et compagnie, nous avons bien déjeuné : jambon de Victor (pardon, jambon qu'il avait reçu) truites, fromage, vin.

... as-tu oublié que ma situation a changé depuis quelques temps. J'ai passé 6 mois où j'avais 80 chances sur 100 d'être tué ou blessé. Maintenant j'en ai 99 sur 100 de me sauver. N'est-ce pas un changement qui doit nous encourager ? Pourquoi donc ces jours noirs ? Ne pleure pas petite aimée, tu me le promets et je te le demande, aie encore confiance ...

Le 10 juin 1915. ...

Le 11 juin 1915.

... A propos de la maladie de Mr Toiron tu me dis que si la guerre dure encore quelque temps elle nous aura la « peau » à tous. C'est donc que tu ne te sens pas très forte toi aussi. Bien sûr nous ne sommes pas seuls à souffrir ici, je sais que vous éprouvez là-bas les mêmes angoisses les mêmes trances et que si vous êtes pour nous l'objet d'un perpétuel souci, nous sommes pour vous un perpétuel sujet de crainte. Nous vous rassurons le plus possible, mais lorsque nos lettres vous arrivent plusieurs jours se sont écoulés et vous

vous posez toujours la fameuse question, l'angoissante question : « A telle date, il se portait bien, mais en ce moment en est-il de même ? » Combien malheureusement écrivent à leur chère épouse qu'ils sont en bonne santé et une heure après ils ne sont plus ! Oh ! que c'est triste ! C'est le cas de ce cher camarade de l'Hérault dont je te parlais et qui était en train de faire une lettre à sa chérie, au moment où il a été frappé par un obus qui lui a juste laissé le temps de crier : « A moi, au secours. » avant de mourir.

La guerre ! Oh ! la guerre, quand donc on ne prononcera plus son nom ? ...

Je ne suis pas bien tranquille à ton sujet, il me semble que ça ne va pas bien, il me semble que tu dois peiner, que tu dois souffrir. Est-ce vrai ? Dis-moi au moins la vérité ... Tu sais, je ne vais peut-être pas tarder à venir te voir, un mois ! deux, peut-être 3, je l'ignore, mais quel que soit le nombre de jours qu'il nous reste à faire, je reviendrai et je ne veux pas trouver une malade à la maison. ...

Mon ancienne Cie n'a pas eu de chance ces jours derniers, les Boches les ont fait sauter à la mine et en trois jours ils ont perdu 35 hommes tués ou blessés. Si j'y avais été, je n'aurais pas été du nombre car ma section était en réserve, mais je préfère quand même n'y avoir pas été. ...

Léopold et Raymond voudraient, je comprends, avoir leur part dans le petit paquet que j'enverrai aussitôt que j'en aurai l'occasion. Je ne leur enverrai pas de bagues, mais je mettrai peut-être bien autre chose.

Je reçois une carte d'Emilie me disant qu'avec la maman et Alexis elles sont allées à St Saturnin⁸⁷ voir Joseph. Combien cela lui aura fait plaisir à ce cher Joseph, mais je voudrais bien qu'à leur retour elles n'oublient pas que tu les attends aussi.

... Le camarade Lahondès a été évacué comme malade. ...

Le 13 juin 1915.

Aujourd'hui pas de correspondance de ma Ninette. Pourquoi ? ...

J'ai vu sur le communiqué aujourd'hui que les Russes semblaient vouloir regagner le terrain perdu. Cela fait plaisir car si nous pouvions enfin les abattre ces co...-là, nous aurions la grande joie de retourner chez nous. Ma pauvre 18^e continue en attendant à « casquer ». Hier encore un autre sergent de mes amis du Fromental, pays de Mr Toiron, un nommé Redon⁸⁸ avec lequel j'ai fait la campagne de Belgique était tué par une balle explosive. Aussi tu peux croire que je suis heureux d'être loin des tranchées ! Chaque nuit de violentes fusillades se font entendre, le canon tonne sans intermittence. ...

Le 14 juin 1915.

Hier ... Après dîner, « en fumant ma cigarette », j'ai été me faire raser par un copain des mitrailleuses. Je rentrais à ma cabane avec l'intention de te faire au moins une carte quand j'aperçus Gaillard du café de la Caille, sergent fourrier des mitrailleurs qui causait avec trois soldats. En passant, je lui envoyai un boniment quelconque et continuai mon chemin.

A peine avais-je fait quelques pas que je m'entendis appeler : « Mr Astruc ? ». C'était (juge ma surprise) Monsieur Renoir, notre boulanger. Je le reconnus d'abord à la voix et me retournai pour lui serrer la main et lui demander des nouvelles. Je lui offris un verre de vin qu'il accepta dans ma « maison » et nous causâmes un bon moment de Nasbinals surtout, de Mende, de la guerre etc. Je t'avoue que j'éprouvai un réel plaisir à le rencontrer. C'est étonnant comme lorsque loin de toute connaissance, en pays inconnu on est heureux de rencontrer quelques amis. On se croit parents tout de suite. ...

Ma 18^e Cie a eu 48 hommes tués ou blessés en 4 jours, plus que nous n'en avons eus pendant tout l'hiver. Hier encore le pauvre Dumon⁸⁹, le facteur receveur de Javols, était frappé affreusement par une bombe. Le maire d'Aumont, l'adjudant Boulard, allait l'enterrer ce matin à Perthes. Une couronne va être déposée sur sa tombe, c'est le seul souvenir que nous puissions lui laisser.

Toiron de Grèzes l'a échappé belle, il était à son côté, mais n'a rien eu du tout. Oui, vois-tu, j'ai de la chance d'être où je suis. ... J'ai vu Bergounhon « du Rouge » hier au soir, il t'envoie le bonjour. Où sont Mr Emile Auguy ? Mr Perret ?

Le temps est superbe, à l'ombre de la tonnelle rustique que nous avons faite, il fait bon écrire à sa petite moitié, mais toujours la fameuse pensée, il ferait encore meilleur là-bas. ...

Je t'embrasse chère Ninette, aussi fortement qu'il m'est possible à travers 600 kilomètres et embrasse ces deux grands garçons pour papa.

Augustin.

⁸⁷ St-Saturnin (Cher).

⁸⁸ Peut-être Etienne REDON, né à Bleyard (Lozère) caporal au 142^e RI, tué le 13 mars 1915 à Beauséjour (Marne).

⁸⁹ Louis Pierre DUMON, né à Ispagnac (

Le 15 juin 1915.

... J'ai reçu ce matin ta lettre du 11. Je dois avouer qu'elle m'a fort contrarié à cause que Léopold était malade. Je veux bien croire que cela n'aura pas de suites graves ... Mais enfin comme je connais la grande croissance de ce petit et de son caractère, je suis en souci à son sujet.

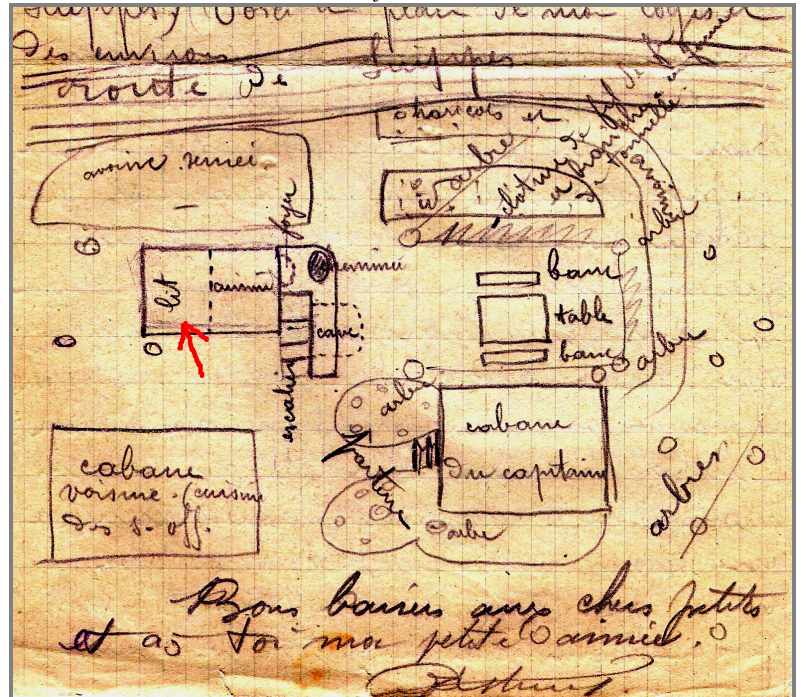
...

... Notre capitaine quitte la Cie demain au soir. Le lieutenant prend seul le commandement. Nous en sommes tous heureux. Ma situation peut de ce fait changer, car je ne pense pas que Mr Lapisse mange seul, il aime trop la société pour cela. Il n'aura donc pas un cuisinier pour lui, mais il peut se faire qu'il mange avec les adjudants ou s'il mange avec les sous-officiers, il peut se faire qu'il me mette avec l'autre cuisinier. En tous cas je suis tranquille, je sais qu'il me trouvera un trou quelque part pour que je n'aie pas trop à souffrir. Ne sois pas en souci à ce sujet. ...

Hier matin j'ai fait grand nettoyage dans ma cuisine, je n'ai pas lavé le plancher mais je l'ai simplement « enlevé ». C'est à dire que j'ai creusé un peu plus profond pour enlever la terre sale, j'ai fait un garde-manger pour conserver ma viande, j'ai fait la lessive de mes torchons. Mon linge je le fais laver à Suippe.

Voici le plan de mon logis et des environs.

Le logis d'Augustin ASTRUC
15 juin 1915

**Le 16 juin 1915.**

C'est le cœur bien serré que je fais ma lettre aujourd'hui. Je m'attendais à avoir ce matin des nouvelles de mon cher Léopold et je n'ai rien reçu. Je suis de ce fait bien en souci. Ton silence me cause beaucoup de crainte. Je ne puis cependant me faire à l'idée que ce petit soit gravement malade, mais quand on est loin, rien ne ressemble plus à une montagne qu'une colline et il me paraît que du moment que tu ne m'as rien écrit, c'est qu'il y a quelque chose d'extraordinaire. ...

Hier au soir un ancien camarade de la 18^e est venu me chercher. La Cie après avoir eu beaucoup de pertes avait été relevée et pour se remettre un peu des sensations mon ancienne escouade avait fait apporter 4 ou 5 bouteilles de Champagne. On n'a pas voulu les boire sans moi et l'un des anciens copains est venu me prendre. J'y ai été (pas loin d'ailleurs, à 200 m environ) plutôt par distraction que par envie, je sentais que leur conversation me tirerait un instant des ennuis. Nous avons en effet passé un assez bon moment. ...

Le 17 juin 1915.

... combien longues ont été les heures depuis que j'ai su qu'il n'y avait point de correspondances. Je n'ai pas mangé à 11 heures tellement mon esprit était préoccupé parce que se passe chez vous. J'ai fait mon dîner je ne sais comment, puis, je me suis couché en songeant à mon cher Léopold. J'ai pris le journal pour me distraire mais rien ne m'intéressait. Oh ! qu'elle me paraît dure la guerre actuellement, non pas que le danger m'effraye (il ne le saurait, puisque j'en suis loin) mais par les souffrances morales que me cause actuellement votre éloignement et l'impossibilité matérielle où je suis de revoir les êtres qui me sont si chers.

J'ai été sous le feu, j'ai été au danger, j'ai été dans l'eau, j'ai peiné dans mille occasions et de mille manières, il me semble que je n'ai jamais autant souffert que de me sentir aujourd'hui dans l'impuissance de vous soulager ne serait-ce que par ma seule présence. ...

En attendant que puis-je te raconter ? J'ai revu Mr Renoir hier avec Ernest Brun, mais j'ai passé avec eux peu de temps, car Victor m'avait fait promettre de descendre « chez lui ». J'ignorais pourquoi. C'était pour sucer 3 bouteilles de champagne en compagnie de Daudé le frère de Mme Bringer, Gaillard (de la Caille) et les autres deux ou trois amis habituels. ...

Le 17 juin 1915.

Mon cher Léopold.

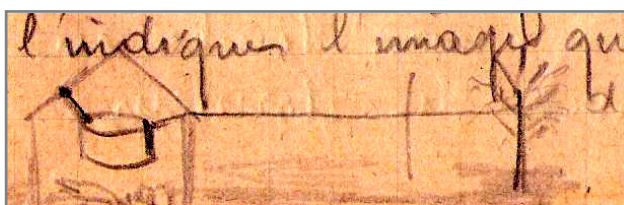
La maman m'a appris que tu étais un peu malade et je sais que Monsieur Bonnel est venu te voir. Tu fais donc comme Monsieur Toiron et à cause que je n'y suis pas, vous êtes tous malades. Je crois plutôt que vous faites tous les paresseux. Tu sais, il faut guérir vite car je viendrai peut-être bientôt, et il faudra aller promener pendant les vacances. Je sais d'ailleurs que tu seras bientôt guéri, car le médecin l'a dit à la maman, mais il faut bien faire tout ce que te dira la maman. Et puis lorsque tu pourras de nouveau te lever, tu diras à la maman qu'elle te donne congé jusqu'à ce que papa soit revenu.

Je vais envoyer un paquet un de ces jours, tu regarderas bien dans le paquet, tu trouveras peut-être une petite surprise.

Sois bien sage, reste à ton lit, je pense que Raymond t'empêchera de t'ennuyer comme tu faisais toi-même quand il était malade et tu verras. Raymond n'est plus malade maintenant, toi aussi, aussitôt guéri, tu seras un grand garçon bien solide.

Au revoir mon cher Léopold, mais avant de finir je veux te raconter une petite histoire. Avant-hier il y avait 4 soldats dans une cabane comme la mienne. Ils couchaient l'un à côté de l'autre sur la paille. Avant de se coucher il y en a 3 qui ont suspendu au-dessus de la place du quatrième, pendant qu'il n'y était pas, une boîte à l'aide d'un fil comme l'indique l'image que je fais, d'un côté le fil tenait au toit et de l'autre le fil passait par un trou et était fixé à un arbre.

Ils ont mis de l'eau dans la boîte. Le soir tous les 4 ont été se coucher et celui qui avait la boîte au dessus de la tête ne s'est aperçu de rien. Mais voilà les 3 qui avaient placé la boîte avaient dit à un autre : « Quand nous serons tous couchés, tu viendras couper le fil de l'arbre ». En effet à 11 heures du soir, ce dernier arrive, et avec les ciseaux coupe le fil à l'endroit où j'ai mis la barre et patatras la boîte n'étant plus soutenue que d'un côté se renverse et toute l'eau tombe sur la figure du dormeur. Celui-ci se leva en bougonnant, les autres se mirent à rire et le lendemain on se moqua de celui qui avait été si bien été arrosé. Il fallut qu'il change de chemise. S'il avait été dans un bon lit comme toi, il aurait fallu aussi changer les draps de lit, mais ici nous ne changeons pas souvent.



Tu vois « ça c'était pas mal ! » comme dit Raymond. La prochaine fois je t'en raconterai une autre si j'en sais encore une.

Repose-toi maintenant mon chéri et pense à ton papa qui t'aime. Je t'embrasse bien fort.

Augustin.

Le 17 juin 1915.

Mon cher Raymond.

... ce que je veux te dire, à toi mon petit, c'est que je compte bien que tu soigneras de ton mieux ton grand frère. Lui te soignait aussi quand tu étais malade, maintenant c'est ton tour.

Vous ferez comme le papa et la maman l'année dernière, quand l'un était malade, l'autre était guéri.

Tu verras, si tu le soignes bien il sera bientôt guéri et après vous irez promener tous les deux au lieu d'aller en classe. Il te racontera l'histoire que je lui dis et tous les deux vous comprendrez bien sans doute. J'en connais une autre, mais je la garde pour la prochaine fois, demain peut-être, elle vous fera bien rire aussi.

Au revoir mon petit Raymond, je t'embrasse bien fort aussi.

Ton petit papa.

Astruc.

Le 17 juin (1915).

Mon cher petit maladou (*Léopold*).

Je t'ai promis une autre histoire hier. Je vais te la raconter : L'autre soir après avoir soupé, je suis allé me promener un peu du côté où se trouve le phonographe, mais ce soir là il ne jouait pas. Non loin de là il y avait une vingtaine de soldats qui s'étaient réunis. Au milieu il y en avait un qui chantait, pendant qu'un autre baissé sur les genoux sautillait comme un petit singe. Les autres riaient. Tout à coup ils dirent : « il faut faire un jeu ». Alors celui qui chantait dit à un autre : « Je parie que tu ne m'allumeras pas un journal que j'attacherai au derrière de mon pantalon en me suivant au pas avec une bougie. Aussitôt on chiffonna un journal qu'on attachait au tirant du pantalon, on alluma une bougie et les deux hommes, celui qui portait le journal et l'autre qui portait la bougie, se mirent en marche. Le premier marchait en faisant des gestes et se baissait, se levait, se tortillait du derrière, s'arrêtait, se remettait brusquement à marcher, de sorte que l'autre,

avec la bougie, qui ne prévoyait pas tous les mouvements, arrivait toujours trop tard pour allumer le journal. On décide alors de mettre deux bougies, puis ils se mirent à 4 hommes, avec une bougie chacun.

Les 4 chandelles suivaient bien assez le journal mais quand l'une était prête à allumer, aussitôt le journal changeait de position et jamais on ne pouvait l'allumer. Tous les soldats riaient comme des fous, d'autant plus que l'homme au journal chantait en patois à mesure qu'il faisait ses gestes, une rengaine quelconque qui achevait de faire rire. A la fin un plus malin s'avisa d'attrape le journal avec une main, bien que le jeu le défendit et de l'autre il l'alluma. D'un peu plus on faisait brûler le derrière de celui qui le traînait, et tous à rire aux éclats.

A une autre fois mon cher petit Léopold, guéris vite, quand je reviendrai, je te raconterai beaucoup d'autres choses. ...

Le 17 juin 1915. (18)

Ma petite chérie.

Par ma lettre d'hier tu as dû, voir ou comprendre que j'avais passé une mauvaise journée à cause que, n'ayant pas reçu de lettre, j'étais en souci au sujet de notre cher petit malade. Aujourd'hui j'avais été prendre de l'eau lorsqu'on a apporté les lettres et j'ai trouvé la tienne qui m'attendait à mon arrivée. Te dire les sentiments que j'éprouvais en la décachetant m'est impossible, car je sentais sous mes doigts à la fois un frisson de joie et de terreur. J'avais hâte de voir les premières lignes et pourtant je n'osai pas les lire. Enfin comme je suis depuis longtemps habitué à prendre courage, j'ai lu et vraiment j'ai été soulagé en lisant ces mots : « rassure-toi ». ... je me sens revivre en pensant que le docteur a dit que dans 15 jours il serait guéri.

...

... (*Ma vie*) n'a pas changé parce que le capitaine est parti ou plutôt le changement ne fait rien au point de vue de ma tranquillité. Voici : le lieutenant a pris à sa table les deux adjudants de la Cie parmi lesquels est Mr Boulard le vicaire d'Aumont. Nous sommes donc toujours le même nombre, 5 comme avant, car j'ai un adjudant de plus, mais l'ordonnance du capitaine y est en moins. J'aurai peut-être un peu plus de travail, car cette ordonnance m'en faisait un peu, mais cela ne se connaîtra guère et surtout j'aurai plus de tranquillité. Avec ceux-ci, je suis entièrement libre, j'achèterai quoi que ce soit, ils ne disent rien, à table on n'est pas tenu d'être méticuleux, comme avec le capitaine. Quoique le capitaine était bien content quand même ...

Je t'embrasse fortement et te prie de te soigner de ton mieux toi-même pour avoir force de venir à bout de tout.

Ton chéri. Augustin.

P.S. Reçois-tu les bulletins de l'Enseignement Primaire de la Solidarité. S'il y a quelque chose d'intéressant je serais heureux de les voir.

Le 19 juin 1915.

... Evidemment j'aurais bien voulu avoir cette lettre hier, mais quand je pense que tu étais restée si longtemps sans dormir, en perpétuel souci de savoir e (*que*) deviendrait ce petit malade, je ne puis avoir même la pensée de te faire un petit reproche. Je te plains seulement et sincèrement pour tout le mal que tu as eu. ... Oh ! j'ai encore peur, peur que cela revienne plus tard, peur que ce ne soit pas même passé pour maintenant, mais j'espère quand même et j'ai foi en tes affirmations, je sais que tu me diras dans tes lettres la vérité entière. ...

Veille bien à sa convalescence et suis les conseils du Docteur, cela d'ailleurs je n'ai pas besoin de te le recommander et soigne-toi aussi toi-même. Que ferions-nous si tu venais à être malade aussi. ...

Le 20 juin 1915.

... Je suis un peu rassuré par les nouvelles de Léopold, mais combien je crains encore. Je viens de causer à un camarade qui a eu un de ses enfants atteint de la même maladie⁹⁰, on l'a très bien guéri, sans opération. J'espère qu'il en sera de même pour le nôtre. Son état de faiblesse s'améliorera peu à peu. ...

Le 21 juin 1915.

... Hier je n'ai pu faire qu'une carte. Voici pourquoi : depuis que le capitaine est parti, le lieutenant et les deux adjudants mangent ensemble, comme je te l'ai déjà dit. Ils avaient décidé d'inaugurer la nouvelle table hier à 11 heures. J'ai donc été obligé de faire un assez bon petit repas et pour cela j'y ai travaillé tout le matin. Je reconnais que j'avais assez bien réussi, puisque les convives ont fait honneur à tout, principalement à la crème au chocolat qui servait de finale. J'ai rudement besoin du bouquin de cuisine que tu m'as envoyé. Je t'assure qu'il me rend souvent service car je me demande comment j'arriverais sans lui à satisfaire mes

⁹⁰ Appendicite.

clients. D'autant que je n'ai plus de mémoire. Si je pense à ce que je vais faire pour un repas, 10 minutes après je ne sais plus ce que j'avais choisi, il faut que je l'écrive, à plus forte raison si j'avais à me rappeler comment il faut préparer telle chose.

Mercredi prochain encore un dîner pour 6 ou 7. ...

Je suis heureux de savoir que le petit va mieux, mais combien ce mieux doit être peu sensible et cette fatigue qu'il ressent ne l'épuise-t-elle pas trop ?

Je voudrais me dire : le 16 il allait un peu mieux, c'est aujourd'hui le 21 il doit aller bien mieux maintenant, mais j'ai tant peur de me tromper ! Pauvre petit qui songe à son papa à travers ses souffrances et qui oublie son mal en cousant un paquet à mon adresse ; comme ils me paraissent toujours si gentils ces deux chers enfants et comme je voudrais ajouter à mes peines celles de ce cher malade. Il me semble qu'elles ne me paraîtraient pas lourdes. Je regrette que la maman et Emilie ne puissent venir t'aider un peu. Tu en aurais tant de besoin. ...

Un nouveau détachement est arrivé hier ; il y avait quelqu'un de Nasbinals, mais je n'ai pas su encore qui. J'en ai trouvé de Barjac, de Rieutort, du Vidalès, de la Chase, des Laubies, d'Aumont, presque tous d'ailleurs sont Lozériens.

Ces jours-ci, c'est assez calme ici, seulement quelques canonnades.

J'avais demandé à Mme Luche des nouvelles de son mari, elle m'a répondu le 15, Luche est à Mende au dépôt. Elle me disait qu'elle t'avait écrit peu de jours avant.

Je reçois à l'instant ta lettre du 17 où je vois « notre malade va bien mieux ». Tout le reste peut-être intéressant, cela seul me suffit car c'est l'important. Je trouve aussi une lettre de mon chéri. ... Je suis bien content d'avoir vu cette petite lettre, cela me prouve mieux que n'importe quelle affirmation, que mon Léopold va mieux.

Le 22 juin 1915.

... Je vais répondre un peu plus longuement à ta lettre du 17. ... J'ai été très heureux (je le souligne) en voyant que notre cher Léopold allait mieux. ... Que je suis content de voir que ce pauvre petit se remet après avoir tant souffert. ... J'ai passé quelques vilains jours, je ne mangeais presque pas et mon esprit n'était pas ici. La vue de cette petite lettre de mon fils chéri m'a rendu la vie et je me sens bien mieux du moment que je sais son mal en bonne voie de guérison.

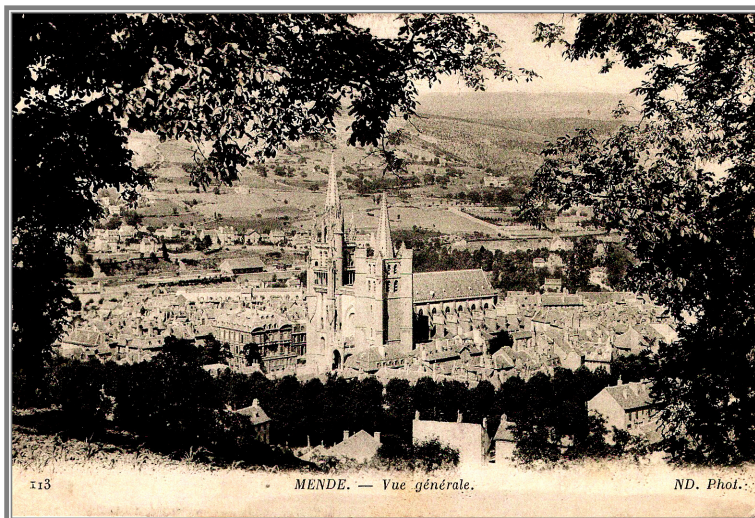
Et toi n'es-tu pas trop fatiguée ? Et ce petit Raymond qui s'efforçait de consoler son frère, de le distraire, de le faire rire au milieu de ses souffrances, est-il toujours un bon homme ? Je vois bien qu'il va être le plus fort maintenant. ...

Tu me demandes ce que font Benoit et Barthélémy ? Benoit est sergent artificier, c'est à dire qu'il suit les voitures qui vont à la gare prendre livraison des munitions, il a à sa charge les outils de terrassement, les transports divers. Il reste toujours à l'arrière. Barthélémy n'a pas de grade, nous sommes les deux seuls instituteurs sans galons, il est planton chez le colonel, c'est à dire qu'il va porter les ordres du colonel aux divers gradés.

Lui pas plus que moi n'a voulu de galons. Ces jours-ci notre lieutenant revenait à la charge pour moi, il a vu sur le livret matricule les notes qui y sont portées, elles sont bonnes et il y a : que je puis faire un bon « officier de réserve » alors tu parles ! Pouvoir faire un officier et n'avoir pas de galons, cela ne lui va pas. A moi ça me va ! Avec Benoit, Barthélémy et Toiron nous allons nous faire photographier un de ces jours. Nous aurons le plaisir de t'envoyer nos « binettes de guerre » ! ...

(22.06.1918 de Léopold à son père. Carte postale : MENDE vue générale).

Cher papa Je ne vais pas tarder longtemps à te donner de mes nouvelles, hier j'ai commencé à manger tout seul pas assis mais couché sur le côté, je ne suis pas mal. Hier soir, j'ai fait une bonne partie de dominos avec la sœur, maman et Raymond. J'ai bien dormi cette nuit, aujourd'hui, il fait beau, c'est dommage qu'il faille rester dans un lit. Mais tant pis, tout à l'heure la sœur va demander au docteur si je puis manger un peu de pain à dîner. Je ne m'ennuie pas trop, malgré que tu ne sois pas là. D'ici quelques jours, je t'écrierai de nouveau. Je t'embrasse bien fort. Léopold.



Le 22 juin 1915.

Mon cher Léopold.

Ta petite lettre m'a fait bien plaisir car par elle j'ai pu voir que tu n'étais déjà, le 17 juin, plus autant malade. Tu t'es levé un peu. Donc cela va mieux. D'ici quelques jours grâce aux bons soins de ta petite maman et aux remèdes que tu fais, tu seras complètement guéri. C'est parfois un peu pénible, un peu embêtant de boire de la tisane ou de se priver de flan quand Jeanne, Yvonne et Raymond en mangent, mais tant pis pour le flan il vaut encore mieux guérir.

D'ailleurs ta maman t'a bien promis qu'elle te gâterait un peu quand tu seras guéri tout à fait. Mme Auguy déjà commence à te gâter un peu, puisqu'elle ne donne de la fouasse () qu'à toi. La maman te gâtera après et peut être aussi le papa un peu plus tard. Alors tu seras le gâté de tout le monde.

Tu ne sais pas que j'ai un petit minet comme celui du pépé. Il couche avec moi et me fait « finette ». L'autre jour un petit raton m'est passé sur le front pendant que je dormais. Avec Minet ils se tiendront un peu plus loin, ces vilains rats.

Je t'embrasse bien fort et guéris vite.

Ton papa Augustin.

Le 22 juin 1915.

Mon cher Raymond.

Tu es donc le plus vigoureux de la bande cette année. Tant mieux, le papa chassera les Boches et toi tu soigneras la famille. Ils peuvent tous compter sur nous.

Il te faut, toi surtout, chasser cette « pestoroune⁹¹ » de Léopold pour que vous puissiez aller courir et jouer ensemble. Quand je serai revenu, tu verras si nous en ferons des promenades. Rien que promener tout le temps, voilà.

Hier au soir on s'amusait ici avec le petit chemin de fer dont je vous parlais il y a quelques jours. Des soldats poussaient un petit wagon à la cime d'une montée, puis ils grimpaient dessus et laissaient partir le wagon à la descente, mais à un moment ils ont failli tous dégringoler à un tournant, le wagon allait trop vite. Mais s'il avait versé, ton papa ne se serait pas fait mal, car il n'y était pas. ...

Ton papatou Augustin

Le 23 Juin 1915.

... j'avais aujourd'hui un petit dîner à préparer et cela m'a pris ma matinée. A demain donc. Je suis heureux que Léopold aille mieux. Je vais bien aussi. ...

Le 24 juin 1915. ...

Le 25 juin 1915.

... hier j'ai vu Toiron de Grèzes il était un peu ennuyé, comme cela nous arrive à tous par certains jours. Aujourd'hui j'ai dit à Benoit avec lequel nous sommes voisins : « viens, allons dire bonjours à Toiron, nous le distrairons un peu ». Nous y sommes allés et nous avons passé ensemble l'heure que je voulais te consacrer. Tu y perdras peut être une page mais le collègue qui remonte aux tranchées ce soir y aura peut-être gagné quelque chose.

Tu ne saurais croire le plaisir que m'ont fait tes dernières lettres en m'annonçant la guérison de notre cher fils, je pleurais de joie en les lisant ... A ton tour de te soigner. Les douches, ça n'a pas l'air de bien te plaire mais je crois cependant que cela te fera du bien. Si j'étais là-bas comme je prendrais plaisir à te voir tortiller un peu pendant que je t'arroserais une fois de plus ...

Le 20 juin vous avez donc goûté en famille, avec les amis de Nasbinals. Ce jour-là nous faisons la fête ici aussi. Je te recopie le menu que j'avais affiché sur la table. Potage des alliés – Langouste d'Angleterre – Omelette « aux œufs » - Haricots de mouton – Choux fleurs d'Italie – Gigot d'Australie – Salade « des jardins » – Fromage au lait – Crème au chocolat – Biscuits – Fruits – Vins : Languedoc, Grave, Champagne. Café – Fine. Hem ? Qu'en penses-tu ? Cela te plaît-il ? Où cela ne te plaît-il pas ? Votre salade de fraises n'aurait pas été cependant mauvaise comme supplément.

Avant hier, 23, nouvelle répétition pour plaire à Mr Lapisse, Mr Boulard le vicaire de St Germain etc., « m'as coumpress » ! Tu vois, il nous arrive assez souvent de nous soigner ici. La peine est pour le cuisinier, mais jusqu'à maintenant j'ai assez bien satisfait mes hôtes. Avant hier ils étaient huit à table et les invités n'en revenaient pas, depuis si longtemps qu'ils n'avaient pas fait un aussi bon repas. ... Quand je sers quelque chose de nouveau le lieutenant me dit : qu'est-ce que c'est que ça ? Je réponds : « je n'en sais rien,

⁹¹ *Pestoroune* : petite peste, petite maladie.

c'est un essai ». Et le lieutenant répond : « Astruc essaye toujours, mais il a de ces coups d'essai qui valent des coups de maîtres ». Je les confonds la plupart du temps toutes ces figures de curé.

J'ai du plaisir à savoir des nouvelles de MM Emile, Borrel, Perret, dis à leurs familles de leurs transmettre un affectueux bonjour. J'aurais du plaisir à avoir leurs adresses. ...

Le 26 juin 1915

(Histoires de barbe et de rats)

... Hier je n'ai pas écrit. Mea culpa ! ... Puisque j'y suis, je puis bien te dire que nous avons assez bien dîné et même un petit verre de mousseux après n'a rien gâté. Comme notre invité est photographe et qu'il avait son appareil « dans la poche », car il est moins encombrant que le mien, j'ai pu profiter de l'occasion pour faire prendre ma « barbe ». Aussitôt que j'aurai un spécimen je te communiquerai mon « illustration ». Je ne voulais presque pas te le dire et attendre de te l'envoyer, mais de peur que tu ne me reconnaises pas, car il n'y aurait à ceci rien d'extraordinaire, je préfère te fixer un peu à l'avance. Ne suppose pas tout de même que j'ai tant changé que cela, mais la barbe ! ... Et puis zut ! la barbe ! mon récit devient barbant, il est temps que je change de ton. ...

Tu me demandes si dans mon dessin sur une de mes dernières lettres, le lit (disons le grabat) que j'ai mentionné est le mien. Mais certainement. Est-ce que par hasard tu l'aurais supposé trop joli pour que je m'en serve ? Il est bon et solide et assez grand, pas trop haut pour pouvoir y monter sans chaises, pas trop souple pour qu'on n'y contracte pas l'envie de « paresser » c'est le rêve, mon lit. Il n'y manque qu'une seule chose ! ... Mais nous en ferons faire un d'après ce modèle, plus tard... Comme il est assez grand, je prends des camarades, nous sommes plusieurs dans la maison. Ils sont en général tous plus petits que moi tout de même, mais ils courent plus vite, les uns me passent sur le front pendant que je dors pour me causer, les autres remuent la paille pour me faire de la musique, les autres pendant ce temps me volent un biscuit et quelques-uns font le quadrille une fois la bougie éteinte. Ils sont gentils, et je leur cause des fois avant de m'endormir. Je les appelle : Petit, petit ! Il n'y a que mon insupportable de chat qui les embête. ...

(Lettre du 22). Ce jour là, tu avais la « flemme ». Je crois bien que je l'avais aussi ce jour-là, car il faisait chaud et c'est bien dommage que... Pourtant tu m'en as rempli 6 pages, tu n'étais pas si paresseuse que tu veux bien le dire. ...

J'ai reçu le bulletin de l'amicale, je l'ai lu hier et passé ce matin à Benoit. On lit avec plaisir ce qui nous intéresse. ...

Le 28 juin 1915.

... Poulaillon de Malbouzon (Jacques) est arrivé avant hier. J'ai été hier au soir à sa recherche, mais je n'ai pu le voir. Je le trouverai probablement aujourd'hui. ...

Le 29 juin 1915.

... Je vais donc aujourd'hui répondre à tes deux lettres du 24 et 25. D'abord mettons une chose au point. Lorsque tu m'as annoncé la maladie de notre cher Léopold j'ai été vivement peiné et tu l'as trop compris dans mes lettres. Sache bien que je n'ai pas été peiné du fait que tu me l'annonçais, mais de la maladie elle-même.

Tu sembles te faire grief de me l'avoir dit et tu le regrettes. Tu n'as aucun reproche à te faire car c'est de cette façon que je tiens à ce que tu fasses. Je désire tout savoir comme je désire tout te dire. Est-ce que nous nous entendons bien ? ...

Et puis à ces moments d'angoisse, n'est-ce pas naturel de se laisser aller au fil de ses sentiments, n'est-ce pas un devoir aussi de dire à son mari, à sa femme ce qu'ils ont le droit de savoir et est-il possible d'arrêter sa plume à ces moments difficiles pour l'empêcher de dire ce que le cœur veut à tout prix faire savoir. Non chère Ninette, nous avons souffert tous deux, ne regrettons pas la souffrance, soyons heureux de l'avoir au contraire partagée avec notre malade et tant pis si nous avons exagéré le danger, tant pis si nous avons pleuré, tant pis si nos lettres nous ont réciproquement fait de la peine, l'essentiel nous l'avons, notre petit est guéri et du même coup nous aussi. ...

Tu as fait provision de bois, tant mieux cela sera de fait pour moi. Mais est-ce que je pourrai venir avant que tu aies fini de le brûler ? ...

Le 1er juillet 1915. ...

Le 1er juillet 1915.

... Il ne m'a été possible que de faire une carte ce matin. Pourtant je m'étais levé à 5 heures, réveillé par Barthélémy qui venait me prendre pour aller à la photo, avec Brun, Benoit, Toiron, Rouzeyre, c'est à dire

les 6 seuls instituteurs Lozériens au 342. Hélas notre photo-opérateur n'a pas eu de plaques. Nous devons donc attendre, et toi aussi ! ...

Hier au soir j'étais un peu plus occupé car le frère du lieutenant a mangé ici toute la journée. Le soir après souper j'ai été faire ma petite promenade habituelle, voir les uns et les autres, d'ailleurs je ne sors guère de la journée (il est vrai, que dedans chez nous on est presque dehors), et le soir j'éprouve un réel plaisir à aller vadrouiller un peu, (sois tranquille, il n'y a pas ici de maison mal famée). Comme j'allais rentrer vers huit heures ½ je rencontre Mr Rouzeyre avec Mr Boulard notre adjudant qui me disent : « Sé pagabés qui con ? Sé bouguét »⁹², il y avait avec eux un Gotty de St Chély. Nous avons bu du vin, de l'eau de vie, fumé des pipes et des pipes jusqu'à 11 heures ½. Avant hier, on en avait fait presque autant avec le lieutenant et des sergents, en buvant la bière. Tu vois, si nous étions assez fatigués nous y resterions sans doute moins.

Aujourd'hui après dîner j'ai travaillé un peu aux bagues, qui ne sont à mon regret, pas finies encore, mais patience, cela viendra, ainsi que la surprise des petits marmots ...

A midi nous avons mangé en chantant. Le lieutenant, le curé et l'autre adjudant fabriquaient une chanson en patois et l'on inventait des vers de toutes les façons, tout en bouffant beefsteak et salade. Hier au soir le lieutenant me disait : « voyez, moi je chante tout le temps, il faut faire de même, vous êtes trop sérieux ! ». Néanmoins si je dois convenir que j'ai passé quelques jours pendant lesquels j'étais bien peut-être un peu triste, mais je dois avouer que depuis que j'ai de bonnes nouvelles de la maison je me déride assez souvent et rigole à l'occasion comme les camarades. ...

J'arrive en 4e page à te remercier de ta longue, longue lettre. J'avoue que j'y ai regardé à trois fois pour trouver le commencement. J'y suis parvenu et j'ai lu d'un bout à l'autre, sans omettre un mot. Que c'est doux de lire tant de choses qui viennent de sa petite femme, il me semblait en parcourant ta lettre, lire celle que tu m'envoyais, il y a ... si longtemps et toutes ces lignes alternativement à l'endroit et à l'envers me faisant passer un si agréable moment ! Oui on écrit tous les jours ou presque, si on passe un jour c'est malgré soi ...

Tu me racontes une amusante histoire de Nasbinals, je ne vois pas bien de qui tu parles, je crois que c'est de Mme ... mais bref ! .. Il est vrai que le fait ne s'est pas passé seulement à Nasbinals ; à Marvejols, les femmes et les jeunes filles en ont pris aussi, et à Mende la maternité est trop petite. Je ne douterai plus maintenant, que même en temps ordinaire les hommes en portent de longues ... comme ça ! Je ne me compte pas parmi ce nombre tout de même, car je connais l'amour de ma Ninou ! Mais j'avoue qu'il y en a qui se font peu de bile. Gare ! Celles que nous croyons sérieuses ! Hein ? Ninou ! Je suis sérieux moi, par force ! Enfin nous attendrons de pouvoir vous apporter le remède de notre retour, puisque c'est le seul qui puisse vous guérir ! ...



Le 3 juillet 1915. ...

Le 4 juillet 1915.

... 6 heures ½. Je viens de boire le café et avant de me mettre à l'ouvrage culinaire, je vais passer un moment avec ma bien-aimée. ...

Tu me dis que Mr Borrel a dû venir par ici. Je n'ai pas vu de détachement ces jours-ci pour le 342. Il a dû aller ailleurs.

Je suis content de voir que vous n'êtes pas « fichus » puisque vous sciez et fendez du bois, mais je regrette amèrement que vous soyez obligés de le faire. Ne peux-tu absolument trouver personne pour te donner la main ? Oh ! Que cela m'ennuie de me voir dans l'empêchement de faire ce travail moi-même. ...

⁹² On se payerait bien quelque chose ? Si vous voulez.

Si je pouvais encore t'aiguiser la scie, comme je le ferais avec plaisir... si tu pouvais me l'envoyer dans une lettre.

Tu vas donc en vacances au 14 juillet. Tant mieux, mais le temps sera peut-être un peu court. ...

Les jeunes gars de la classe 15 font preuve d'un entrain admirable, mais les autres, les vieux, ceux qui avons passé l'hiver en Belgique, nous sommes à présent moins zélés ; la fuite vers la maison nous plairait davantage. Et peut-être cela viendra-t-il bientôt. Espérons sans cesse, cela finira bien quelque jour, que diable !..

J'ai vu Mrs Rouzeyre hier, Brun, ils sont repartis le soir aux tranchées. J'ai rencontré deux des fils Pagès de Malbouzon. Ceux-là, aussi n'ont pas eu de chance. Le pauvre Urbain⁹³ a été tué en Belgique et Sylvain je ne sais pas où. ...

P.S. T'ai-je dit que j'avais reçu la fouasse et que nous l'avons trouvée bonne ! Mr Renoir en a apporté un peu de la sienne aussi.

Le 5 juillet 1915.

Ma chère femmette.

Je ne te raconterai pas grand chose aujourd'hui car je n'ai rien appris hier, je ne suis presque pas sorti. Les camarades Brun, Toiron, Rouzeyre sont aux tranchées, la 18e compagnie aussi, alors quand on à personne à aller voir... Ce matin j'ai été à la 17e faire prendre un bidon de vin ... si la guerre dure encore longtemps, j'ai bien envie de me louer une servante et si je le fais, c'est en Lozère sans doute que je la prendrai...

Hier soir concert par la musique du 80e Rgt. Un concert dans un bois c'est très beau, mais sur la modeste place d'un village quelconque dans nos montagnes ce serait mieux.

...

P.S. Lahondès est à Cette⁹⁴ à l'hôpital, il compte bientôt aller à Mende.

Le 6 juillet 1915. ...

Le 6 juillet 1915.

... tu me parles du temps relativement mauvais qu'il fait à Montgros, de l'imprimé que tu as rempli pour les élèves de 6 à 13 ans, tu me donnes des nouvelles des familles Rocher, Toiron, Auguy, Perret. Tout cela m'intéresse beaucoup et c'est un plaisir pour moi de lire tout ce qui concerne les gens avec qui j'ai vécu.

Dans ta lettre du 2 tu me parles du plaisir que tu as eu à lire ma longue lettre du 26. Je suis heureux de penser que vous avez passé un bon moment à la lire. Les lettres sont notre meilleur objet de consolation. C'est la lettre qui nous porte nos joies et nos peines : c'est elle qui tour à tour nous fait sourire ou pleurer et bien souvent l'un et l'autre en même temps. C'est elle qui dit nos pensées, elle qui nous reconforte, elle qui nous console ; la lettre c'est nous-mêmes, c'est notre esprit, c'est notre vie. Bienheureux le moment où il nous est possible de décacheter une de ces bienvenues et d'y lire les mots écrits par ceux qui nous sont chers, d'y voir leurs confidences. D'y sentir leur souffle, et leur amour ! ... Oh le délicieux moment qu'on passe à les étudier ! Il me semble à moi, à ces moments, être loin de ces bois, je me revoie dans nos chères montagnes à l'ombre de ce toit si paisible et si gai, je revois les heures passées dans ces lieux aux mille souvenirs, dans nos classes, dans la cour, dans les jardins, dans le village à l'ombre des noisetiers en compagnie des amis qui nous sont chers... Tout cela m'arrive par tes lettres bénies et, quand j'ai fini ma lecture et que j'ai évoqué tout ce passé de bonheur malgré ses tristesses, je rêve de l'avenir prochain, qui je l'espère me rendra ce bonheur en le décuplant ; je sens venir la délivrance parce que je la désire plus ardemment, je me sens un double courage pour patienter jusqu'à la fin et l'espoir succède alors au découragement qui parfois semble se faire sentir.

Béni, trois fois béni ce jour où nous pourrons remettre le pied sur cette terre de Lozère et oublier dans le sein de notre famille aimée, toutes les misères créées par la guerre. Mais je bavarde, ma tête vagabonde et mon crayon suit ma pensée comme un wagon suit une machine qui part à la dérive.

Est-ce le moment de faire des rêves et est-ce le moment de philosopher, est-ce le moment de penser à l'avenir quand tout repose actuellement sur des mirages et que souvent tous nos progrès ne sont que des illusions et nos rêves que des chimères. Pourtant non, tout ne doit pas être illusion dans notre avenir.

... Hier au soir j'ai rencontré un tas de connaissances. Le fils du charron de Malbouzon, un Pagès de Ferluguet, le fils Nurit de la Vedrinelle, un neveu de Galtier l'instituteur, un Rocher de Grandviala etc. Ils sont la plupart au 80e avec Joseph Portalier de Montgros. ...

⁹³ Urbain PAGES, soldat au 342^e RI, mort de blessures de guerre le 28 décembre 1914 à Poperinghe (Belgique) l'hôpital n° 15 – Internet « Mémoire des Hommes ».

⁹⁴ Cette : Sète

Le 7 juillet 1915.

... Te voilà donc en vacances, mais ces vacances n'ont pas, dis-tu, l'attrait des anciens temps. Cela je veux bien le croire. Hier avec Barthélémy et Benoit nous disions : « est-ce que nous sommes en vacances » ? Cette question nous rendait rêveurs tous les trois, nous évoquions tous trois tant de souvenirs que nous dûmes changer de conversation pour ne pas nous attrister l'un l'autre. ...

J'ai enfin terminé les deux souvenirs que je destinais à mes deux petits garçons. ...

Le 8 juillet 1915.

Ma petite chérie.

Ce matin je voulais écrire, mais comme j'avais un des adjudants aux tranchées, j'ai été obligé de doubler l'effort pour préparer 4 repas au lieu de deux. Alors j'ai fait une carte, une toute petite carte ...

(Page presque vierge avec un P.S.)

P.S. Pour que cette place ne soit pas perdue, j'y colle mes plus affectueux baisers.

Augustin.

(Fin de la page)

... J'ai reçu ton œillet en très bon état. Je le conserve précieusement. Merci !

Dans 3 semaines ou un mois je pourrais peut-être venir vous dire bonjour... et repartir ! Je ne doute pas que ce départ serait pénible, mais j'avoue que j'aurais un grand plaisir à vous revoir et il me semble que ce plaisir compensera la peine causée par la nouvelle séparation. Prends courage, Ninou, donc j'espère venir te voir, mais si tout de même tu pensais que la séparation sera trop dure, je ferai le sacrifice de rester ici pour ne pas te causer trop de chagrins. Il faut prendre son parti de tout. Voilà pourquoi, je te l'annonce et t'invite à y réfléchir pour que tu te fasses à l'idée que si je viens ce ne sera pas pour rester, mais pour repartir. As compress⁹⁵ ? ...

Le 9 juillet 1915.

Mon cher Léopold

Tu m'as envoyé une lettre le 25 juin et une carte le 27 ainsi que Raymond. Je suis bien en retard pour répondre, on dirait que ton papa t'oublie. Pourtant je ne t'oublie pas sois en sûr, toi et ton frère vous êtes tous les deux trop gentils pour que je ne pense pas à vous, mais je suis un peu paresseux quelques fois et je remets toujours à plus tard.

Mes histoires te faisaient rire, j'en suis bien heureux, mais je n'en connais plus beaucoup. Avant-hier pourtant si tu avais été ici, tu aurais vu 3 soldats qui faisaient la guerre à coup de seaux d'eau. Tu aurais vu s'ils étaient mouillés, il a fallu qu'ils changent de chemise.

L'autre jour aussi on avait suspendu une gamelle (la gamelle c'est l'écuelle en fer des soldats), au dessus de là où couche un sous-officier. Quand il est allé se coucher, comme il se méfiait, il a regardé au dessus de son lit et a vu la gamelle. Il a dit alors à ceux qui couchaient à côté de lui : « Ah ! je vous y prends, vous vouliez me faire mouiller, vous n'y avez pas réussi ... » et il s'est empressé de décrocher la gamelle, il faisait bien attention pour ne pas (*faire*) tomber l'eau. Juste ... il n'y avait qu'un papier au lieu de l'eau. Tous ont bien ri, car le plus attrapé était bien celui-là.

Je suis content que tu sois guérie tout à fait et que tu puisses avec Yvonne, Jeanne et Raymond aller courir comme avant. J'espère que ce « petit boyau » comme tu dis ne fera jamais plus mal.

Tu voudrais savoir ce que je désire t'envoyer : eh ! bien, je vais te le dire : ce sera probablement un porte-plume fait avec des cartouches boches, mais je suis paresseux pour le faire, autant que pour écrire.

Au revoir mon cher Léopold. Je t'embrasse bien fort. Ton papa chéri.

Augustin.

Le 9 juillet 1915.

Bien cher Raymond.

« Plus je vais et plus je t'aime de tout mon petit cœur », voilà ce que me dit mon petit Raymond, tu n'as donc pas oublié encore ton Papatou. C'est bien, moi aussi je t'aime davantage à cause que je suis loin ; quand je serai revenu peut-être je t'aimerai un peu moins, alors, veux-tu ? Et ce polichinelle que tu devais acheter à ton frère à l'occasion de ses huit ans, est-il joli ? Et l'orange de Mr Auguy te suit-elle toujours quand tu lui dis : « bei chi, pi chi con couri...⁹⁶ ». Et ce loto te fait-il gagner ou perdre. Tu sais, je veux venir faire une partie bientôt.

J'ai reçu ton petit âne dans ta carte du 27. Il est à peu près comme ma mule.

⁹⁵ *As compress ?* : as-tu compris ?

⁹⁶ *bei chi, pi chi con couri* : viens ici, petit qu'on court

J'ai toujours mes petits ratons et mon petit minet, nous sommes tous bien d'accord.

Tiens, je vois actuellement 4 soldats qui en ont attrapé un autre et ils sont en train de le rouler et ils rigolent. Tu vois si on s'ennuie à la guerre. Je fais un porte-plume pour toi aussi, tu pourras écrire avec des balles des Allemands, mais il ne faudra pas le perdre, car je n'en ai pas beaucoup.

Au revoir cher petit Raymond. Je t'embrasse tendrement.

Ton papatou. Augustin.

Le 10 juillet 1915.

... Je suis content de savoir votre santé assez bonne. Je me porte de même comme vous, j'ai du courage parce que j'espère en la fin prochaine et quand on nourrit l'espoir de rentrer chez soi, on sent plus de force. Espère aussi ma chère Ninette. Ne t'ennuie pas, tu as passé 9 mois sans moi, tu as été courageuse lorsque j'étais moi-même exposé au danger, maintenant que je ne le suis pas, comment ne le serais-tu pas. Oui notre vie n'est pas gaie, on a si peu de temps à vivre ensemble en temps ordinaire qu'il paraît bien dur de se voir séparés pendant de longs mois. Ce temps est pris sur notre vie, que cela abrège, mais tant pis pour l'année de séparation, tant pis si nous vieillissons plus vite, qu'importe les rides et les cheveux blancs, pourvu qu'on puisse encore se retrouver ensemble et racheter dans les plus doux des baisers les souffrances de toutes sortes que la guerre nous a procurées. Et ce jour viendra ma Chérie ou nous les oublierons, ces souffrances, ou nous serons de nouveau heureux.

Patience ! Patience ! Et espoir ! Evidemment la situation est bien vague encore ... mais je crois qu'on ne restera pas ainsi indéfiniment. Les Russes arrêtent les Pruscos-Autrichiens, nous, nous les tenons bien, les Italiens avancent peu, mais avancent. Nous avons maintenant des réserves immenses de munitions, je pense bien qu'on voudra s'en servir un jour.

En attendant nous nous préparons à célébrer la fête du 14 juillet. Le programme n'est pas dressé, mais il y aura au moins la course des mulets.... le cinéma paraît-il etc. ...

Le 11 juillet 1915.

... Hier au soir il y avait fête pour le bataillon qui sera aux tranchées le jour du 14. On a improvisé une scène en plein air, et nous avons vu jouer des artistes de profession, un clown, un comique, etc. Il y avait la musique du 15e et celle du 80, il y a eu course aux ânes (pardon aux mulets). On a passé une après midi agréable. Le 14 cela se renouvellera.

Cette nuit, il est parti des permissionnaires. A moins d'ordres contraires je pense venir vous voir, mais seulement vers la fin août. Je serai si heureux de venir vers vous, de vous revoir, de vous causer, de vous embrasser, mais ne faisons pas de château en Espagne, car les ordres ont si vite changé ici et puis surtout pas d'illusion, je viendrai mais pour repartir ensuite ...

Le 11 juillet 1915.

... Je reçois ta lettre du 7, faite moitié au crayon, moitié à l'encre. A la voyant j'ai d'abord supposé que tu avais été mobilisée et que tu m'écrivais du fond de quelque « tranchée » (puisqu'elle était faite au crayon). Je suis vite revenu de mon erreur ! ...

Je pense avoir un de ces jours une image à t'envoyer, l'image de ton « barbu » puisque tu ne veux pas « poilu ». Le mot poilu, veut dire : qui a du poil, or autrefois les Gaulois par exemple qui étaient d'autres hommes que nous étaiement velus, poilus si tu veux et ils étaient forts, le mot poilu est donc devenu synonyme de fort, courageux, et par extension il s'applique même actuellement à ceux qui sont absolument dépourvus de « poil ». Ce mot ne constitue donc pas une offense, au contraire, nous nous faisons honneur d'être des « poilus ». C'est dire que nous n'avons pas peur ! ...

Le 11 juillet 1915. 9 h ½.

... je suis sur ma paille, avec un sac de boulanger comme drap de lit, mon sac pour oreiller, ma bougie dans le pavillon d'un clairon cassé. Dehors, on entend seulement quelques coups de fusil, de temps à autre un obus éclate tantôt chez nous, tantôt chez eux. Mes hôtes viennent encore de se lever de table, ils ont sucé le champagne en compagnie de deux ou trois invités. Ils ont chantonné chansons et romances, parlé femme et religion, mariage et célibat, rappelé leurs fredaines de séminaristes et maintenant qu'ils se sont tus, tout est tranquille.

Quelques mouches bourdonnent seulement autour de ma lumière et je n'entends par moment que le bruit de mon crayon trottant sur le papier ou le tic-tac de ma montre. Comme cette solitude est bien faite pour me permettre de penser ! Et je pense en effet à beaucoup de choses, au passé vécu, au danger couru, à ma situation actuelle, à ce que nous réserve l'avenir. Comme ma petite société le faisait tout à l'heure, j'aurais envie de penser à tout, jeunesse, famille, mariage, école, guerre, paix, avenir, tout se présente à mon esprit d'un coup, je vois tout et je ne m'arrête à rien, qu'à une chose : ma petite aimée que j'entrevois à cette heure

dans son dodo, aux rideaux blanc, dans sa chambre autrefois si hospitalière. Je me dis : « elle est heureuse dans son malheur et son bonheur fait ma joie, ma force, ma patience, mon espoir ».

Ma chère Ninou, je viendrai te voir,
Sera-ce au mois d'août ? Ou bien en septembre ?
Viendrai-je un matin ? Où viendrai-je le soir ?
Par un gai soleil. Ou sous un ciel noir ?
C'est pour le mois d'août ou bien pour septembre ?

Bonsoir Ninette, je vais dormir, demain matin je mettrai peut-être un autre mot.

12 juillet 6 heures ½. Je viens de me lever, j'ai pris le café, je vais aller bientôt porter ma lettre. Que puis-je te dire ce matin ? Que j'ai bien dormi, que m'étant couché en pensant à toi, j'y ai pensé toute la nuit, qu'à mon réveil même j'ai eu la pénible surprise de ne point te voir à mon coté. Mais j'en prends mon parti, puisque ce n'est pas possible.

La pensée qu'un jour je dois te voir
Fait que j'attendrai sans perdre patience
Patiente avec moi, vivons de l'espoir
Qu'après tant de peine et tant de souffrance
Nous aurons tous deux la joie de nous voir.

...

Augustin.

Le 12 juillet 1915.

... Les permissionnaires continuent à s'en aller, j'attends patiemment mon tour ce qui me permettra de venir vous presser une nouvelle fois sur mon cœur. ...

Le 13 juillet 1915.

... Demain 14 juillet. Nous ferons le fête, il y même un programme et des concours : entr'autres, un concours de cuisine, mais il paraît que je n'en ferai pas parti. Parce que je suis incapable de le soutenir ou parce que je ferais mieux que les autres. Je n'en sais rien. J'ai dit au lieutenant hier : « Pourtant j'aurais du plaisir à arriver.... bon dernier ! Tais-toi, m'a-t-il répondu, tu es hors concours !

J'ai passé hier au soir un bon moment avec Mr Lauriac et un ancien ouvrier du boulanger Avignon. Nous avons passé Nasbinals en revue ...



Le 14 juillet 1915. ...

Le 15 juillet 1915.

J'ai à répondre à tes deux lettres du 9 et 10. ... Bon voilà qu'on m'appelle une minute if you please !

Le sergent me demandait pour me remettre une autre lettre de ma petite avec une du camarade Lahondès de Mende qui est actuellement chez lui. « Oune autre minute if you please pour que je lise... Bon voilà encore huit pages, qui m'ont encore bien fait plaisir. J'étais tout à l'heure en train de dire que votre état de santé me rassurait fort. Voilà que l'appréciation de Mr Bergounhon vient à point pour achever de me réjouir. « Vous devenez jeune ! » T'a-t-il dit. Eh ! Eh ! J'en suis fort content bien sûr mais, il ne faudrait pas le devenir trop ! Gare ! Gare ! ...

Tu me dis que le jour de la foire de Nasbinals tu as eu à garder des mioches de moins de 4 ans ! Je te conseille de ne pas abuser de ta bonne volonté à ce sujet, car les habitudes sont vites prises, mais ne sont pas si vite guéries. On en prend 2 un jour, le lendemain il en viendrait 10. Alors on est obligé d'en refuser, et on se fait des ennemis.

... Hier 14 juillet nous avons fait un peu la bombe. Nous avons assisté à la course à pied, course en sac, course de mulets, seau à bascule, jeu de la poêle, jeu des biscuits, concert etc., organisé par les mitrailleurs. Tu vois, on s'amuse ici. Quand pourra-t-on s'amuser ailleurs ?

J'ai vu Mr Lauriac tout à l'heure ... Nous avons causé du pays, des gens, etc. ...

Le 17 juillet 1915.

... Il est 7 heures. Je suis levé depuis 2 heures ½. Pourquoi ? Parce que je ne pouvais pas dormir, j'ai rêvé, j'ai tourné, les rats ont fait le quadrille toute la nuit, alors je me suis levé, j'ai fait le café pour ceux qui

allaient aux tranchées, puis, je me suis amusé à polir les bagues que je vais enfin pouvoir envoyer, puis j'ai été au bois. Vois-tu si je suis vaillant. ...

Le 17 juillet 1915.

... J'ai reçu ta lettre du 13 juillet venant de Mende. Je suis heureux que vous ayez fait un bon voyage. Mais ce qui me peine, c'est de voir que tu t'ennuies à Mende, toi qui d'habitude t'y trouvais bien. Je comprends que la vue des soldats ne te fasse pas bien plaisir ...

Je vous embrasse bien fort sur le « nasou⁹⁷ » !

Augustin.

Le 18 juillet 1915.

... J'ai reçu ta lettre du 15 faite à Aumont, retour de voyage. ...

Ces jours-ci les permissions sont suspendues, pour attendre que les premiers partants soient rentrés. Ils rentrent demain. ... La maman, Emilie, pépé, mémé vont donc venir à Montgros, voir le militaire, tant mieux ! ...

Le 19 juillet 1915.

... J'éprouve le besoin de me confesser à toi. Quel crime donc ai-je commis ? Le voici. Hier un camarade de la 18e avait reçu un colis avec bonbons et fruits. Il m'a fait apporter cela chez moi en me disant on viendra les manger de soir, tâches d'avoir un peu de vin. Je me suis procuré du vin, ils sont venus manger et boire tellement que quand ils sont partis à 10 heures nous étions tous presque trop gais. Vois-tu ton homme ? Aujourd'hui j'ai un peu mal à la tête, ça se comprend, mais j'irai au lit de bonne heure ce soir et demain je serai guéri. Que penses-tu de ma nouvelle ? ...

Le 19 juillet 1915.

Mon cher Léopold.

Ta petite lettre du 10 me montre que tu es souvent occupé, surtout par la dînette. J'en suis content car si tu fais la dînette c'est que tu n'es plus malade. Je voudrai bien moi, venir manger un peu de ce que vous préparez si bien. ...

Tu as donc été à Mende passer le 14 juillet. Si tu avais été ici tu aurais vu la course des mulets et comment les cavaliers dégringolaient, tu aurais bien ri. Et puis il y avait le jeu de poêle. J'avais prêté ma poêle. Sur le derrière on avait mis tout le cirage d'une boîte mélangée avec de la graisse, puis on avait collé dessus 5 pièces de 10 sous. On suspendait la poêle à un fil de fer et il fallait que les joueurs arrachent les pièces avec les dents. Chaque fois qu'ils touchaient la poêle ils se barbouillaient la figure et revenaient tout noir tout graisseux.

Ceux qui avaient le nez un peu long le plantaient entièrement dans la mélasse et la barbe se collait à la poêle.



Le 20 juillet 1915.

... Voilà, hier j'ai fait emplette d'un encrier, et d'un sou de plumes. Je viens de fabriquer un porte-plume de hasard avec une branche de pin. Et me voilà assis sur une petite table que j'ai fabriquée hier matin. ... Hier je t'ai envoyé l'image de ton « poilu » (pardon je voulais dire « barbu »). La photo ne serait pas trop mal, mais c'est le sujet qui n'était pas bien. Il y avait longtemps que je ne m'étais pas fait tailler la barbe et elle ne fait pas très bien. Aujourd'hui je marquerais un peu mieux, mais bien ou mal, cette petite image te montrera que je suis encore un peu là. Celui qui est à ma droite c'est l'ordonnance du lieutenant. Nous sommes placés un de chaque coté de ma cheminée, à gauche de l'image on aperçoit la cabane du lieutenant. A droite c'est la mienne. Derrière les arbres de notre « parc ».

Hier au soir j'ai fait la promenade avec Benoit jusqu'à 10 heures. Nous avons parlé de nos « femmes », de leur situation, de leur courage, de leurs sentiments, de leurs souffrances, de leurs angoisses, de leurs espoirs, nous avons pu en déduire que celles qui aimaient leur mari se ressemblent et comme Ninou chérie sentent la tristesse de la séparation, l'envie de savoir ce que nous faisons, le désir de partager nos peines ; elles vivent d'espoir et de crainte ... Nous sommes (ou du moins l'on dit que nous sommes plus forts par le caractère), je crois que c'est une erreur. Nous aussi nous nous laissons abattre, quelquefois, nous manquons de courage aussi, et c'est pour cela que nous avons conscience de votre force à vous. ...

⁹⁷ Le nasou : le nez.

Le 21 juillet 1915.

... Mon lieutenant⁹⁸ vient de partir pour Marvejols en permission de 8 jours. Il m'a promis de voir mon père. ... J'ai passé la soirée avec MM Borrel et Lauriac. Ils sont venus ici, nous avons bu le café ensemble, causé un bon moment et puis nous sommes sortis tous trois dans le camp où nous avons rencontré Mr Vayron, l'ancien facteur et Mr Rigal le fils de Mme Rigal parente de Mme Rocher. Nous avons encore fait un bon brin de causette. Puis on s'est « empaillés⁹⁹ ». Tout le monde va bien et nous aspirons tous au prochain retour. ...

Le 21 juillet 1915.

Ma toute chérie.

Je viens de recevoir tout à l'heure 3 lettres de toi ... 17 pages d'écriture. ...

Tu me racontes tout au long, l'orage épouvantable qui à tout détruit à Montgros. C'est malheureux surtout quand on a pris tant de peine pour le faire naître. Mais étant donné que la cause ne vient pas de toi ni de quiconque, il n'y a pas lieu de se récrier. ...

Tu me recommandes de ne pas trop rêver à Ninette, cependant tu me quittes en me disant que tu vas rêver à Tinou. Alors n'ai-je pas le même droit ? Tu m'envoies aussi beaucoup de baisers amoureux, je les reçois avec grand plaisir même sur simple papier, mais alors dois-je ne pas te les rendre. Peuvent-ils d'ailleurs me laisser indifférent ? Nous sommes peut-être malades tous deux et nous nous guéirons ensemble, veux-tu ? Et je vais continuer à laisser vagabonder mon esprit, même lorsqu'il aura envie de venir vers toi, et fais de même si tu veux et tu veux, je crois.

Je t'embrasse comme je t'aime, c'est à dire follement. Ton petit mari.

Augustin.

(Première lettre en partie écrite à l'envers dans les interlignes de la partie écrite à l'endroit).

Le 22 juillet 1915. ...

Le 23 juillet 1915. ...

Le 24 juillet 1915.

... Une simple carte aujourd'hui. ...

J'ai eu hier au soir la visite de MM Borrel, Lauriac et Moulhac (fils de l'ancien facteur). Je n'avais pas revu ce dernier depuis la Belgique. ...

Le 25 juillet 1915.

... Je n'ai pas été bien bavard hier et avant hier. Avant hier cela se conçoit, car j'avais mes 4 repas à préparer pour les tranchées. Mais hier nous n'étions que nous autres et ici c'est comme à la maison quand on est seul, on vit de ce qui est plus vite fait. Donc je n'avais (pas) grand travail de cuisine. Je ne sais pourtant pas comment j'ai occupé mon temps le matin ...

Le 27 juillet 1915. ...

Le 27 juillet 1915.

Ma chère petite femme, chers enfants et belle-maman.

... Je suis content de vous savoir tous en bonne santé. Je suis content aussi de savoir la maman à Montgros. Ainsi, vous serez mieux toutes les deux et moi j'aurais beaucoup moins de soucis. Je ne désire maintenant qu'une seule chose, c'est qu'elle reste avec vous le plus longtemps possible. Les petits seront d'ailleurs si contents d'avoir la mémé avec eux, mais je compte bien qu'ils ne l'ennuieront pas trop, sans ça elle s'en irait.

... Le « machin » dont je te parle est une douille d'obus absolument inoffensive. Est-ce arrivé ?

Je t'ai donné des nouvelles de Joseph Portalier. J'ai été bien heureux de le voir car comme je te l'avais dit les boches ont fait sauter deux sections du 80e. J'avais bien peur que quelques-uns de ces jeunes gens s'y trouvent. Heureusement aucun de ceux, de là-haut n'y était. ... J'ai vu hier le fils Farges de Praviatale le futur curé avec d'autres de St Chély, des Laubies etc. ...

Le 28 juillet 1915. ...

⁹⁸ Lieutenant LAPISSE

⁹⁹ *Empaillés* : couchés dans la paille.

Le 31 juillet 1915.

... J'expédie en même temps que ma lettre un petit paquet que l'adjudant Boulard d'Aumont remettra à Halle courrier, celui-ci l'apportera à Mme Roux, hôtel à Nasbinals. Tu iras le retirer. Dans ce paquet il y a deux chargeurs de cartouches Boches que je tiens à conserver. Tu me les mettras de côté. Ce n'est pas dangereux, mais ne les confie pas cependant aux enfants. Regardez-les, touchez-les, tombez-les, ça n'y fera rien, mais si vous tapiez sur l'amorce ou si vous les jetez dans le feu, elles partiraient. Donc, mets-les moi en lieu sûr jusqu'à mon retour. Au milieu, il y a un autre petit paquet contenant une bague ! La bague de Ninou chérie. T'ira-t-elle ? Je le suppose. Te plaira-t-elle ? Je l'espère, en tout cas tu me le diras. J'ai créé le modèle, c'est à dire que je n'ai pas voulu que la tienne ressemble à aucune autre bague. ... L'anneau est en aluminium boche, le chaton porte une plaquette parallélogrammique biseauté en cuivre de balle française. Au sommet de cette plaquette est une perle, une vraie perle fine, provenant d'un cadeau que m'a fait un camarade de la 18e Cie. (Il m'en a donné 4, j'en ai perdu une, depuis 4 ans il les avait dans son porte-monnaie). De chaque côté sont incrustés deux cœurs en cuivre. La signification de tout cela est la suivante : les deux cœurs sont les deux nôtres, ils sont séparés par la guerre (représentée par le métal), mais ils sont tournés l'un vers l'autre constamment et s'aiment toujours d'un amour aussi pur que la petite perle est pure.

...

Je n'ai pu mettre dans le paquet les porte-plume de nos chers bambins que je fais attendre depuis si longtemps. Mais papa est si paresseux, il en fait si peu chaque jour. ...

Demain à 9 heures je dois me rendre chez le Colonel pour me faire décorer. Je vais chercher la croix de guerre. ...

L'adjudant part cette nuit. Vers la fin août ce sera mon tour. ...

Le 31 juillet 1915. ...

Le 2 août 1915.

... avant hier à 9 heures du matin le colonel nous remettait à cinq d'entre nous, la modeste croix de guerre. C'est une petite distinction, la plus humble qu'on puisse donner à un soldat, mais c'est peut-être la plus belle car elle est la récompense d'une action réelle et c'est le vrai symbole du devoir. Je suis fier de l'avoir gagnée et je serai fier de la conserver. ...

Le 2 août 1915.

... Je ne sais pas si je t'ai aimée beaucoup autrefois, je crois bien que oui, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'actuellement il me semble que je t'aime davantage. Est-ce parce que je suis séparé de toi, est-ce parce que tes gentilles lettres en sont cause, est-ce parce que chaque jour qui passe est un jour de moins à faire, avant le jour béni où je me retrouverai dans tes bras, est-ce à cause de tout cela ? Peut-être. Mais je deviens chaque jour plus sensible à tes pensées, à tes expressions, à tes sentiments, je deviens tous les jours plus amoureux de toi. ...

Il y a 1 an ce soir que la mobilisation a été décrétée. La veille nous fanions avec Mr Champredonde et Mr Chardaire, lorsque le garde nous annonça la fatale nouvelle. A ce moment je ne croyais pas encore la guerre possible, mais ce dont j'aurais été sûr, c'est que le 2 août 1915 nous ne serions pas sur le front. Hélas nous y sommes et probablement pour longtemps encore. Oh ! Que de choses on pourrait rappeler à l'occasion de cet anniversaire, mais il vaut mieux se taire quitte à reprendre la conversation un peu plus tard.

...

Je ne doute pas que la mémé soit un réconfort et un soulagement pour tous. J'espère bien que nous allons la garder toujours maintenant. Elle nous est si nécessaire !

... A 9 heures du soir Ninette va se coucher et rêver à son bien-aimé ? Dors bien petite aimée, rêve à celui qui t'aime, rêve qu'il te presse dans ses bras comme autrefois et tant pis pour les déceptions du réveil. Quant on est ensemble à 800 km de distance, c'est que le cœur n'est point séparé.

Demain nous avons rassemblement pour la présentation du drapeau du 342e que nous n'avons pas vu depuis Beauséjour, parce que le régiment était un peu en disgrâce. Maintenant que l'honneur est relevé, on va déplier l'étendard. A cette occasion, on va avoir la revue du général, demain matin. Il faut que j'y assiste, à cause que je suis décoré. ...

Le 3 août 1915.

... Ce matin le 342 a été passé en revue par le général, qui l'a félicité. Moi je passais pendant ce temps la revue d'un gigot, et ceci valait bien cela. ...

Le 4 août 1915.

... Aujourd'hui je n'ai reçu de toi que quatre mots, assez pour que je sache que Ninou aime toujours son petit mari et c'est tout. Par contre Léopold et Raymond m'ont gratifié d'une longue lettre. ...

Je suis en bonne santé. Hier au soir j'ai eu la visite de quelques amis, la plupart inattendus. D'abord j'ai vu Camille Bout de Malbouzon qui est au 142. Son frère Urbain (*BOUT*) a été blessé à un doigt et Baptiste Pagès (blessé aussi ?), Eugène Portalier n'est pas venu, il n'était pas prêt quand les autres sont partis ... il se porte bien. Puis est arrivé Mr Biron le frère de Mme Rocher. J'avais trouvé, il y a quelques jours un colonial du 22e et je l'avais chargé de tâcher de trouver Biron et de lui dire que j'étais ici. Il va bien, il n'a pas l'air de se faire de la bile plus qu'il ne faut. « A quoi bon ? » Me disait-il.

Comme nous étions en train de boire un verre de vin avec Biron, j'entends non loin de moi demander : « Astruc le "sergent" n'est pas par-là » ? Je répondis : « Il y a bien un Astruc mais pas sergent. Voyons reprit la voie inconnue : « Mais c'est Astruc ? C'est pas Astruc ? C'était Gabrillargues le fils de l'Appolonie au 22e aussi avec Biron. Puis ça s'est trouvé Camille Pagès « du Ratat (?) » avec un de ses frères. Décidément il en tournait hier ! Mais je ne m'en plains pas, au contraire c'est toujours un plaisir pour moi de rencontrer des « pays » et de partager avec eux un modeste verre de vin en attendant de pouvoir à Montgros le couper d'un peu de « fromage ». ...

Le 6 août 1915.

... la 2e année de misère a commencé. Sans doute nous ne la finirons pas à la guerre, ce serait épouvantable, mais combien de mois de cette année passerons-nous encore séparés ? ...

Le 7 août 1915.

Bien cher Léopold

Dans ta gentille lettre de 31 juillet tu veux bien me redire que tu aimes toujours ton papa et tu désires que je vienne bientôt pour me le dire sans lettre. Eh bien, patiente encore quelques jours mon, cher Léopold et je pense bien que tu auras la joie de le revoir ton papa chéri. En attendant, je suis content de voir que tu es toujours un bon petit garçon. Que tu obéis bien à ta maman et que tu es toujours sage.

Les histoires d'ici t'amuse beaucoup, mais je n'en ai pas toujours à raconter. Je pourrais bien te raconter pourtant, qu'un de ces jours en démolissant une de nos cabanes, nous avons fait une bonne chasse. On était peut-être vingt autour de la cabane, avec des bâtons, des pelles, etc. Tu devines ce que nous attendions, pas des lièvres malheureusement mais des rats. A tout moment il en sortait un autre et des gros comme des lapins. Aussitôt on tapait dessus. Si l'un le manquait, l'autre l'attrapait. On en a tué 25 ! .

Ce coup-ci, j'envoie les porte-plume. J'espère qu'ils vous plairont, sur chacun il y a votre nom. ... Ce sont deux cartouches boches soudées ensemble. Une balle vidée de son plomb sert de porte crayon et l'autre à l'aide de la douille de cuivre (d'une cartouche aussi) sert de porte plume. Comme ils sont en cuivre ils ternissent, évidemment. Il suffit de les frotter bien fort sur du drap pour qu'ils se nettoient. ...

Porte-plume de Léopold (sans la plume)¹⁰⁰



Le 7 août 1915.

Mon cher Raymond.

Toi aussi, toujours, toujours, tu aimes ton papa. Tu es bien gentil. Moi j'aime aussi toujours, toujours, mon Raymond et bientôt, je pense que je pourrai venir prendre quelques uns des 20000 baisers que tu m'annonces dans ta lettre. Je comprends que tu n'aies pas pu me les envoyer, il aurait fallu une enveloppe trop grande.

Etes vous d'accord avec la mémé ? Est-ce que tu ne l'obliges pas à gronder quelquefois ? Je pense bien que non et c'est pourquoi, j'envoie à toi aussi le petit cadeau promis. ... Tâchez en rentrant les bouts de ne pas trop pousser, pour ne pas rentrer les balles tout à fait, il ne serait pas commode de les retirer.

Le 8 août 1915.

... une petite carte postale qui m'a bien fait plaisir, c'est celle qui me montre ma Ninette en compagnie de ses deux marmots.

Pourtant il me semble qu'il y a quelque chose de changé chez toi. Je vois très bien que la photo est mal réussie et vous n'êtes aucun bien naturels, mais en dehors de cela il me semble que tu as bien changé ma petite aimée, tu as un peu maigri, un peu vieilli il me semble. Oh ! Je sais bien que ce n'est pas de ta faute et j'en ai peut-être fait autant, mais enfin il me sait mal que ma petite femme ait souffert au point de traduire sa souffrance sur son visage.

¹⁰⁰ Ciselé par Augustin ASTRUC (Art des tranchées).

Ah cette guerre ! Cette maudite guerre !

Par contre il me semble aussi que les enfants ont bien grandi et Léopold paraît s'être bien remis de sa maladie. Je suis si heureux de vous voir tous les trois, que je vous ai embrassés tour à tour sur l'image. ...

Le 10 août 1915.

... J'ai reçu une lettre de Jean Pierre Pagès de Malbouzon, en remerciement de la lettre que je lui avais envoyé pour lui donner des nouvelles de son fils. C'est Marie Roux, qui je crois, à fait la lettre. J'ai reçu par cette occasion le bonjour de la famille Roux. ... Emilie a l'intention de demander à rentrer dans l'enseignement ; je lui transmets un modèle de demande. ...

Le 11 août 1915.

(La censure)

... Voici, maintenant il faut que nous laissions nos lettres ouvertes, pour qu'un officier puisse se rendre compte que nous n'envoyons rien qui puisse favoriser l'espionnage. ... Ce que je t'écrirai maintenant que les lettres t'arriveront non cachetées sera ce que je t'écrivais avant, quand j'avais le droit de les fermer et personne n'y verra jamais que ce qu'un homme qui fait son devoir sur le front, peut écrire à sa petite femme qu'il aime. Donc pas d'inconvénient à ce sujet. Quelque indiscret pourra lire ces missives, pourra critiquer dans divers sens ce que j'envoie, pourra même ridiculiser, si cela lui plaît, les banalités qu'on est bien obligé de répéter si l'on veut à peu près quotidiennement contenter sa petite moitié, mais tant pis : « Le rire est le propre de l'homme », et l'indiscrétion de certains ne saurait empêcher nos causeries aussi futiles, aussi niaises, aussi ridicules qu'elles puissent être. ...

Je suis heureux que Joseph ait été versé dans l'auxiliaire. C'est une chance pour lui et je lui souhaite de ne plus retourner au front. ...

Le 13 août 1915.

... Hier je ne t'ai pas écrit. Pourquoi ? Parce que le matin je me suis levé, un peu ennuyé. La cause, je l'ignore, ni malade, ni surmené, mais voilà je n'avais pas le goût au travail. ... je dois dire tout de suite que mon ennui d'hier n'a pas persisté. Aujourd'hui je suis de nouveau content et je fais mon travail comme d'habitude. Donc pas de souci à ce propos. ...

Le 14 août 1915.

... Je viens de recevoir ta longue lettre de huit pages. Quel bonheur de lire ces longues missives toutes remplies de tendresse, de sollicitude et d'amour, pour celui que tu aimes tant. Je ne sais comment te remercier de ces longues lettres ...

Je suis content que le petit anneau que tu portes à ton doigt fasse envie à celles qui en ont de moins bien faites. Oh ! Ne t'illusionne pas, il y a mieux, mais ce n'est plus fait par des gens sans connaissance comme moi et avec de simples outils. Ce n'est plus la bague du « poilu » comme on les désigne et elles perdent alors de leur valeur du moment qu'elles sortent pour ainsi dire d'une fabrique. ...

Le 16 juillet 1915. (Rectifié par Honorine août)

... (*Hier*) Victor Sévène est venu me dire : « Il y a mon cousin de Recoules (un Sévène fils d'un frère de Mr Sévène de la Gare) qui est venu me voir, veux-tu descendre un peu avec nous ? ». Avec plaisir ai-je dit et je suis parti avec lui. Juste Victor avait reçu un colis contenant du saucisson et un poulet. Avec son cousin, un Boulet de Vimenet¹⁰¹, un Bros d'à coté d'Aumont, un de Tiracols, nous nous sommes mis en devoir de dévaliser le colis. Presque aussitôt après sont arrivés : Poulailon (Jacques) de Malbouzon, un du Védrinel, un du Fau de Peyre, alors nous avons vidé quelques bidons ensemble et quand je les ai quittés, il n'était plus temps d'écrire. Je te fais mes excuses, mais cette fois ci, la poste ne sera pas coupable.

Tout à l'heure, nous avons emballé le matériel pour changer de résidence. On devait partir de suite mais pas pour aller bien loin, je crois. Un contrordre et nous voilà ici jusqu'à ce soir ! ...

Il me semble voir les petits arrivant tout essoufflés d'Antiole avec 4 lettres de papatou¹⁰² ! Ils étaient sûrement aussi heureux de les apporter, que toi de les lire. Pourtant je ne doute pas que la clai de la devèze du Gardas¹⁰³ ait été témoin de quelques mélanges de sourire avec quelques larmes. Est-ce vrai, Ninou. Ah ! Je te connais trop pour ne pas sentir cela. ...

¹⁰¹ *Vimenet*, peut-être commune de la Chaze-de-Peyre (Lozère).

¹⁰² *papatou* : petit papa (peut-être diminutif utilisé seulement dans cette famille).

¹⁰³ *La clai de la devèze du Gardas* : la porte en bois du pâturage du Gardas – Gardas : nom du lieu ou du propriétaire.

Le 18 août 1915.

... nous avons déménagé avant-hier au soir¹⁰⁴. ... Enfin mon mulet aidant nous voilà transportés à une paire de kilomètres en arrière de là où nous étions. Nous sommes en plein champ, ou plutôt dans un jeune bois. Nous n'avons pas de cabane et ignorant si nous resterons là longtemps, nous n'en construisons pas. Nous couchons sous la tente, mais nous avons de la paille. Notre cuisine est en plein air, et comme il fait bien beau on est aussi bien qu'ailleurs, mieux même que là où nous étions, car au moins nous ne sommes pas dérangés par les rats et l'essaim de mouches que nous avons. ...

Je suis content que les porte-plume soient arrivés, et je constate d'après les gentilles lettres des petits qu'ils ont été reçus avec plaisir. Tu te demandes comment je les fais Ce n'est pas bien difficile, un crayon pour faire le dessin, la pointe d'une lime pour les graver et voilà. C'est si simple. ...

Le 19 août 1915. ...

(Le 20 août 1915 – partie manquante –)

... Demain donc je vais travailler pour mon frère, pour mon lieutenant et un adjudant. Je veux ensuite travailler pour Emilie, Maria, la maman tienne, et la mienne maman. Après peut-être je travaillerai pour moi. Je ne sais.

Où nous sommes nous ne pensons guère à la guerre, nous sommes bien tranquilles, nous avons l'eau à proximité, le chemin de fer Decauville passe à 20 mètres de nous, c'est une distraction, nous avons du bois, nous vivons en campagne ... Ce matin j'ai fait ma lessive et quelqu'un me disait : « On dit que les hommes ne peuvent se suffire sans femmes. Nous faisons notre cuisine, notre lessive, notre raccommodage (certains même font du neuf) alors ? ». Nous ne pouvons portant pas tout faire, je le reconnais mais tant pis, nous laissons l'impossible. De votre côté vous faites de même, n'est-ce pas Ninou ?

Le 22 août 1915. ...

Le 22 août 1915.

... Je suis heureux qu'Alexis ait réussi à se faire maintenir dans l'auxiliaire. Décidément ce sont les plus costauds qui restent là-bas et les plus malingres qui font la guerre. Mais je ne suis point jaloux, au contraire je suis *(partie manquante)* ...

(Vraisemblablement le 24/08/1915 - Carte : portrait de S. M. ALBERT 1^{er}, décoré de la Croix des Braves)

Madame Astruc. Institutrice à Montgros par Nasbinals (Lozère).

Je t'embrasse bien fort.

Augustin.

P. S. Je vais toujours bien et continue à ne pas être à plaindre, malgré le changement de domicile.

(Vraisemblablement le 24/08/1915 - Carte : portrait de Raymond POINCARE, Président de la République Française)

Monsieur Léopold Astruc à Montgros par Nasbinals (Lozère).

Bons baisers de ton petit papa.

(Vraisemblablement le 24/08/1915 - Carte : portrait de S. M. NICOLAS II, Empereur de Russie)

Monsieur Raymond Astruc à Montgros par Nasbinals (Lozère).

Affectueux baisers de papatou.

Augustin.

Le 27 août 1915.

... nous avons hier matin quitté l'endroit où nous étions et le préparatif d'avant hier m'a empêché d'écrire. Il a fallu préparer le déménagement. Hier matin nous sommes partis à 3 heures et avec la fraîcheur nous sommes appuyés une vingtaine de kilomètres. Je n'ai pas besoin de te dire que lorsque nous sommes arrivés à destination la fraîcheur avait disparue pour faire place à une chaleur presque forte. Enfin nous sommes arrivés vers les 10h ½. Mais il nous en tardait. Et pourtant nous ne portions pas le sac. Les compagnies ont eu plus de chance, elles ont fait la route en autobus.



¹⁰⁴ Augustin est à *Hurlus*.

... Je vais bien, me voilà à l'ombre dans un pré, au bord d'une haie, sous des sureaux. Des chevaux paissent lentement dans le pré, des « poilus » font la « bourre¹⁰⁵ » dans le fond, d'autres font leur lessive le long du petit ruisseau qui coule non loin de là, certains cachés dans les feuilles des peupliers font leur toilette « intime ». C'est ravissant. Plus de bruit de canons, plus d'odeur de poudre. C'est le calme, inconnu depuis plusieurs mois. Nous sommes au repos dans un petit village, et la vie pour nous semble renaître. Une chose pourtant fait parfois grossir le cœur. Le soir à la fraîcheur pendant que des cultivateurs abreuvent, des civils sortent au bras de leur femme et vont promener. Leur vue nous attriste quelquefois. Cela fait songer à la vie passée, à venir peut-être aussi et combien elle sera douce cette vie à venir, quand comme tant d'autres, je pourrai au bras de ma petite promener librement à l'ombre de noisetiers.

Izkhvxlfig kpvh hzrmgv nvmvslfow (*Rapsecourt près Sainte-Menehould*) ...

Le 28 août 1915. (*Rapsécourt (Marne)*)

... Il fait chaud, et la preuve qu'on est bien dehors c'est que nous pourrions coucher dedans actuellement et avec un ami cuisinier aussi nous préférons coucher dehors. Quand je viendrai en permission (et tu sais cela approche) il est inutile que tu déranges, je coucherai dehors dans le pré de Champredonde, sous une tente avec un peu de paille dessous. Mais je ne t'obligerai pas à venir avec moi. Je te laisse libre, Ninou, cela te plaira-t-il ? En attendant, ainsi bien dans ton bon lit, moi je (me) suis fait à coucher dehors comme dans mon lit ! Avec pourtant une différence ! ...

Tu travailles donc toujours, 6 paires de draps ! Mais cela me donne l'envie de ne pas coucher dehors !

Je t'envoie une petite photo de Tinou cuisinier. ...

Le 30 août 1915.

... Je serai à Montgros probablement vers le 10 septembre. ...

Le 30 août 1915. (*Chaudefontaine (Marne)*).

... Me voilà enfin sur la liste des permissionnaires qu'on apporte aujourd'hui chez le colonel. ... Donc le 10 ou le 11 je serai à la maison. Les dates que je fixe sont approximatives car nous pouvons être retardés d'un ou deux jours, comme aussi nous pourrions être avancés d'autant ... Je viendrai avec Victor, c'est sûr, et avec autres 5 ou 6 du pays : un des Gouttes, deux du Malzieu, un de Marvejols etc. On ne va pas s'ennuyer va, surtout à l'aller.

... soit sans inquiétude à mon sujet. Après le voyage un peu pénible à cause de la nuit noire et de l'orage, nous sommes arrivés dans un patelin épatant. Nous sommes dans des maisons, bien à l'abri du froid, de la pluie et de tous les dangers. Le village est assez coquet. Nous trouvons à acheter un peu de tout, mais c'est assez cher, le vin 14 sous, les œufs 42 sous, un poulet 5 francs, un lapin 8 fr. Mais comme nous ne payons à peu près que le vin, ça nous est égal que le reste soit cher. Hier, nous avons mangé un lapin et deux poulets. Il y en a encore deux pour aujourd'hui. Les environs sont pleins d'arbres fruitiers. Le pays ne se ressent pas du tout la guerre. Nous resterons ici probablement près d'un mois. Xszfwv - uomgzmv kivh hgv nvmvslfow (*Chaudefontaine près Ste-Menehould*).

J'ai reçu une lettre de Joseph. Il est bien maintenant à Vierzon. J'espère qu'il y restera toujours, jusqu'à la fin. ...

Le 30 août 1915.

Mon cher Léopold.

J'ai reçu, il y a quelques jours ta petite lettre faite avec le joli porte-plume et je suis bien dédommagé de ma peine en voyant que tu es content de l'avoir. Il ne faudrait pas cependant, sous prétexte de le conserver le laisser inactif, il se rouillerait. Tu t'en serviras quelques fois, surtout pour écrire à papa.

Je viendrai bientôt t'embrasser à Montgros.

Ton papa chéri.

Astruc.

Le 30 août 1915.

Mon cher Raymond.

Tes nombreux baisers me payent largement mes peines pour le plaisir que je t'ai fait. Sois toujours bien sage, tâche d'être surtout gentil pour Jeannette et la tata. Je crois bien que contrairement à ce que tu dis,

¹⁰⁵ Bourre : jeu de carte.

tu vas être un « gaillard » à ma prochaine visite et j'ai bien peur que je ne te reconnaîtrais pas. Mais peut-être tu me reconnaîtras, toi.

Je t'embrasse bien fort.

Ton papa chéri.

Astruc.

Le 31 août 1915.

... je suis un peu contrarié par une fâcheuse nouvelle qui nous est parvenue hier au soir : « Les permissions sont suspendues jusqu'à nouvel ordre ». ...

Emilie a-t-elle fait une demande pour rentrer dans l'enseignement ? Comme évidemment je ne serai pas là au mois d'octobre, elle devrait demander (si elle veut) la suppléance de Montgros. De mon côté j'écrirai au président de l'amicale pour qu'on lui donne satisfaction. Mais je voudrais bien avant avoir son avis. ...

Le 2 septembre 1915.

... Ta lettre du 28 était pleine d'amour pour ton homme et de confiance en l'avenir. Etait-ce parce que c'était ma fête, que ce jour-là tes sentiments s'évoquaient avec plus de force, plus de tendresse encore que d'habitude. Et pourtant est-il guère possible d'évoquer ces sentiments avec plus d'expressions que tu ne le fais toujours.

... Hier nous avons choqué avec MM Renoir, Lauriac¹⁰⁶ et Couderc (c'est la première fois que je (*le*) rencontrais). Ils vont bien. ...

Le 3 septembre 1915. ...

Le 4 septembre 1915.

... Je viens de travailler après-midi pour le camarade qui est photographié avec moi dans la 1ère photo que je t'ai envoyée. Je lui ai fait un porte-plume. Je deviens spécialiste dans cette branche de « l'industrie ». L'adjudant vient de (me) confier quelques photos à virer et me voilà dans notre réfectoire secouant la cuvette de la main gauche et de l'autre écrivant à ma chère petite femme. Deux travaux à la fois ! Quelle vaillance ...

Le 4 septembre 1915.

... Après avoir été suspendues, les permissions sont rétablies, mais pour les Parisiens seulement. Il faut que le 12 tous les permissionnaires soient, paraît-il, rentrés. Pourquoi ? Je l'ignore. Certains prétendent que c'est en vue d'un changement de cantonnement, d'autres en prévision d'une attaque qui se produirait. Je n'en sais rien. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas lieu de s'émouvoir.

Hier j'ai été à Ste M... (*Ste-Menehould*) petite ville assez active, assez gaie avec des magasins de toutes sortes sur l'Aisne. J'allais aux provisions, c'est tout près d'ailleurs (2 km)

L'après-midi j'ai fait un porte-plume pour mon lieutenant. Il m'avait fait connaître son désir il y a quelques ... Le soir un adjudant avait invité deux de ses amis. Nous avons fait la fête, poulets, perdreau, champagne. Jusqu'à 10 heures on en a fait du chant ! A 10 heures je me couchais pendant qu'au loin, très loin, comme pour nous rendre à la réalité, le canon faisait rage. ...

Le 5 septembre 1915. ...

Le 6 septembre 1915. ...

Le 7 septembre 1915.

... Nous faisons la cuisine dans une maison. C'est la troisième que nous habitons depuis notre arrivée. Tu vois donc que nous déménageons souvent. Nous sommes en compagnie d'une bonne petite « vieille » de quatre vingt cinq ans, très gentille, qui vit là avec son arrière petite-fille. C'est nous qui faisons leur popote et la nôtre en même temps.

Nous couchons là avec le camarade cuisinier des sous-off, et la bonne « vieille » voulait nous donner des draps pour dormir et un édredon aussi. Cela me rappelait la poésie de Déroulède et j'avais envie de répondre :

« Et cette étable et cette paille

Où l'on fait son lit à sa taille ! ... »

¹⁰⁶ J. LAURIAC, mitrailleur 142^e RI, Labruguière (Tarn) – Carnet d'adresses d'Augustin ASTRUC.

Et du fait, nous n'avons pas voulu accepter son offre. L'on est habitué maintenant à dormir par terre, un lit c'est du luxe, des draps c'est inutile. C'est la 2e nuit que nous passons là, et j'ai bien dormi. Avant j'étais dans une autre vieille maison, où les rats me dérangent fort. Ici ils nous laissent tranquille. J'ai été hier à Ste M... faire des provisions. J'en ai profité pour faire quelques cartes de « moa ». Aussitôt que je les aurai, je vous enverrai un spécimen ou deux....

Le 9 septembre 1915.

... Mon frère¹⁰⁷, entrain bien hier à Orléans dans un régiment d'artillerie, comme secrétaire. ...

Le 9 septembre 1915.

... Au moment où j'écris, me voilà assis sur l'herbe au bord d'une route qui longe un étang assez important (3 fois environ comme le lac des Salhiens¹⁰⁸). J'avais fait laver du linge avant de partir de là ou nous étions. Je l'ai pris à demi sec. Alors j'ai pris mes chemises après dîner, je suis venu ici, faire un brin de promenade et me voilà pendant que cela sèche, en train de penser à mes Chers de là-bas.

Nous avons donc quitté Ch... F... (*Chaufontaine, Marne*) et nous voilà à 25 km environ vers le sud dans un petit village de peu d'importance où l'on paye le vin 15 sous, où l'on trouve peu à acheter, mais peut-être n'y resterons (nous) pas longtemps. Le voyage d'hier s'est effectué sans trop de fatigue. A mi-chemin nous nous sommes reposés deux heures. Nous avons pendant ce temps mangé la soupe, des sardines, du saucisson, du camembert, bu un bon coup de vin et le café, fait un peu de sieste et en route. N'ayant pas à traîner le sac c'est moins pénible, mais les déplacements ont ceci de mauvais que lorsque nous sommes installés quelque part il est toujours ennuyeux de faire un déménagement. Enfin c'est la vie de nomade, la vie de vagabond, la vie d'explorateur, la vraie vie de soldat. Elle est peut-être moins ennuyeuse, moins monotone que le séjour prolongé dans un même endroit, mais plus fatigante cependant.

Je te prie d'abord de transmettre aux amis Chardaire et Vammale mes remerciements les plus sincères pour le travail qu'ils t'ont fait. On n'est réellement sensible aux bienfaits des autres que quand on est dans le besoin soi-même ou les siens. Or c'est le cas. J'attends le jour où je pourrai « choquer¹⁰⁹ » le verre en leur compagnie pour leur témoigner ma reconnaissance. Malgré mes lettres de ces jours derniers je compte maintenant venir bientôt. Ne t'absente donc pas de Montgros, puisque je vais y arriver un de ces jours sauf contre ordre (toujours possible). ...

Et j'opte enfin pour la chambre au lieu du pré de Champredonde, puisque le devoir (auquel je suis habitué depuis longtemps) l'exige et n'oublie point que je n'ai pas peur plus qu'à mon départ. Et même, puisqu'une Jeannette te ferait plaisir ... (chut).

Je suis heureux de vous savoir bien portants et Jeanne toujours mignonne, Léopold et Raymond toujours gentils. ... Mlriorvf (*Noirlieu*).

Augustin.

Le 10 septembre 1915. (*Noirlieu (Marne)*).

... Le soir après souper, avec Victor, Daudé et une autre paire d'amis nous avons « choqué » à votre santé en dégustant une paire de bouteille de vieux vin. Aujourd'hui travail habituel. Encore un porte-plume après dîner pour un sergent, une ébauche de petit travail pour Jeannette, le souper puis, promenade en compagnie des anciens et toujours bons amis de la 18e et de Mr Lauriac que j'ai accompagné presque « chez lui ». Il m'a payé la "gnole" (eau de vie) et me voilà maintenant après un brin de rigolade avec deux ou 3 sergents et le lieutenant, en train d'écrire. Et demain on recommencera en attendant d'avoir fini. Oh ! Cette fin, le cauchemar de tous, l'idée fixe de chacun, quand donc arrivera-t-elle. ...

L e 11 septembre 1915. 8 heures du soir.

... Temps superbe ici, bien chaud dans la journée mais les nuits sont fraîches. Heureusement nous les passons dedans. ... Embrasse bien pour moi toute l'oustagado¹¹⁰ !

Le 12 septembre 1915.

... C'est huit heures du soir, je viens ... devine ? Non tu ne devinerais peut-être jamais, il vaut mieux que tu donnes tout de suite ta langue au chat et lire la réponse. Je viens de la ... prière ! Et ! Oui, je suis allé à l'église. Depuis bien longtemps je n'y étais pas allé. Pour quoi y suis-je allé ? Par dévotion ? Peu probable ! Par coquetterie ? Ce n'est pas mon cas ! Par nécessité ? Nullement ! Par simple curiosité, voilà ! Et je ne regrette pas. Je dois dire que quand je suis arrivé en compagnie d'un camarade, la prière était dite et on était

¹⁰⁷ Jules ASTRUC.

¹⁰⁸ *Lac des Salhiens* commune de Nasbinals.

¹⁰⁹ *Choquer* : cogner, donc trinquer ici.

¹¹⁰ *L'ousta* : la maison ; *l'oustagado* : la maisonnée.

sur la fin. J'ai pu entendre une paire de cantiques, deux ou trois Pater, un tantum ergo et c'est tout. Mais cela m'a fait une certaine impression. Devant cette foule de soldats en prière, je pensais à beaucoup de choses. Je me disais que sur le nombre il devait s'en trouver beaucoup de croyants. Ils chantaient, ceux-là des cantiques de guerre, de victoire.

Leur foi, sans doute les faisait penser à leurs familles, à leur village et on a beau, alors être quelque peu libre penseur, on ne peut s'empêcher d'être un peu ému par le spectacle. Le soldat troquant sa capote contre une soutane, l'harmoniste laissant la musique des obus pour la note aiguë de l'harmonium, la lueur des chandelles remplaçant les fusées éclairantes. Tout dit quelque chose.

Avant j'avais passé l'après-midi avec MM Lauriac, Renoir et Armand Bergounhon (le fils du maire) venu du 81e pour nous voir. Nous avons même fait un très modeste goûter sur l'herbe. Avec MM Renoir et Lauriac nous avons fait prendre une autre photo. Quand nous les aurons, je t'en enverrai un spécimen, en attendant je t'envoie une nouvelle binette de ton homme en cycliste ce coup-ci. J'ai fait faire ça à Ste Menehould, je ne sais pas si je te l'avais dit. ...

Augustin ASTRUC en cycliste – 1915.



Je crois que les permissions vont encore être retardées. ... Demain je te renseignerai davantage. ...

Le 13 septembre 1915.

... Pour le moment il est paraît-il, décidé que les permissions sont suspendues à partir de la date du 18 prochain. Pourquoi ? Je l'ignore. ... Nous voilà déçus du moins pour quelques jours encore. Je sens le poids de cette déception et je le partage. Mais je ne voudrais pas que vous vous fassiez de tout cela une montagne. ... Moi de mon côté j'accepte, par force bien entendu, mais avec calme aussi, la situation nouvelle. J'attends avec impatience la suite des événements et ne me bile pas plus qu'il ne faut. ...

Le 14 septembre 1915.

... On a remanié notre compagnie, un de ces jours, 5 conducteurs se sont trouvés de reste ...

Le 15 au soir 1915. (septembre) ...

Le 16 septembre 1915. ...

Le 18 septembre 1915.

... Aujourd'hui pas de lettre de Ninou. Ah ! Ah ! Tu vas te faire parler, petite et je dis parler car j'entends bien ne pas l'écrire, mais te le dire un de ces jours encore. Les permissions sont paraît-il sérieusement rétablies et je m'attends à filer après demain. Donc gare les reproches.

Je ne t'apprendrai pas grand chose aujourd'hui. La seule chose marquante, a été une soirée amusante organisée par le 342e avec le concours des musiciens du 80. Cette soirée a été très bien réussie. Les Général, Colonel, etc. y assistaient. Il aurait bien entendu fallu être en temps de paix pour qu'on goûte tout le charme de la récitation. Les monologues même les plus comiques laissent une arrière pensée de tristesse qui ne se dissipera pas de si tôt. Mais enfin cela fait passer un moment. ...

Le 18 septembre au soir 1915. ...

Le 19 septembre 1915.

... Aujourd'hui j'ai eu le grand plaisir de revoir mon ancien ami Lubac de Millau. Il est arrivé, il y a trois jours au 122e. Comme il n'est pas bien loin, il est venu me dire bonjour. Il va bien et est remis de sa

petite blessure. Un renfort est arrivé hier aussi à notre régiment, avec, quoi que tu en penses, l'ami Jarrousse de Marvejols et Philip qui était autrefois au Vivaldès, maintenant instituteur dans les Cévennes. ...

Le 20 septembre 1915. ...

Le 23 septembre 1915.

... Hier je n'ai pu écrire, parce que avant-hier nous avons quitté l'endroit où nous étions. Pour aller où ? Je n'en sais rien, mais il pourrait se faire que je n'écrive plus aussi régulièrement, car nous déménagerons, je crois plus souvent qu'avant.

Je regrette beaucoup de n'avoir pu venir vous pousser une visite, mais nous pourrions vous et moi ne point regretter ce contre temps, si lorsque je reviendrai, je n'aurai plus à repartir. ...

Le 24 septembre 1915.

... nous sommes partis hier au soir, à la nuit et les lettres vont partir ce matin. Je vais bien. La promenade s'est assez bien opérée. Clair de lune superbe, temps plutôt chaud. Nuit à la belle étoile. Autres détails demain ou ce soir. ...

Le 24 septembre 1915.

... Hier au soir nous avons donc quitté le village de N... (*Noirlieu*) pour aller loger à 6 ou 7 km dans un bois près de G... (*Gizaucourt*). Eh bien ! La nuit a été très bonne, j'ai très bien dormi sous la tente, à l'abri des arbres, sur la lisière d'un bois. Ce soir nous repartirons sans doute, pour, je n'en sais rien.

Je suis en congé pour la cuisine parce que, comme nous sommes appelés à nous déplacer souvent, nous avons versé tout notre matériel de cuisine sur une voiture. La cuisine de toute la compagnie se fait à la cuisine roulante. Tout le monde va manger de la même façon, pendant quelques jours seulement.

Au loin le canon tonne sans intermittence. Je pense bien que les boches f...tront le camp.

... Je suis pourvu en argent et en vivres, suffisamment pour quelques jours ... Trazfxlfig (*Gizaucourt*). Have you understand¹¹¹ ? ...

Le 25 septembre 1915.

... Me voilà réveillé depuis un moment ? Nous nous sommes arrêtés hier au soir ou plutôt vers 11 heures. Après une marche d'une douzaine de km, dans un bois où nous avons passé le reste de la nuit. La pluie nous a légèrement incommodés sur le matin, mais, à la guerre comme à la guerre !

Ma chère petite, nous voilà donc de nouveau à l'ouvrage et cette fois je crois, pour de bon. Nous serons, nous, beaucoup moins exposés que les autres, donc il n'y a pas lieu de s'alarmer, mais il ne faut pas non plus dire que je ne serai pas en guerre. Il suffirait d'un coup malencontreux.

Je ne voudrais pas te parler de cela, parce que d'abord je ne crois pas au danger moi-même et en second lieu je ne voudrais pas te faire de la peine. Si j'en parle c'est seulement pour t'engager à patienter sans énervement, à ne point te faire des idées fausses sur ma situation et si par le plus extraordinaire hasard, il m'arrivait quelque chose, ma foi, ce n'est alors que du courage que je te demande. Je pense qu'en tout cas, on va passer quelques choses aux Boches, dans un instant. Mais pas nous ! Le canon a déjà commencé son œuvre. ...

Le 26 septembre 1915.

... Qu'il te suffise de savoir que malgré une journée et une nuit à la belle étoile, sous la pluie, je vais bien. Comme distraction ce n'était pas mauvais non plus, nous avons assisté à un bombardement formidable.

...

En Argonne

Le 27 septembre 1915. (*Brizeaux (Meuse)*).

... Depuis 4 jours nous assistons au plus formidable bombardement qu'ont ait jamais connu. Par milliers à chaque minute, les obus retournent le sol de fond en comble, démolissant les tranchées, renversant les édifices du front, les blockhaus, incendiant tout et c'est terrible ! Heureusement pour moi je ne suis, avec les camarades que le témoin à distance de cette lutte fantastique qui se livre à nos côtés. Tu peux donc te tranquilliser. ... Mais vois-tu même à distance on ne peut se faire une idée de la guerre d'aujourd'hui. Les

¹¹¹ (Sic) - As-tu compris ?

prisonniers passent par centaines, les blessés défilent sans cesse et les morts ne se comptent pas. J'espère que ce sera la fin, que l'Allemagne aura enfin trouvé ses maîtres et que bientôt notre sol redeviendra libre.

Mais que de ruines, que de misères, que de deuils !

Ah ! Combien j'aimerais mieux à présent être en permission, mais il ne faut pas y compter encore.

Nous sommes dans un village à B... (*Brizeaux*) les maisons sont toutes démolies, l'église est en ruine, des débris de toutes sortes encomrent le pavé. 2 arbres restés debout de chaque côté de la porte sont le seul ornement qui reste. Avant hier nous avons passé la nuit dans un autre endroit peu commode, où se livre actuellement le plus fort des combats. A Beauséjour. Il avait plu toute la journée, nous avons couché dehors. Il est vrai que la nuit a été courte, couchés à 10 heures levés à 2 heures pour venir ici.

Je clos car je n'ai pas, quand même, bien qu'étant à l'abri, l'esprit au style. ...

(*Au dos de cette lettre figure leur code, inscrit par Honorine*)

Le 28 septembre 1915.

... Je suis assis le long d'un tertre et je garde mon mulet en compagnie des autres conducteurs. Je viens de lire mon journal, j'ai observé pendant quelques temps la canonnade monstre qui gronde à quelque distance de nous. J'ai pensé à nos chers camarades qui luttent désespérément pour chasser l'ennemi, acharné sur ses positions. Ils passent de mauvais quarts d'heure, nos ennemis, tout de même mais de quel courage les nôtres ont-ils besoin ? Et je me sens heureux au milieu de nos misères de me sentir tranquillement assis sur l'herbe. Tu peux être heureuse aussi chère petite, car ton homme est relativement bien. ...

Voilà qu'on nous annonce un nouveau départ. ...

Le 30 septembre 1915.

... Après un séjour de 3 jours à B...¹¹² (*Beauséjour*) nous avons quitté ce village où j'ai été obligé de suspendre ma correspondance avec ma bien-aimée. On est passé par V... (*Virigny*). Nous avons couché une nuit dans des caves à M... (*Maffrécourt*). Le lendemain départ après dîner, pour repartir un peu plus loin vers le sud, sur le penchant d'une colline, en plein air. Là, nous avons monté les tentes, nous sommes donc en plein air. Il n'y fait pas trop chaud la nuit, il a même plu la nuit dernière. ... Nous ne sommes pas en danger du tout. Nous passons la journée à jouer aux cartes, à dormir sur l'herbe ou à jacasser.

Il n'en est pas de même pour les camarades des compagnies qui sont toujours au combat. Les boches continuent à vivre de mauvais jours, mais il nous en coûte un peu. ...

Ton. Kivhnrnzfxlfig. (*près Minaucourt*)

Le 1 octobre 1915. (6 heures du soir).

... Assis tout à mon aise sur des caisses de mitrailleuses qui me servent de bureau je fais la causette avec ma bien aimée. ... Je ne puis malheureusement venir encore, le "travail" presse trop. Je continue à vivre les jours de la grande attaque, assez à distance des premières lignes, suffisamment pour que tu puisses être tranquille. ...

Les journaux parlent en notre nom auprès de vous pour me permettre de me taire sur les opérations militaires actuelles.

Le 2 octobre 1915. (6 heures soir)

... j'ai travaillé une partie de la journée avec quelques copains, pour nous construire une demeure. Tu sais ici nous n'avons pas besoin de spécialistes pour nous faire un logement. Avec l'ancien cuisinier des sous-off, duquel j'ai eu causé d'autres fois, Daudé de Rieutort et un autre méridional nous avons creusé, bâti (en terre), charpenté tout un chalet et je ne ris pas quand je dis un chalet c'est (d'ailleurs tu n'en doutes pas) le plus joli du village, quand je dis village il faut s'entendre. Je parle du village sans nom que nous habitons. On y tient debout, on y est à l'abri, c'est beaucoup. Et nous sommes six là-dessous. Les 4 conducteurs, Victor et le caporal. Nous avons notre petite table, notre suspension, nos étagères, tout un mobilier, quoi ! Si tu nous voyais tout à l'heure quand nous allons entreprendre la vaste partie de manille, tu dirais : « Ils ne se bilent pas trop, ceux là ». Et ces détails dans toute leur banalité doivent suffire pour te tranquilliser encore à mon sujet.

... Le 22^e colonial est par ici, je viens de voir si je trouvais la 8^e Cie pour voir le frère de Mme Rocher, mais je ne l'ai pas trouvé (la Cie). Demain je demanderai d'autres renseignements. ...

Le 3 octobre 1915.

... Voilà donc les vacances passées et passées sans me voir. J'aurais pourtant tant aimé venir en profiter un peu. Espérons que je viendrai cependant quelques jours. ...

¹¹² B... = ? Beauséjour ; V... = Virigny ; M... = Maffrécourt – JMO du 342^e.

Raymond a donc un petit chien et vous l'avez pris dans un joli panier. Je vois aussi que vous avez fait provision de confiture, tant mieux si Léopold et Raymond l'aiment encore.

Monsieur Parayre m'a envoyé le bonjour par une carte adressée à Victor. Mr Borrel m'écrit de Vendevre¹¹³ (Aube) où il se trouve dans un dépôt d'éclôpés pour pas grand-chose, une petite indisposition qui l'a pris pendant qu'on était encore à Noirlieu. Il compte revenir bientôt. ...

Le 5 octobre 1915.

... aujourd'hui, que j'ai été hier avec Sévène et le caporal à Ste M... d où j'avais été une fois me faire photographe. Nous allions avec un mulet et une voiturette faire des provisions pour la compagnie. Moi j'étais à bicyclette parce qu'il n'y avait pas trop de place sur la voiture. Il faisait un temps superbe le matin, la promenade s'annonçait belle, mais il a fallu déchanter. 2 heures après notre départ le ciel s'est obscurci et la pluie s'est mise à tomber, pas très fort cependant, mais assez pour troubler le charme de notre voyage.

Une fois là-bas le temps a passé vite chez le marchand de vin, chez l'épicier, le charcutier et puis nous avons fait un bon petit boulot pour lequel, nous avons pris le temps aussi. Un rôti de bœuf avec des haricots verts, une boîte de jambonneau, fromage, tarte, notre bouteille chacun, café, une bouteille de Bordeaux, une canette de bière, n'était-ce pas suffisant ? Départ à 4 heures avec la pluie, 14 km à faire, chemin épouvantable, je n'ai fait que 5 ou 6 km à bicyclette et puis il a fallu pousser le vélo, c'était dégoûtant. Enfin cela a fait un jour de sortie.

Ce matin départ de là où nous étions pour aller à 4 ou 500 m. On vient de s'y installer, mais comme logement nous sommes moins bien qu'avant car nous avons construit une assez belle baraque.

... Vous voilà donc à Montgros et au travail, mais votre voyage n'a pas été des plus agréables. ...

Le 7 octobre 1915.

... Il est 7 heures du soir. Je suis sous la tente et à la lueur de ma bougie, j'écris ma lettre. Je n'ai rien fait le matin avant 10 heures (parce que je n'avais rien à faire). A 10 heures j'ai été faire la causette avec Mr Camille Perret le frère de Mr Perret de Montgros que je connais depuis que j'étais au dépôt à Mende. Nous étions à la même compagnie. Après avoir vadrouillé un mois dans la Marne du côté de Vitry il est venu rejoindre le 143^e. ...

Le 9 octobre 1915.

... Je passe peut-être actuellement les meilleurs jours depuis que je suis en campagne. Rien à faire, aucun souci en dehors de ceux qui viennent de ma chère famille et ils ne sont pas nombreux (car je sais que vous ne manquez de rien). Donc je puis attendre avec patience. ... Je suis encore un des heureux parmi tous les malheureux qui sont au front. Quand je reviendrai nous partagerons alors le bonheur en deux parts inégales et c'est moi qui prendrai la grosse, alors. ...

Le 11 octobre 1915.

... le régiment étant descendu des tranchées hier, j'ai passé mes loisirs à aller voir les connaissances, afin de savoir si rien de fâcheux ne leur était arrivé. J'ai vu MM Lauriac, Jarrousse, Renoir, Bergounhion (Alexis et Adrien), Brun, les anciens camarades de la 18^e et j'ai eu le plaisir de constater qu'ils se portaient tous bien. Un seul de mon ancienne escouade a été légèrement blessé. ...

Tu sembles croire que je regrette de n'avoir pu me battre à côté des amis, tu te trompes, je n'envie pas du tout leur sort et le plaisir d'éventrer des hommes, même quand ces hommes sont des Allemands, ne doit assurément pas être bien grand. Si nous souhaitons, puisque c'est nécessaire que le plus grand nombre de boches restent sur le carreau, j'aime tout de même mieux ne pas prendre part à cette sinistre besogne. Donc ne pense plus que je sois sur le point de demander à y aller. D'ailleurs, je ne me sens aucun scrupule, à mon tour j'ai fait mon devoir. ...

Le 12 octobre 1915.

... Rien d'intéressant ici. Le canon gronde toujours, la fusillade se continue, la pluie tombe, ont est heureux dans sa modeste cabane. ...

Le 13 octobre 1915.

...

¹¹³ Vendevre-sur-Barse (Aube)

Le 14 octobre 1915.

... Je suis heureux que Léopold et Raymond fassent de bons élèves. Tâche cependant qu'ils ne fatiguent pas à l'excès. Je vois aussi qu'ils savent à l'occasion remplacer la maman pour la cuisine et qu'ils sont courageux quand ils vont l'attendre : « Batistou de l'asés¹¹⁴ ! ». Je suis content de les savoir joyeux. ...

Le 14 octobre 1915.

... J'ai vu aujourd'hui Couve de St Sauveur qui est au 4^e colonial. Il arrive des Dardanelles. J'ai vu aussi Portalier, les Pagès, le fils Neuveu de l'Esclache, qui sont au 80^e. Ils t'envoient le bonjour. ...

On chuchote que les permissions seront rétablies, mais je ne sais rien de sérieux. ...

Le 15 octobre 1915.

... Je suis content que mes lettres te soient parvenues et que les deux petites photos contenues dans l'une d'elles t'aient un moment fait revivre ma présence. Et tant pis si le casque ne te plaît pas bien. Cette coiffure telle que tu la dépeins est d'ailleurs assez appropriée à notre travail.

Sur ces photos, tu chercheras en vain Sévène, puisqu'il n'y est pas. Ce sont tous les anciens camarades de mon ancienne escouade de la 18^e Cie. Pour ce qui me concerne j'avoue bien que je n'ai jamais supposé que j'avais engraisé ici, certains cependant engraisent, mais ils sont peu nombreux. Moi je n'ai pas engraisé, mais je me porte bien, Dieu merci, comme à mon habitude.

... Le lieutenant est bien toujours avec nous, mais il va aux tranchées et mange comme les soldats à la cuisine roulante. L'adjudant Boulard a été promu sous-lieutenant il y a quelques jours, il reste avec nous. Evidemment, comme tu dis, ce ne sont plus les bons petits repas de Somme-Suippe. ... Ils sont soignés couci-couça. Un repas par jour, composé d'un peu de bouillon clair, un peu de riz ou de macaroni, un peu de brioche et voilà jusqu'au lendemain. ...

Le 17 octobre 1915.

... Ma lettre partie hier a dû t'arriver en piteux état. Pendant que j'écrivais un camarade faisait le comique à mon côté exprès pour me faire écrire des blagues ou même m'empêcher de finir ma lettre. Du fait, si je l'ai finie ce n'est pas sans peine et certainement j'ai fait une lettre affreuse comme idée et comme style. Enfin, tu m'excuseras, n'est-ce pas ? ...

Alors certains ne s'ennuient pas à Montgros. Les uns se battent pour se disputer une femme, comme s'ils n'auront pas assez de choix après la guerre, malheureusement ? Ils feraient mieux de venir (*passer*) leurs envies belliqueuses contre les boches. Quand on voit revenir sur le front, pour la deuxième fois des malheureux qui ont encore des blessures saignantes, on se demande pourquoi ces coureurs de foires et de filles ne viendraient pas à leur place.

Quand au fameux cavalier des rives du Bés et que j'avais deviné avant que tu le nommes, il aurait le temps celui-là aussi de venir faire un petit tour aux tranchées. Pendant que d'autres se font trouser la poitrine pour sauvegarder ses biens, lui s'amuse (et de quelle façon). ...

Le 18 octobre 1915.

... hier nous avons quitté le bivouac où nous étions. ... J'ai été désigné pour aller chercher du matériel à B... Nous sommes partis 9, à 10 heures du soir. Avant il avait fallu démonter les tentes, faire ses petits paquets. Donc pas de somme possible. Nous sommes arrivés à B... vers 11 heures. On a chargé et nous étions prêt à repartir à minuit. Un contrordre est arrivé et nous ne sommes partis qu'à 3 heures. Il faisait un froid de chien et ces 3 heures d'attente supplémentaire étaient plutôt longues. Enfin nous sommes arrivés ici à 7 heures. Donc une nuit blanche. Je sens aussi que le sommeil me gagne, je serai bref par conséquent, je ne suis pas fatigué ni malade mais je dors. ...

Tu as bien fait de faire placer le poêle de la chambre, nous pourrons plus facilement faire la manille auprès. ...

Le 21 octobre 1915.

... Hier ... nous sommes arrivés à D... (*Dommartin*) vers 7 heures du matin. Nous avons passé la journée et la nuit assez mal logés, mais on a bien dormi quand même car comme on n'avait pas dormi la nuit d'avant on avait un peu besoin de repos. ... Enfin une nuit de sommeil parmi les "poux" nous a remis entièrement. Départ le lendemain à 7 heures. On devait aller au sud de Ste Menehould, mais il y a eu contrordre et nous sommes partis pour S... T... (*Somme Tourbe*). Voilà deux jours que nous y avons passé. Nous sommes tranquilles ici et pour éviter les invasions nous couchons sous la tente au lieu d'habiter les baraquements. ...

¹¹⁴ *Batistou de l'asés* : Baptiste de l'âne (peut-être en référence à une histoire racontée à la veillée)

Hier par ordre du Lieutenant, j'ai repris la cuisine. ... Au 342 les Nasbinalais ont eu assez de chance dans les dernières attaques. Aucun que je connaisse n'a été atteint.

Enigmes : D = Wlnnzigrm hlhf Szmh (*Dommartin sous Hans*)

S.T = hlennv glfiyv (*Somme Tourbe*) ...

Le 22 octobre 1915.

... J'ai reçu ta lettre du 16 dans laquelle tu me parles de ta récolte de pommes de terre. C'est bien maigre. Ce qui m'intéresse davantage c'est votre état de santé ...

Une bonne nouvelle. Les permissions sont rétablies à partir de 25. Peut-être ne partirons nous pas tout de suite, cela dépendra de l'ordre adopté pour les régiments du corps d'armée, mais enfin il n'y a rien d'impossible à ce que je vienne passer la Toussaint à Montgros. Ne compte cependant pas trop là dessus car tu sais ce qu'il arrive parfois ! ...

En attendant reçois encore mes meilleurs baisers.

Ton Augustin.

P.S. J'ajoute un bonjour de Sévène, Lauriac, Renoir.

Le 22 octobre 1915. (Carte pour Léopold)

Mon cher enfant.

J'ai reçu ta lettre du 17. Je suis content que tu travailles bien en classe. J'espère que Raymond en fait autant et que tous deux vous faites toujours plaisir à la maman.

Je te prie d'embrasser bien fort Raymond et la maman. Gros baisers à toi aussi.

Ton papa chéri. Astruc.

Le 23 octobre 1915.

... Je suis content de voir que les problèmes commencent à ne plus être des montagnes pour Léopold, mais à en juger par sa lettre l'orthographe laisse encore beaucoup à dire. Il est vrai que tout ne peut pas venir d'un coup et cette année c'est la dictée qu'il bâchera. ...

Augustine¹¹⁵ de Recoules m'écrit pour que je lui fasse une bague. Ils vont bien. ...

Le 25 octobre 1915.

... C'est juste au moment où tu m'adresses des compliments pour mon exactitude que je deviens inexact. ... La cause c'est que si je viens dans quelques jours en permission (ce qui n'est encore pas certain) je voudrais apporter les bagues promises, et pour cela il faut les faire. Je n'avais pu y travailler car au moment de l'attaque on nous avait fait alléger de tout le matériel. On nous l'a rendu avant hier. Je me suis donc mis à l'ouvrage ...

Nous allons déménager ce soir dans l'après-midi pour aller habiter à 6 ou 7 kilomètres. ...

Ma mère m'a écrit hier. Elle me raconte que Rome de la Rouvière a un avant bras paralysé par suite de blessure. Mon père est actuellement chef cantonnier, Charbonnel surveille une équipe de travailleurs à la gare. Jules a paraît-il envoyé son gros tricot de laine pour qu'on me l'envoie à moi si j'en ai besoin. ...

Le 27 octobre 1915.

... Que je raconte d'abord le voyage. Partis à midi trente de S... T... (*Somme Tourbe*) . Nous sommes allés vers H... (*Hurlus*)¹¹⁶ à 5 ou 6 km, puis à 2 km environ dans un bois. Nous avons laissé là, la compagnie et les conducteurs, nous avons été un peu plus en arrière à autres 2 km environ, où nous sommes. C'était 7 heures quand nous sommes arrivés. Il faisait très froid, nous avions chaud, nous étions sans abris, en plein courant d'air, nous avons mangé presque en grelottant. J'avais cependant pris la précaution de m'envelopper les reins dans ma ceinture ! Puis on a monté les tentes, on s'est couchés sur la terre, il a plu pendant la nuit. Le lendemain si nous avions été chez nous il y aurait eu au moins la moitié d'hommes malades. Ici pas un. Moi je tiens comme les autres, aucune courbature, aucun malaise, aucune douleur. Croiras-tu que je suis costaud ? Et j'ai du plaisir à constater que vous me valez bien. ...

Le 28 octobre 1915.

... Une simple carte aujourd'hui pour te dire que la santé se maintient toujours. ...

Le 29 octobre 1915.

... Hier tu n'as eu qu'une simple carte, c'est que nous partions du cantonnement pour aller dans le même bois où nous sommes restés si longtemps et où nous avons fait de si bons petits repas. Mais nous ne

¹¹⁵ Augustine SEGUIN, cousine germaine d'Augustin, fille de Thimotée SEGUIN, sœur de Marius dit Séguinou.

¹¹⁶ Vraisemblablement *Hans*.

sommes pas tout à fait à la même place. Alors je n'ai pas ma petite baraque. Il n'y en a même pas du tout. Les deux ou trois qui tiennent encore debout sont occupées par des gradés. Donc il a fallu en arrivant se mettre à construire. Oh ! Nous y sommes habitués. Nous sommes arrivés à midi et à 4 heures notre maison était faite et nous en avons été heureux, car il a plu une partie de la nuit. ...

Je t'ai dit que j'avais repris la cuisine. ... Comme cuisine, je ne fais pas grand-chose, car j'en prends le plus possible à la "roulante". Cependant le matin je prépare le repas complet car la "roulante" ne fonctionne que le soir.

Hier on a fourni la liste de permissionnaires pour la soumettre à l'approbation du Colonel. Je vais donc pouvoir enfin venir revoir Montgros ...

Le 31 octobre 1915. ...

Le 1^{er} novembre 1915.

... Je voulais hier t'écrire longuement et puis, je n'ai pu le faire. Avant hier une violente attaque des Boches a mis un peu de désarroi parmi nos régiments. Le 80 et le 342 ont assez sérieusement écopé. Plusieurs Cie du 80 sont prisonnières. J'ai tâché de savoir si la 8^e où était Portulier et les autres de Malbouzon étaient du nombre, mais je n'ai pas pu. J'ai su seulement que leur section n'était pas avec les autres. A nous, on a pris 3 mitrailleuses et fait une douzaine de mitrailleurs prisonniers. Par contre hier on a rendu aux Allemands un peu de ce qu'ils nous avaient fait la veille, nous avons fait 8 ou 900 prisonniers et repris tout ce que nous avons d'abord perdu. ... Enfin je vais bien, c'est l'essentiel et pendant ces heures de bombardements je me trouve quand même heureux d'être où je suis. Avant-hier personne n'a pu aller porter à manger à ceux qui étaient en ligne. ...

J'ai reçu ton colis de truites. Hier au soir avec les amis habituels nous nous sommes régalés après les avoir fait réchauffer dans un peu de beurre. Elles étaient très bien conservées et elles étaient délicieuses. ... Mr Borrel a profité du souper. Il est arrivé dans l'après-midi venant de Vandœuvre. Il rejoint sa Cie. Il a couché "chez nous" et nous allons dans un moment déjeuner ensemble. ...

Le 1^{er} novembre 1915.

... Ce que j'ai fait aujourd'hui : déjeuner du lieutenant, déjeuner personnel avec Mr Borrel, promenade à 3 ou 400 mètres pour voir au 237^e s'il n'y avait pas des connaissances, car le 123^e territorial en avait fourni. Je n'ai vu qu'un Marvejolais, puis dîner, puis j'ai travaillé à faire un petit souvenir pour Jeannette, demain je le finirai.

A 4 heures j'ai lu les journaux, à 5 h souper, puis la manille jusqu'à maintenant. Vois-tu que je n'ai pas pu écrire plus tôt. ... Mr Borrel est monté rejoindre sa compagnie ce soir. Sa compagnie n'est pas très peuplée, il reste une vingtaine d'hommes seulement et il a eu de la veine de ne pas (*se*) trouver là ces jours-ci.

La vie actuelle des tranchées est une vie impossible. Les gaz asphyxiants, les obus de toutes sortes sèment la terreur dans les rangs. Du 80^e j'ai vu Pagès Baptiste de Malbouzon. Il a échappé à cette bataille. Je crois le fils Portulier blessé, mais je n'en suis pas sûr ... C'était la pagaille. De ce régiment il reste une centaine d'hommes. Heureusement le plus grand nombre sont prisonniers. ...

Le 3 novembre 1915. ...

Le 5 novembre 1915.

.... Hier on nous a dit vers 6 heures : « Le régiment est relevé pour aller en arrière, nous partons demain à 7 heures ». Ce matin en effet vers 4 heures nous étions relevés par les premiers qui descendaient des tranchées. On a causé un moment des événements survenus depuis deux ou trois jours, puis il a fallu démolir les tentes, ramasser les casseroles, bâter les ânes, impossible de pouvoir écrire. ... Nous avons été à Somme-Suippe, pas très loin, à 3 km environ. Nous y avons passé la journée. Comme avant, j'ai fait la popote des officiers dans une maison avec une cheminée, il y a longtemps que je n'avais pas été aussi bien installé.

Et puis être tout à fait hors de danger et dans un village, cela rend tout de suite gai. Nous repartons demain pour X...¹¹⁷ à une douzaine de km. Après dîner j'ai été voir Mr Bonnet, le gendarme, et ai passé avec lui une bonne paire d'heures en buvant un bon litre et en mangeant des biscuits. Le soir après souper comme je me disposais à ramasser mon matériel pour demain, Mr Bonnet et deux de ses amis autres deux de ses collègues d'Aumont sont venus avec Sévène me prendre pour aller "choquer" le verre ensemble. Je suis sorti, laissant mon travail à un camarade et nous avons été sucer trois bouteilles de champagne en causant du pays,

¹¹⁷ Voir lettre du 6/11/1915)

de la guerre, de nos familles, etc. Résumé : bonne journée. Une seule chose m'ennuie un peu, il paraît qu'à cause que le régiment a eu un assez grand nombre de pertes dans les dernières attaques, on va réduire le nombre des permissionnaires. Au lieu de 8 il n'en partira que 4 et comme j'ai le numéro 5 je ne serai pas de ce tour-ci encore. ... Mais ce qui n'ennuie davantage, c'est que Sévène ayant le N° 4, va partir demain. Donc nous ne viendrons pas ensemble. ...

Le 6 novembre 1915.

... Hier dans une de mes dernières lettres signifiait : Sfioph (*Hurlus*) et maintenant Groolbv (*Tilloy*).

...

Le 8 novembre 1915.

... Nous quittons ce matin le village de Tilloy. ... Qu'il te suffise de savoir que je me porte bien, qu'il n'y a rien d'anormal à notre déplacement et que j'attends mon tour de départ pour la Lozère avec impatience. ...

P.S. MM Lauriac et Bergounhon Adrien ont été blessés légèrement.

Le 9 novembre 1915.

... Je ne serai pas long aujourd'hui parce que je compte venir t'en dire davantage sous peu. Je partirai aujourd'hui ou demain pour Montgros. ... Augustin Xlfigraloovh (*Courtizolles c.a.d.. Courtisols*).

Télégramme d'Orléans du 11. 11h15 (novembre 1915).

Arriverai demain 12 Aumont 11 heures. Augustin.

(1^{ère} permission pour Augustin)

(Retour de permission)

Le 15 novembre. 23 heures. (Ce doit être le 19)

... Selon ma promesse je vais expédier ces deux mots de Montluçon. Je suis donc dans le train avec Jules. Je l'ai trouvé à Eygurande comme je m'y attendais. Il va bien, on vient de casser la croûte. ...

Montargis le 20 novembre 1915.

... Nous sommes arrivés à Montargis à 4 heures et repartons à 9 heures vers Troyes. Comment j'ai passé la journée, le voici : arrivé à Aumont vers 10 heures, de Nasbinals à Aumont rien d'extraordinaire, pas froid. A Malbouzon j'ai vu plusieurs connaissances. A Aumont j'ai vu Privat et Mr Prouzet qui a payé un verre à la gare. J'ai vu les institutrices. A la gare vers 11 heures moins le quart, je m'apprêtais à prendre le train quand mes parents avec l'oncle de Recoules se sont trouvés là. Ils venaient pour me voir. Comme cela les avançait de descendre à St Sauveur et que cela me permettait de voir la famille Sévène nous avons décidé d'aller dîner chez Sévène et nous voilà partis. La petite Augustine de Recoules prévenue est arrivée vers 1 heure. Nous avons dîné en famille, bu une paire de bouteilles de vin blanc et puis après force baisers de tout le monde je suis monté dans le train. Voyage peu intéressant jusqu'ici, toujours la nuit, trains bondés jusqu'à être obligés de se tenir debout dans le couloir de St Germain-des-Fossés à Nevers. ... Quant au courage, j'en ai eu beaucoup au départ, actuellement c'est un peu en baisse mais cela ne durera pas sans doute. ...

Le 20 novembre 1915.

... 10 heures½. Je suis à Châlons. Tu vois qu'on n'a pas mis longtemps à nous reconduire à destination. Nous sommes 3 du 342. Les autres sont devant ou derrière. Mais je ne crains rien, je rentrerai à l'heure. Nous allons passer la nuit ici, à la gare, car on ne trouve rien en ville en ce moment. C'est peu intéressant de se coucher sur la banquette, mais il va falloir se réhabituer à la dure. Ce sera un peu pénible quand on vient de quitter un si bon lit où l'on dormait si bien aux côtés de sa délicieuse petite. Mais que faire. Je penserai à toi une fois de plus et essayerai de dormir quand même.

... J'ai acheté en route un petit bouquin à 4 sous, un petit bouquin où il est question d'amour et de bonheur. Je lisais, cela me rappelait tant de choses que souvent je m'arrêtais de lire pour penser, quitte à ne plus savoir où j'en étais après. Ah ! Triste guerre qui a brisé ce bonheur, quand finiras-tu ? ...

Le 22 novembre 1915.

... j'ai repris mon travail et mes anciennes habitudes. ...

Le 24 novembre 1915.

... Notre Lieutenant a été promu capitaine à la date d'hier. Au dîner nous avons bu le champagne en son honneur. ...

Le 24 novembre 1915.

... J'ai reçu aujourd'hui ta première lettre écrite depuis mon départ de Montgros. Je vois d'après cette lettre que ce départ a été un peu dur pour toi. Je t'assure qu'il l'a été aussi pour moi, mais beaucoup moins. J'ai éprouvé au départ un bien grand chagrin. Tu t'en es aperçu malgré mon effort de ne point paraître trop triste. De mon côté j'ai compris que tu faisais de même tout ton possible pour me donner du courage. ...

Pendant les 6 jours que j'ai passés à la maison, j'ai connu le bonheur qui n'était depuis bien longtemps plus mon partage. J'ai revu les jours passés, j'ai vécu les heures inoubliables qui me rendaient autrefois la vie de famille si douce, si agréable, j'ai pendant ces 6 jours oublié la guerre, ses misères, ses dangers, tout ce qui pendant 13 mois m'a fait souffrir. J'ai pensé uniquement à toi, ma petite, à notre petite famille, à tous ceux que j'ai connus et aimés, j'ai été heureux parmi vous et j'ai manifesté mon bonheur par ma bonne humeur, par ma gaieté qui ne m'a point quitté pendant mon séjour. Je me suis reposé l'esprit et le corps, je n'ai pas eu de soucis, je n'ai point fait de travail par force, je me sentais au paradis auprès de vous.

Tu as partagé mes impressions de bien être, tu as partagé mes sentiments, tu as partagé mon bonheur et ces deux enfants chéris renaissaient à la vie dans leur famille complète. Comment au moment où l'on devait se quitter, au moment où des centaines de kilomètres allaient mettre entre nous un vide immense, ne pas sentir son cœur se briser un peu et comment au souvenir seul des instants bénis qui nous ont permis de vivre côte à côte ne pas sentir une larme mouiller les yeux. ...

Ici je vis presque en famille, j'ai une femme et trois gosses, un garçon et deux filles, malheureusement la femme ne me dit pas "mon Tinou" et les gosses ne disent point papa, mais que veux tu, peut-être même me déplairaient-ils tous s'ils m'appelaient autrement que : Mr Astruc ! La femme couche avec sa petite fille, son chien, son chat et sa chèvre. Tout cela remplit bien le lit, le chat sous l'édredon, le chien dessus et la chèvre aux pieds comme bouillotte. Tu vois que ma famille se respecte. Moi, dans ces conditions je préfère aller coucher un peu plus loin dans une autre maison, sur la paille. Mais enfin je suis à l'abri ici, j'ai mon feu dedans et c'est beaucoup. ...

Emilie compte-t-elle venir bientôt ?

Le 24 novembre 1915. (Carte postale N° 407 : La grande Guerre 1914-15. Après les combats de Perthes, prisonniers allemands passant en Gare de Châlons-sur-Marne).

Mon cher Léopold.

Avec ce souvenir je t'envoie mes meilleurs vœux de guérison et mes doux baisers.

Augustin.



420. La Grande Guerre 1914-15. - Soldats allemands faits prisonniers dans les Combats de PERTHES
arrivant en Gare de Châlons.

« PHOT-EXPRESS »

IMP. BAUDINIÈRE, NANTERRE

24 novembre 1915. (Carte postale N° 420 : La grande Guerre 1914-15. Soldats allemands faits prisonniers dans les combats de Perthes arrivant en Gare de Châlons).

Mon cher Raymond.

Avec ce souvenir de papatou, je t'envoie mes meilleurs baisers.

Augustin.

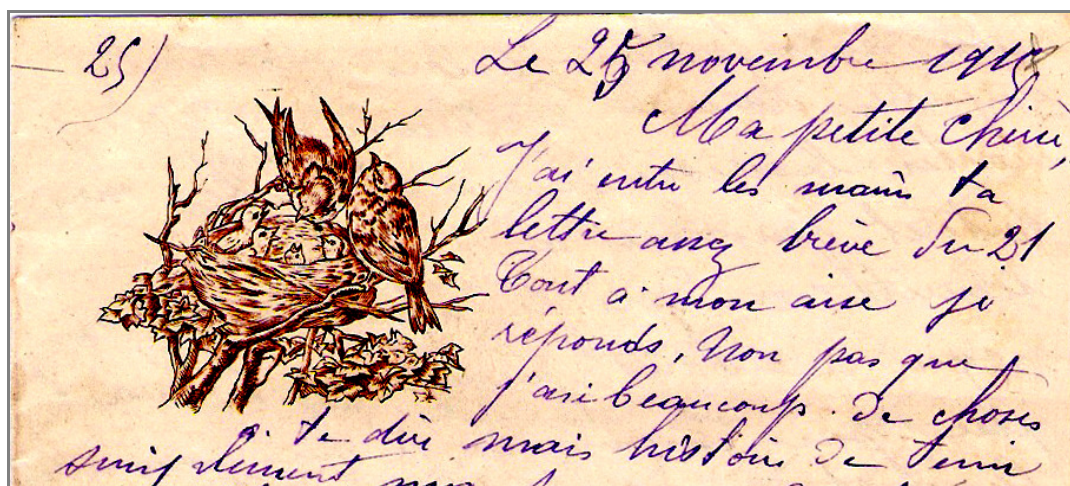
Le 25 novembre 1915.

... Quand je suis parti en permission, j'avais dit : « Je pars avec l'envie bien arrêtée de ne plus reprendre la cuisine dès mon retour ». Il a fallu que je m'y refasse. Je sais que tu y tiens, je sais que c'est mon intérêt, mais d'un autre côté, je fais ce travail avec un tel dégoût, que parfois je jetterais le métier au diable avec une réelle satisfaction. Alors me voilà empêtré dans ce dilemme : « Dois-je écouter le désir de ma famille, mon intérêt personnel au point de vue sécurité, ou dois-je abandonner, au risque de tout perdre, un travail que par moment je me sens absolument incapable de continuer ».

Jusqu'à présent j'ai tout sacrifié pour votre plaisir ou plutôt pour moi-même car votre plus cher désir c'est de me rendre le bonheur que vous rêvez pour moi. Je voudrais continuer, je voudrais surtout vous plaire et vous montrer que lorsque vous cherchez ma sécurité, je ne fais point le contraire pour me perdre. Mais aurai-je la force de vous suivre jusqu'au bout, j'en doute, c'est par moment au dessus de mon pouvoir. D'autres à ma place se trouveraient heureux, moi je ne puis m'y faire et si je suis ennuyé parfois c'est à cause de cela. ... Aujourd'hui Mr De Castelna¹¹⁸ passait en revue nos deux régiments 342 et 80. Je n'y ai pas été. ...

Ah ! Que ne sommes-nous comme les petits oiseaux de la page ci-contre¹¹⁹, le sud paraîtrait si doux.

...



Novembre 1915. (27) (Carte postale de : L'Epine Marne. La basilique)

Souvenir de mon passage à L'Epine. Augustin.

Le 27 novembre 1915. (27)

...

Le 28 novembre 1915. (28)

... J'ai encore dans la poche la lettre écrite pour toi hier au soir. Je continue. Je suis actuellement dans le train. C'est 3 heures, nous ne partons qu'à 5 dit-on. Comment mieux profiter du temps que de le passer à écrire à sa chère moitié.

Ce matin à 5 heures alors que nous dormions tranquillement, l'on est venu nous réveiller en vitesse. Il a fallu tout ramasser, tout préparer et à 6 heures 30 départ. Nous avons fait à pieds une quinzaine de km. On s'est gelés pendant une heure à attendre à l'arrivée. On a cassé un peu la croûte et nous voilà embarqués, ânes, voitures et hommes. Départ, je t'ai dit à 5 heures vers je ne sais où. Tout me semble faire croire que le voyage ne sera pas trop désagréable. ... Il fait très froid, il y avait 10 degrés au dessous de zéro ce matin à Courtisols.

... Hg Srozriv (St Hilaire).

¹¹⁸ Général DE CASTELNAU, adjoint de Joffre en 1915.

¹¹⁹ Depuis le 24 novembre Augustin utilise du papier à lettre décoré d'oiseaux.

Le 29 novembre 1915. (29)

... Hier j'ai écrit dans le train. Nous sommes partis à 5 heures de la gare d'embarquement, 2 heures après nous arrivions à destination, dans cette jolie petite ville où nous étions déjà passé une autre fois dans le courant du printemps et où le champagne n'était pas cher. Malheureusement nous n'y avons pas séjourné ! Aussitôt le débarquement fait, nous avons attendu peut-être 2 heures sur la route de la gare, en attendant que les fourriers aient eu fait le cantonnement. Puis départ vers un petit village distant de là de 7 km.

Avant d'aller plus loin, je dois te dire que j'ai eu pendant notre attente à E... la joie de rencontrer un de mes anciens élèves, Léon Gibelin du Py, qui est aux mitrailleurs du 55^e d'infanterie. Ils attendaient pour s'embarquer pour probablement aller nous remplacer dans le secteur de Tahure. Il était nuit, nous les avons croisés. En passant il a demandé : « Il n'y a pas de Lozérien parmi vous ? ... Je répondis : « Moi je suis de la Lozère ». D'où ? « De Nasbinals, Aumont ». Moi je suis du Py. « Et moi je suis l'ancien instituteur du Py ». C'est vous Mr Astruc ? « Oui ». Et vous ne me reconnaissez pas ? C'est Léon Gibelin, etc., etc. ... Il me raconta que son frère Auguste (*Gibelin*) était disparu depuis quelques temps, Louis blessé, l'abbé en Belgique et Jean je ne me rappelle pas. J'ai éprouvé un grand plaisir à le revoir et lui de même. ...

Arrivé au petit village de H... (*Hautvillers*) nous avons dû pousser encore 1 km plus loin pour être à notre cantonnement. Nous avons pu nous coucher seulement à 2 heures. On était tous assez fatigués. Mais nous sommes très bien ici. Dans une ferme isolée, où il n'y a qu'un garde domanial avec sa famille. Des gens excessivement gentils qui nous comblent d'attentions, auxquelles nous n'étions pas habitués.

J'ai un petit appartement pour faire ma cuisine avec table, cuisinière, bois à volonté. L'eau seulement est assez rare, je parle de l'eau potable. Nous couchons aussi dans un recoin très convenable, l'atelier du garde, où nous ne sommes que quatre, bien tranquilles.

La famille se compose : du garde, de sa dame, d'une demoiselle couturière et d'un petit garçon de 10 ans, Raymond qui a passé presque toute la veillée sur mes genoux. Il va à l'école. Il a une autre sœur qui est institutrice dans l'Eure.

... J'ai cru comprendre par certains bruits qui me sont arrivés à deux ou trois reprises que notre capiston se faisait de plus en plus exigeant. Il ne m'a jamais fait un reproche et je fais mon travail comme avant. Mais voilà, c'est un grand gamin plein de caprices tout simplement et très lunatique. Un jour il passera sur tout, et un autre jour il ronchonnera pour un rien. ...! Et toujours un mot narquois pour expliquer sa façon d'agir. Enfin c'est un ecclésiastique et comme la plupart de ses confères, il sent un peu l'hypocrisie. Il ne m'a rien dit, je le répète, mais précisément j'aurais préféré qu'il me le dise, j'accepte volontiers toutes mes responsabilités. ... Si j'étais séminariste il est certain que les choses iraient autrement. Il souffre, je crois, de ma présence et moi je souffre de cette sorte de haine latente et sournoise qui crée souvent des réflexions peu aimables à mon égard. ...

Le 1 décembre 1915. (30-1)

... Hier ... Après dîner j'ai été faire un tour au village de H... (*Hautvillers*) à 1 km à peine. J'ai fait mes petites emplettes et retour. Après souper nous avons fait une bonne partie de manille avec les ordonnances pendant que les châtaignes cuisaient dans le four de mon fourneau. Nous les avons mangées ensuite en buvant une bouteille de champagne. Tu vois qu'on s'en fait le moins possible. ...

Le 2 décembre 1915.

... Je t'écrirai tous les jours comme c'est promis à moins d'impossibilité complète. Si tu passes un jour sans nouvelles, dis-toi : « Demain j'aurai une lettre ou deux ». Si tu n'en as pas le lendemain dis-toi : « J'ai 2 lettres en route, j'en recevrai demain » et patiente sans t'inquiéter de moi, car je fais de même. Comme je te le disais dans ma lettre d'hier ou d'avant-hier nous ne sommes pas à plaindre pour l'instant. Nous sommes dedans, au repos. Comme vous je me rôtis les ongles toute la journée, je n'ai pas froid la nuit.

...

Je t'embrasse comme je t'embrassais la nuit dernière en rêvant que j'étais de nouveau en permission.

...

Le 3 décembre 1915.

... J'ai reçu aussi une lettre de Mr Jaillet, c'est plutôt une lettre de reproche à cause que pendant que j'étais à Montgros, je n'ai pas été faire une visite à Mme Jaillet. J'ai peut-être eu tort en effet, mais comme j'avais vu Mme Jaillet à Nasbinals, Marie à la maison, Louise et Casimir à l'école et sa belle-mère, je m'étais cru dispensé. En tout cas si Mr Jaillet venait en permission je ne serais pas surpris qu'il ne vienne pas à la maison. Sa lettre me le laisse comprendre. ...

Le 4 décembre 1915.

... J'ai en mains deux lettres de ma petite femme bien aimée ... La deuxième est une longue lettre de huit pages. Aussitôt lu j'ai senti tout ce qu'elle contenait de bon sens et d'amour pour ton petit homme. Je l'ai aussitôt passé à mon ami Sévène qui lisait le journal dans ma cuisine et je lui ai dit : « Tiens, il n'y a pas d'indiscrétion pour un ami, lis et tu me diras ton impression ». (J'espère que tu ne m'en voudras pas d'avoir communiqué à un ami qui pour l'instant remplace mon frère, tes pensées les plus douces et les plus sincères ! » Aussitôt qu'il a eu fini je lui ai dit : « Penses-tu qu'on puisse gagner une cause qu'en on a contre soi un avocat pareil » (Je dis «contre soi» c'est une façon de parler car je sais bien que c'est absolument le contraire et je devrais dire « avec soi ». Quoi qu'il en soit, il m'a répondu : « Mon ami tu n'as rien à dire et rien à faire, tu n'as qu'à t'incliner». Aussi avant d'aller plus loin je dois t'aviser de cette décision : c'est que je ne dirai rien, et je m'incline. Est-ce assez ? ...

Tu aimes ton homme ma chère Ninette, je le savais bien avant d'avoir reçu ta lettre, mais comment ne le saurais-je pas mieux après la lecture de ce long plaidoyer qui conclut à mon bonheur personnel, à ma sécurité, au bien être de notre si chère famille.

... Tu peux m'en vouloir ma chère aimée de t'avoir fait part de l'absurdité de mes vues, mais moi je te bénis de me l'avoir fait comprendre et sois assurée que je regrette de t'avoir fait de la peine à cette occasion, et qu'à l'avenir je saurai me rappeler tes conseils et tes affectueux désirs.

... La nouvelle de la mort de mon ami Lubac m'a vivement peiné. Il avait été pour moi un bon camarade. Je vais écrire un mot à sa malheureuse femme. Voici son adresse :

Mme Vve Antonin Lubac. 11 Bd Sadi Carnot à Millau. Aveyron.

4 décembre 1915. (*Carte adressée à Honorine : La Grande Guerre 1914-1915 – L'Epine (Marne) - Ruines sur la route de Châlons - La Basilique est heureusement intacte*)

Mes plus affectueux baisers.

Augustin.

Le 4 décembre 1915. (*Carte postale : La Grande Guerre 1914-15 – En Champagne – Plaque commémorative du Corps d'Armée Colonial placée sur l'Eglise de Hans*)

Mon cher Léopold.

Ta lettre du 25 m'a fait bien plaisir. Je suis content lorsque j'en reçois de toi car cela me prouve que ce maudit ventre ne fait plus mal. J'espère qu'il ne te fera plus souffrir, mais pour cela écoute bien ce que la maman te recommandera. Moi je suis bien aussi. Je t'autorise à prendre 4 ou 5 morceaux de gomme arabique puisque tu le demandes. La maman te les donnera. Ils sont dans la caisse de la photo.

Je t'embrasse bien fort, mon Léopold chéri.

Astruc.

Le 4 décembre 1915. (*Carte postale : En Argonne – Messe Militaire sous bois*)

Mon cher Raymond.

J'ai reçu deux lettres de toi. Ton histoire de lapin qui avait fiché le camp nous a bien amusés, l'intervention de Baptiste, les "pégareilles"¹²⁰, le lapin qui sortait quand vous l'appeliez, tout ça nous a bien fait rire. Je vois bien que tu es toujours le même petit diabolin. Tant mieux, j'en suis heureux, j'espère que même en l'absence de papa vous ne vous ennuyez pas avec Léopold, surtout quand Jeannette sera venue.

Encore une autre histoire de poulet que tu me racontes dans l'autre lettre ! Décidément tu en as toujours avec les lapins ou les poulets. Petit tapageur, va !

Je t'embrasse bien fort.

Astruc.

Le 6 décembre 1915. (5-6).

... Hier la matinée a été employée au rasage, taille des cheveux, toilette, cuisine. Après dîner, comme dans la semaine nous sommes assez esclaves, nous avons profité du dimanche pour aller faire un tour au village. On a été dans deux ou trois cafés et l'on s'est payé quelques cannettes de bière. Retour à 5 heures (j'avais préparé, ou presque mon souper d'avance), souper à 6 heures. A 7 heures nous étions de nouveau en ville. Tu vois, on se paye de temps en temps quelque escapade. Encore une station dans un café et retour. Ou plutôt pas retour tout de suite. En partant comme je passais devant la maison de mon épicière, elle travaillait en vain à fermer sa porte (oh ! pardon) car la serrure de sa porte ne fonctionnait pas. Un gosse avait mis une pointe dedans. Cette femme était obligée de passer la nuit dans son magasin, faute de pouvoir fermer. Je suis arrivé juste à temps pour démonter la serrure d'un tour de main et remettre tout en état. Après on a bu une

¹²⁰ Pégareille : crotte de lapins.

bouteille de vin blanc avec les ordonnances qui sont avec moi. Ce que c'est que d'arranger les serrures, des fers... (pardon, j'allais écrire une bêtise) des portes !

Ninou chérie ton homme se paye un peu ta tête à distance et ma lettre semble bien vouloir te faire mettre un peu en colère. Pourtant je pense que tu ne m'en voudras pas trop de t'avoir raconté cette histoire. Tu as sans doute encore un peu confiance en Tinou ! Réponds ? ...

Le 8 décembre 1915.

... J'ai reçu le bulletin de l'amicale. Merci, j'ai passé un agréable moment à le lire. M'as-tu envoyé les 20 fr que je t'ai demandés. Si oui, tu m'en enverras encore 20 car au repos je dépense un peu plus qu'en temps normal. ...

Le 8 décembre 1915. 16h30.

... Hier je voulais te raconter une petite histoire et puis, je l'ai oubliée. Un sergent (notaire dans le civil) renommé pour son bon appétit, avait parié avec notre capitaine qu'il se chargeait de manger à lui tout seul un poulet, après avoir soupé. Le capitaine avait accepté le pari. La veille de ma rentrée de permission, on s'était procuré un poulet et sans l'avertir, bien entendu, on laissa le sergent souper comme d'habitude et puis on lui a servi le poulet. Mais on avait pris soin de faire ce soir là un bon petit repas. Aussi il demanda grâce et se déclara vaincu, mais prêt à recommencer l'expérience un autre jour. Entre temps il paya 8,50 pour le poulet et c'est nous qui le mangeâmes le lendemain. Avant-hier on recommença. Nous avons acheté un autre poulet 9,50 ce coup-ci. Il pesait 4 livres ¼ plumé. C'est moi qui l'ai fait cuire, puis sans le publier bien entendu afin qu'il ne s'abstienne pas de manger, nous lui avons apporté le poulet, tous en procession, le capitaine en tête. Tu parles d'un rire en voyant qu'il faisait la moue devant ce gros poulet. Mais il ne s'agissait pas de flancher, il fallait le manger, où il payait encore le prix du poulet. Il se mit à dépouiller une cuisse, puis une autre, puis une aile, puis une autre, puis le blanc, puis..., puis finalement il mangea le tout. Alors les figures changèrent. ... Le lendemain il nous tardait de voir le sergent pour voir s'il n'était pas malade. Mais nous l'avons trouvé prêt à recommencer. Il a mangé 3 livres ½ de viande après soupé sans être indisposé. ...

J'ai passé un peu de la soirée chez les patrons de la maison où nous logeons. Nous avons parlé guerre, pédagogie puisque la demoiselle est institutrice dans l'Eure, de ci de là, on a passé un bon moment. ... nous avons pu aller en ville boire une paire de bière, chez les futurs beaux-parents de la sœur de cette demoiselle institutrice dont je viens de parler, et qui font bureau de tabac, là aussi se trouve un jeune homme, normalien avec qui j'ai fait connaissance, cela fait du bien de rencontrer quelqu'un de la corporation. Je serais bien heureux si je pouvais pour toujours rejoindre ma classe et reprendre l'ancien métier qui pour aussi pénible qu'il soit est toujours plus intéressant que celui que nous faisons actuellement.

Je t'envoie ci-joint une coupure du *Messenger de Millau** qui porte la mention de la mort de mon camarade Lubac. ...

(Lettre écrite à l'endroit et à l'envers.)

(Coupure du Messenger de Millau 27/11/191 - Morts au champ d'honneur.)

Antonin Lubac de Millau. Voyageur de commerce, du 122e d'infanterie, blessé une première fois en Belgique le 4 janvier 1914 (comprendre 1915) Tombé au champ d'honneur en Champagne, le 30 octobre 1915 ; Décédé le lendemain à l'ambulance de St-Rémy-sur-Bussy, Marne ; 35 ans, 1 enfant.)

Léon Pailhas....etc.

Le 10 décembre 1915. (Carte : L'Epine (Marne) – Le Jubé)

...

Le 10 décembre 1915. 16 heures 30.

... Actuellement je regrette moins mon emploi et même par le temps toujours pluvieux qu'il fait, je me trouve assez souvent heureux près du fourneau. ...

J'ai rêvé de toi cette nuit et ce matin... !

Le 12 décembre 1915.

... Hier au soir, il y avait au petit théâtre d'Hautvillers une soirée organisée par le 342e. Mais la salle était petite, on n'admettait que les civils et les sous officiers. Comme on peut toujours se débrouiller, j'ai pu aller à la soirée. On y est allé de 8 h à minuit ½. Retour à 1 heure. ...

Tu me dis : « Tu grondes, Tinou, parce que je suis impatiente de nouvelles. » Mais non ma petite je ne gronde pas, comment as-tu pu croire que je grondais. J'ai voulu seulement t'engager à ne pas te tourmenter sans motif parce que mes lettres ne t'arrivent pas régulièrement. Je suis à l'abri ...

Aujourd'hui j'ai contenté mes clients. Je leur ai servi un bon frichti (potage, huîtres, salsifis frits, bœuf en daube, haricots, poisson, poulet, crème, etc.). ... Hier soir j'ai passé un agréable moment à la soirée. Discours, chansons, magnétisme, musique, etc. Tout était distractions agréables.

Mr Boyer a donc été mobilisé. J'espère qu'il aura la chance de ne point venir sur le front.

...

Madame (*je*) vous présente mais meilleurs vœux de bonheur.

(*Signature illisible*)

P.S. Tu seras surprise de trouver ci-dessus les deux lignes que tu viens de lire. C'est le camarade qui était à mon côté sur la petite photo où nous étions tous deux, près de la cheminée de mon ancienne cuisine. Il tenait à mettre son mot et a refusé d'aller sur la "paille" avant de l'avoir écrit. J'ai mis toute la page à sa disposition, mais c'est moi qui suis obligé de la compléter.

Augustin.

Le 12 décembre 1915. (*Carte : Hautvillers – L'Intérieur de l'Eglise – Les Stalles*)

Mon cher Léopold.

La maman m'envoie que tu fais maintenant un solide garçon. J'en suis bien heureux. J'espère qu'il en sera toujours ainsi. J'ai reçu ta jolie carte d'Auvergne. J'ai moi-même quelques cartes du village où nous sommes, je vous les enverrai un peu chaque fois. Embrasse bien ta petite maman comme je t'embrasse bien fort moi-même.

Ton petit papa qui t'aime toujours beaucoup.

Astruc.

Le 12 décembre 1915. (*Carte L'Epine (Marne) Basilique, le Portail*)

Mon cher Raymond.

Je suis bien content de ta carte. Je suis toujours heureux de savoir que tu fais toujours un bon petit homme. Que cela dure ! Je suis toujours avec mon petit Raymond d'ici, mais bien qu'il soit diable aussi comme toi, j'aimerais encore mieux celui de Montgros. Amuse-toi, toi avec Léopold en attendant que je revienne et sois bien sage.

Bons baisers de papatou à la maman et à Raymond.

Astruc.

Le 14 décembre 1915. (*Carte postale : Hautvillers – Côte trésor*) ...

Le 14 décembre 1915.

(*Lettre écrite dans les 2 sens*)

Hier ... Je suis sorti sans rien dire et ai été passer la veillée chez le garde de la maison où nous sommes et de qui je t'ai déjà parlé. La soirée a été agréable. On était quatre, le père (le garde¹²¹), la mère, le chef du garde (garde principal) et moi, la demoiselle couturière qui fait aussi partie de la famille travaillait en ville et le petit Raymond était couché. J'ai passé sans ennui une paire d'heures.

Ce sont des gens excessivement gentils. Je les connais très peu et cependant ils m'ont causé de leur famille, m'ont fait voir des photographies, des lettres même de leur demoiselle institutrice¹²², comme si j'étais presque de la famille. Ils m'ont payé un bon grog avant d'aller me coucher. Tout cela me rendait un peu à la vie de famille et je ressentais pendant ce temps autour de la lampe, auprès de fourneau qui chauffait quelque chose de bien meilleur que notre vie, à nous soldats. ...

Je reviens sur ma précédente idée. Je vois que le départ de Mr Rocher¹²³ t'a profondément émue. Ma chère petite, je voudrais pouvoir te dire que tu as eu tort et pourtant je te réponds : « Tu as raison ». La situation présente le veut ainsi : on pense aux siens d'abord et puis il est bien permis de penser aux autres, c'est même un devoir. Jamais plus qu'à présent les amis, les vrais amis, tels que MM Rocher ou Toiron ne nous ont paru plus chers et tout ce qui affecte leur famille nous touche. ...

Mr Bouchard du Monastier vient d'arriver au 342^e mais je ne l'ai pas vu encore. ...

Je vous embrasse bien fort tous trois. Et d'une façon particulièrement amoureuse ma chère Ninette bien aimée.

Toujours tien. Augustin.

... Ton beau-frère (je ne (*me*) trompe pas) celui qui était chez Mr Hugonnet, Bessy est venu me voir et j'ai oublié de lui demander de tes nouvelles, il est dans une usine pas loin d'ici, il est venu vendredi dernier. Il venait de se faire couper le bout du doigt, le majeur de la main droite, son camarade qui était avec

¹²¹ Mr AUVERGNIOT.

¹²² Colombe AUVERGNIOT institutrice.

¹²³ Firmin ROCHER, instituteur.

lui, Emile Jibelin, avait mal au même doigt et tous les deux portaient la main en écharpe, il m'ont promis de revenir et nous causerons un peu de toi. ...

Le 15 décembre. 8 heures soir. 1914¹²⁴.

... Je ne sais pas ce que je t'ai envoyé hier. Ma foi, j'avais un "cafard" qui me tenait d'ici à Montgros. De plus j'ai été embêté par les deux ou trois clients qui revenaient "pleins" du village. ... Pourtant ainsi que je te le laissais prévoir, je suis revenu beaucoup de mon ennui d'hier et après avoir fait mon travail aujourd'hui, sans voir aussi noir, me voilà tout résigné, écrivant à ma petite aimée pendant que les autres font la manille. ...

Alors Raymond est de plus en plus curieux. Quel petit savant que cela va faire ? As-tu eu, comme tu l'espérais la visite de Mme Rocher.

... Mon ancien camarade Lahondès m'a écrit d'Argenteuil. Il est dans une fonderie de cuivre. Il me dit avoir vu Sylvain et me communique la note que je joins à ma lettre et qui le concerne. Je me demande pourquoi il n'a pas écrit, s'il lui est arrivé un accident, ou quelle est la cause de tout cela ? ...

Le 16 décembre 1915.

... Ce soir j'ai fait le "piquet" avec une ordonnance avec Jeannette sur le genou et je me disais : « Si s'était mon Raymond, mon Léopold et ma Jeannette ». Car je la veux un peu mienne aussi la petite Jeanne, cela irait bien mieux et combien je me serais trouvé heureux, davantage. En espérant que cela viendra un jour, j'ai embrassé mes deux adoptifs avant qu'ils aillent se coucher et j'attends de pouvoir plus tard embrasser ceux qui ne seront pas seulement que de passage.

(Vraisemblablement du 16 décembre 1915 - Hautvillers – Grande – Rue allant à l'Eglise)

Ton petit mari qui t'aime.
Augustin.

(Vraisemblablement du 16 décembre 1915 à Léopold - Hautvillers – Vue générale)

Ton petit papa t'embrasse bien fort.
Augustin.



(Carte postale à Raymond - Hautvillers – Vue générale)

Le 16-12-15.
Affectueux baisers de papatou.
Augustin.

Le 16 Décembre 1915. *(Carte postale de Hautvillers. Porte de L'Abbaye).*

Chères belle-mère et b. sœur.

¹²⁴ Textuel.

M. Gaillard de la Caille¹²⁵ part demain matin en permission. Il m'a promis de venir vous voir et de m'apporter de vos nouvelles. Je serais bien heureux d'en avoir car cela ne m'est pas arrivé de longtemps. Je ne sais rien non plus d'Allenc. Emilie est-elle allée à Montgros. Avez-vous des nouvelles de Sylvain. Je vais bien, le temps est assez mauvais et nous sommes heureux d'être dedans.

Je vous embrasse bien fort.
Augustin.

(Enveloppe datée du 17/12)
(elle renferme 7 photos)

Augustin ASTRUC en 1915 (au centre 1^{er} rang)



Le 18 décembre 1915. 7 heures matin. (Carte : Hautvillers – Rue d'en Haut allant à la fontaine

...

Le 18 décembre 1915. 11 heures du soir.

... Je t'écris à 11 heures. Nous venons d'arriver de Hautvillers. On est descendu là-bas assez tard, on a "sucé" quelques bouteilles de bière ou de vin blanc, et jacassé pendant trois ou quatre heures. Comme on avait X¹²⁶ presque appétit en rentrant, on vient de casser la croûte ...

... il y a toujours quelque chose qui me rend parfois de mauvaise humeur. Et c'est toujours la même chose. Non j'aime mieux attendre à demain pour t'en parler. Ce que je tiens à te dire aujourd'hui, c'est que je suis en bonne santé, que j'avalais encore tout à l'heure très bien le vin blanc de Graves. Mais j'ai pris ce soir une résolution. Je ne veux plus aller au village. On y allait pour promener, pour passer le temps, pour se distraire, or chaque fois que j'y ai été j'en suis revenu à peu près aussi ennuyé qu'avant. Et c'est donc inutile que je continue. Je préfère à l'avenir me chauffer les pieds ici. Je n'affirmerais pas que je tiendrai ma promesse mais j'en ai l'intention. Donc le "chez moi" dorénavant sera sans doute mon "favori". ...

Le 19 décembre au soir 10 heures 1915.

... Que veux tu que je te raconte ? Mon emploi de la journée ? Eh bien voici : levé à huit heures. Oui 8 heures, car hier j'avais un peu trop veillé. Cela m'a peut-être fait du bien de veiller un peu car j'ai très bien dormi jusqu'à huit heures. Vite à l'ouvrage pour le dîner. Et j'avais du travail, car hier un camarade du 15^e Rgt nous a fait cadeau d'un superbe faisan, pas pour les officiers, mais pour nous. Il devait venir en manger une cuisse.

A 11 heures il était prêt, mais notre invité n'est pas venu. Nous avons décidé d'attendre au soir pour le manger. Or à 2 heures le camarade est venu. Vite on s'est remis à table et en train de dépecer le faisan, quelqu'un à ce moment a frappé à la porte. J'ai été ouvrir et je me suis trouvé en présence d'un monsieur à barbe, à longues moustaches que je ne reconnaissais pas et qui était accompagné de Victor, qui lui souriait, mais qui se gardait bien de me présenter son compagnon. Celui-ci alors m'a dit : « Bénén beyré sé pagarias ün litré »¹²⁷. J'en avais assez, j'avais reconnu la voix de Mr Vialard, le vicaire de St Sauveur. Tu vois ma surprise, mais surprise agréable, car j'ai été très content de lui serrer la main. Ils arrivaient à point pour prendre part à notre goûter et en famille on a dégusté le faisan, qui entre parenthèse, se laissait fort bien manger. On a bu un bon coup, puis le café, puis de la poche de Mr Vialard est sortie une bonne bouteille de champagne qui n'a pas été de trop pour faire descendre notre frugal goûter. ...

Le 20 décembre 1915.

... Tu vois, elles arrivent mes lettres et si par hasard tu passes un jour sans lettres, même deux, tu en as ensuite une poignée. Il ne faut donc pas perdre patience ni t'alarmer quand la "quotidienne" n'arrive pas. Vis donc tranquille pour l'instant. Nous sommes toujours au même endroit pour quelques jours probablement encore. Puis où irons nous ? Je l'ignore ...

En attendant voici la Noël qui s'amène. Je ne la passerai sans doute pas aussi agréablement que l'année dernière en Belgique. Plusieurs raisons m'en empêcheront. Mais tant pis. Quand donc enfin pourrons nous passer la Noël chez nous ? ...

¹²⁵ La Caille : café. 2 Bd Théophile Roussel, Mende.

¹²⁶ Quelques rares fois Augustin met un X, sa signification est inconnue.

¹²⁷ « Je viens voir si vous payez un litre ».

Le 20 décembre 1915.

Mon cher Léopold.

Ta lettre me dit que tu es souvent pressé. Quel travail avec cette école et ce catéchisme ! Mais je ne voudrais pas que tu te fatigues trop. Je suis content que ce ventrou, ne fasse plus mal. Quand je reviendrai, je ne trouverai pas un petit palot comme celui que j'ai vu au mois de novembre mais un grand garçon plein de joie et de vigueur. Tant pis pour le pantalon, s'il devient trop court.

La petite Jeanne doit être arrivée, j'espère que vous serez gentils tous deux pour elle et qu'à trois vous aller passer le temps sans vous ennuyer.

Bons baisers pour moi à Jeannette et à toi.

Augustin.

Le 20 décembre 1915. 8 heures.

Mon cher Raymond.

Je vais donc répondre à mon gros "poutounet". Merci, mais j'aurais mieux aimé le prendre sur Raymond que sur un morceau de papier. Ton histoire "petite femme" m'a fait plaisir aussi, car elle m'a fait croire que tu es toujours un bon "lapinou". Les congères ne vous portent pas peine et vous vous trouvez presque bien dans la neige. Quel bon soldat, tu feras toi ! Le froid ni la pluie ne te feraient peur.

J'ai veillé hier au soir avec le petit Raymond d'ici. Je crois qu'il va t'envoyer sous peu une petite surprise. Lui aussi voudrait te connaître. Je lui ai fait faire une lettre hier au soir. Quand tu écriras de nouveau tu écriras Raymond et non pas Raynond car mon petit garçon ne s'appelle pas ainsi ! Au revoir mon chéri, aujourd'hui je n'ai rien d'amusant à te raconter.

Bons baisers de papatou.

Augustin.

Le 21 décembre 1915. (Carte postale : Courtisols (Marne) – Eglise St Martin intérieur)

... Aujourd'hui je n'ai pas eu de lettre ni de toi ni de personne. ...

(Vraisemblablement du 21/12/1915 – Carte : Hautvillers – L'Abbaye).

Bons baisers à Raymond et Léopold.

Leur Papatou.

Augustin.

(Vraisemblablement du 21/12/1915 – Carte : Chalons sur Marne – La passerelle sur le Canal).

Recevez bien chers petits mes plus doux baisers.

Votre papatou.

Augustin.

Le 22 décembre 1915.

... J'ai été contrarié par l'accident survenu à la petite Chardaire. Est-ce grave ? J'espère que non, et tous mes souhaits sont pour sa prompte guérison. Tu as donc acheté un "gagnon"¹²⁸. C'est égal 115 kg de porc 218 francs, c'est fabuleux. Mais que faire, ils ne diminueront pas. C'est donc demain que tu vas faire la grande journée. Combien j'aimerais mieux être là-bas pour donner un coup de main, surtout à la table. ...

Le temps est humide, il pleut, il neige. Ce n'est pas bien gai.

... je continue à souffrir de ma situation que je voudrais bien changer pour une autre. J'attends l'arrivée du capitaine pour en parler. Jusqu'alors je continuerai mon petit ouvrage, malgré tout le dégoût que j'en ai. Pourquoi en est-il ainsi ? ... Pendant de longs mois, j'ai fait des sacrifices d'accepter une tâche qui me déplaisait uniquement pour que vous soyez contents. Je ne veux pas brutalement vous enlever cette consolation de me savoir un peu à l'abri. Aussi j'aurai sois en sûre toujours à l'esprit le souci de ma chère famille ... Mais voilà, je suis fatigué de ce travail. Cela m'énerve, cela m'ennuie. Les petites difficultés que j'avais eues ou du moins cru avoir sont aplanies depuis longtemps. L'on a même pour moi pas mal de gentilleses, mais il n'en est pas moins vrai que je suis à la merci de ces messieurs, que je suis leur serviteur et non pas seulement leur subordonné, ce dont je me moquerais. ... Je t'assure ma chère Honorine que je suis bien des fois blessé dans mon amour propre.

Si j'étais seulement un homme tout cela me laisserait indifférent. Pour un instituteur cela devient insupportable. L'honneur est actuellement bien peu de chose, et beaucoup en ont oublié le nom. Je conviens que comme pas mal de camarades, je suis descendu moi-même à un degré d'avilissement, d'avachissement

¹²⁸ *Un gagnon* : un cochon.

que je n'aurais jamais connu dans la vie civile. Mais pour aussi que soit dégradante la guerre, il n'en est pas moins resté chez moi un peu de ce respect de soi-même qui ne doit pas encore être abattu.

J'ai souffert moralement. Oh ! J'ai souffert beaucoup et plusieurs fois j'ai regretté à ce point de vue mon ancienne 18e compagnie où je me trouvais là simplement "comme les autres". Ici ce n'est plus cela. La plupart de ceux qui sont cause de mon ennui, ignorent ce que je pense moi-même à ce sujet. Ils ne savent pas que ma pensée se confond entièrement avec la leur, ils ne savent pas que je souffre en cachette plus qu'ils ne croient d'un travail qu'ils envient peut-être. Ils ne savent pas que si j'ai supporté pendant sept mois les exigences de personnes plus ou moins sympathiques, les quolibets plus ou moins méchants d'un plus ou moins grand nombre d'entre eux, je n'ai jamais eu pour but l'embuscade. La peur ne m'a jamais fait mettre à genoux. ...

Ma conduite est digne et le restera. ... Je n'ai pas de reproches à me faire, après avoir beaucoup peiné dans les tranchées, pour faire ce que beaucoup n'ont pas fait. Après avoir souffert pour que cette France aimée recouvre ses terres perdues, j'ai souffert davantage pour que l'autre patrie (plus petite, mais belle aussi et qui ne doit pas perdre ses droits) : la Famille soit heureuse. Et après cela quelqu'un oserait parler d'embuscade, de frousse et chercherait à m'humilier parce que je suis maître d'école. Non je ne ferai pas leur jeu. Ce qui me reste de dignité, d'honneur et de vigueur je l'emploierai pour que mon nom ne soit pas un vain mot. Aux créneaux je restais debout quand j'avais bien envie de me coucher afin de parer les coups, ce ne sera pas maintenant que je me coucherai devant n'importe qui, quand j'ai le plus envie de rester debout.

...

Dors tranquille aussi ma Ninette le soir où tu recevras ma lettre. Je ne t'oublierai jamais. ...
Augustin.

Le 24 décembre 1915.

... Je suppose que votre Noël ne sera guère plus gai que le mien, mais pourtant j'aimerais mieux qu'il le soit.

L'ordonnance me disait tout à l'heure : « Veux-tu que je te raconte mon rêve de la nuit dernière ? J'ai rêvé que j'avais été chez toi, qu'en arrivant dans la cuisine, j'avais trouvé un berceau, puis une dame au lit, que je m'étais retiré un instant pour lui permettre de s'habiller, qu'elle était venue me rejoindre, m'avait payé une bonne goutte, m'avait demandé de tes nouvelles et fait part de ses appréhensions à cause que tu voulais quitter la cuisine ».

Tout cela n'est qu'un rêve et il n'est pas spirite pour deviner. Je ne suis pas non plus influencé par ce rêve, mais il me semble qu'il y a quelque chose de vrai dans tout cela. Le berceau, peut-être celui de Jeanne (car je sais bien qu'il ne peut y en avoir d'autre) mais n'y aurait-il pas quelqu'un de malade ? Pour justifier la présence d'une femme au lit ! Il me tarde malgré moi de savoir ce que vous faites. ...

Le 24 décembre 1915.

... Je n'ai pas eu de lettre aujourd'hui. Mais par contre j'ai reçu ton colis ou plutôt tes deux colis, avec le poulet très bien conservé et le gâteau pas abîmé du tout. Merci, demain soir on va dévorer tout ça en famille. Mais la Noël sera sans doute peu agréable. Ce ne sera pas la Noël de la Clitte en Belgique et surtout cela ne sera pas la Noël de famille. Enfin nous la passerons dedans et c'est beaucoup. Espérons que pourtant la Noël de 1916 sera tout autre.

Je ne suis pas sorti encore aujourd'hui. J'ai été faire la manille en famille et je trouve encore ce passe temps plus agréable. Maintenant, l'on vient me chercher chaque soir, si je n'y vais pas. ...

Le 27 décembre 1915.

... J'ai passé deux jours sans t'écrire. Avant-hier après midi Mr Vialard est revenu. Victor était descendu en ville et Mr Boulard aussi. Je suis donc reparti aussitôt avec lui. ... Hier je suis descendu encore en ville, après midi, j'ai rencontré Barthélémy et les autres plantons. J'étais avec les ordonnances. Nous avons commencé par boire 12 bouteilles de bière, à 9, puis une à trois puis 2 litres de vin blanc à cinq. Nous sommes remontés sans avoir soif. On a soupé et nous sommes redescendus boire du champagne.

On s'en est payé un peu, nous sommes revenus, je ne sais à quelle heure et nous faisons pas mal de chahut. Je me suis remis maintenant, mais la journée n'a pas été bien bonne. ... Tu vois, je ne devais pas y revenir, mais j'y suis revenu quand même. Il est vrai qu'il n'est Noël qu'une fois par an. Mais cela ne m'encourage pas cependant à recommencer. Avant trois mois l'on ne m'y reprendra plus. Mais au moins je n'avais pas le "cafard" à ce moment. Nous avons passé une assez agréable soirée.

... Tu me parles d'envoi de livres pour me distraire. Je te remercie d'avoir pensé à cela mais c'est inutile car je n'ai pas le temps de lire. La plupart du temps je ne lis même pas le journal. ...

Le 28 décembre 1915.

... C'est drôle, j'ai encore passé aujourd'hui sans faire de longue lettre. Pourtant j'ai reçu trois où quatre vrais journaux de toi, qui demanderaient au moins une longue réponse. Tu seras obligé d'attendre encore un jour.

Aujourd'hui après midi j'ai travaillé pour un collègue du Puy-de-Dôme qui partait en permission. Après souper, l'on est venu me prendre pour faire la manille, on a fait une bonne partie jusqu'à 9 heures. Puis une bonne partie de dames avec la petite collègue¹²⁹ de l'Eure (je m'attends à ce que tu me dises dans ta réponse que tu es jalouse). Evidemment tu me croiras aussi (peut-être) si je te dis que j'aurais tout de même préféré faire une partie avec Ninou ! Puis Gaillard est rentré. Nous avons blagué en famille pendant un certain temps. Gaillard vient de me payer un petit verre de Bénédictine et voilà.

... Gaillard m'a apporté des nouvelles de la maman. Il me dit qu'il l'a vue en bonne santé, mais bien affligée par la guerre. De cela je n'en doute pas, mais pourquoi vit-elle seule à Mende, puisqu'elle a sa place auprès de vous, ou tout de même elle serait mieux. ... La pauvre femme ... m'a envoyé un billet de cent sous pour que je puisse boire un coup à sa santé. J'ai été vraiment touché en le recevant car certainement elle en avait plus besoin que moi et s'est gênée pour me l'envoyer. Néanmoins, je l'utiliserai comme elle le veut et tu sauras, j'espère la dédommager à ma place. ...

Le 28 décembre 1915.

... j'ai encore eu une fois une bien drôle de surprise. Mr Auvergniot le garde de la propriété où nous sommes est venu vers 3 heures me dire : « Il y a des dames qui vous demandent » Aussitôt le nez dehors, j'ai aperçu deux dames sur le portail et l'une des deux, de loin te ressemblait fort. Je me suis mis aussitôt à trembler comme une feuille. Pourquoi ? En un instant je me suis fait ce raisonnement : « j'ai envoyé dernièrement à ma petite femme une lettre dans laquelle, je disais que j'étais fort ennuyé ». Elle m'a répondu d'abord, qu'elle ne pouvait venir, mais en dernière heure, pour me remonter le moral elle aura fait le sacrifice d'essayer le voyage. Je te dis sacrifice à dessein car je sais que ton voyage ici, dans les conditions que tu m'avais indiquées aurait été un sacrifice. Enfin bref, je suis aussitôt parti vers ces dames, avec à la fois l'envie et la crainte de te retrouver là. C'était Mme Couderc, la belle-soeur de Mr Toiron que j'avais prise pour toi. Elle était accompagnée de Mme Vayron Pierre. Elles étaient venues de Paris pour voir leurs maris et pendant que ceux-ci étaient occupés, elles étaient venues me voir et en même temps m'inviter à souper avec eux en famille ce soir. J'ai accepté volontiers l'invitation. Je suis allé les accompagner un bout de chemin. Je voulais bien, les inviter à venir chez "moi", mais ce "chez moi" est tellement humble que je n'ai pas insisté. ... Nous avons mangé en famille dans une maison particulière : de la soupe, une tête de veau (je n'en avais plus vu depuis l'année dernière, ou plutôt depuis ma visite). Je me suis régalé. Avec ça, un lapin et des pommes de terre. Tout ça au vin blanc. M. Couderc a payé une bouteille de champagne, Mr Vayron une autre et je ne pouvais faire du moins que d'offrir la 3e. Je les ai quittés à 9 heures. Mme Vayron m'a dit qu'elle t'écrirait à ce sujet. Le fera-t-elle ? ...

Le 29 décembre 1915.

... Je ne suis pas sorti ce soir ... Je ne vais pas à la réunion de "famille"¹³⁰ car ce soir j'ai un remplaçant bien autrement intéressant que moi-même. Le fiancé de Melle est arrivé tout à l'heure et passe la soirée ici. Donc tu comprends, je me suis abstenu, car j'aurais été trop gênant. Quand j'étais fiancé, je n'aimais pas les importuns et naturellement je pense que les autres font de même.

Enfin, je viens de commencer par une boutade et portant, je n'ai pas envie de rire. Pardonne et passons.

Je me suis proposé, entr'autres choses sérieuses de confier ce soir à ma lettre mes vœux de bonne année. C'est avec joie que je pense que cette année encore après tant de peines, de chagrins, de souffrances, de dangers de toutes sortes, il m'est encore possible de vous envoyer mes vœux. Combien, hélas n'auront pas le bonheur d'en faire autant ! Mais d'un autre côté, je suis bien peiné et vraiment je me demande si ce n'est pas plutôt un supplice que d'être obligé de parler de bonheur passé ou futur. Le bonheur passé n'est maintenant qu'une ombre, un rien, le bonheur qu'on pourrait ressentir tout de suite est transformé en supplice, le bonheur futur n'est-il pas un leurre, une illusion ?

... La guerre a donné naissance au crime, les villes et quelques campagnes sont pourries de vices. Et c'est pour tout cela que la guerre continuera ! Je n'insiste pas, les martyrs de 1914 et 1915 seront encore là en 1916 pour continuer à souffrir. Heureux les morts pour qui la fin, fut une délivrance. Heureux ceux qui ne reviendront jamais au front, parce qu'ils sont mutilés. Et en attendant de connaître le sort heureux ou malheureux que nous réserve l'avenir, on danse à Paris, on va au théâtre à Montpellier, on joue à Nice et l'on s'amuse un peu partout.

¹²⁹ Colombe AUVERGNIOT.

¹³⁰ La famille AUVERGNIOT.

Ma chère Honorine, tu dois dire que ton homme a reçu un coup de marteau de plus, qui a augmenté la fêlure, tu as peut-être raison et il faudrait la tête fort solide pour ne pas ressentir l'effet de la guerre. ...

Le 31 décembre 1915.

... L'on est venu tout à l'heure me prendre pour faire une partie chez Mr Auvergniot. Avec les deux gardes, le futur gendre et moi, nous avons passé la soirée et à 10 heures, on s'est quittés en se donnant rendez-vous à ... l'année prochaine. Tu vois, je suis de la famille, je m'abstenais d'y aller à cause qu'il y avait un visiteur et c'est Mr Auvergniot qui est venu me chercher. Il m'a dit : « Il nous manque quelqu'un quand vous ne venez pas ». Certainement je regretterai cette famille, quand on ne sera plus là.

... Excuse-moi si je suis si bref, mais j'ai tellement écrit qu'il me tarde d'aller me coucher.

Bonsoir Ninette, bonsoir Léopold et Raymond. Bons baisers à tous, y compris Emilie et Jeanne et à 1916.

Augustin.

St Sauveur le 30 xbre1915. (Lettre de Cécile ASTRUC, mère de Augustin à Honorine – l'orthographe est conservée)

Si je disais à quelqu'un que je trouve pas un moment dans le jour pour faire une lettre, on en rirait. Cependant c'est vrai tous ces jours-ci que j'avais à écrire à tous je n'ai pu m'asseoir une minute. Il fait beau temps, dit le père, nous devrions aller arracher quelques genets il faut que je le suive. Puis il me dit, si tu allez voir à l'Esclache ou au Grach si on pouvait nous les charié bon. Le travail n'est pas encore fini, il faut aller aider à les charger et voilà comme les journées ce passe. Si je pouvais écrire avec la lampe, je serai trop heureuse mais en plain jour on ne voit presque plus les traits et comment pouvoir suivre la nuit.

Je viens de la gare, Mme Victor venait d'avoir des nouvelles de nos soldats sa lettre était du 26 disait qu'ils allait bien tous et qu'ils avait passé la Noël avec quelques nouvelles connaissances. Le Capitaine est reparti hier. Le père est allé à Marvejols lundi pour le voir, il na pas pu. Il venait de partir par le train de Mende avec son père. Quand le père à vu qu'il ne pouvait pas le trouver il est monté par le train de marchandise, est allé à Aumont, voir le prix des cochons. Vous n'avez pas besoin de regretter d'avoir acheté à Aumont il en eut de 115 fr le quintal. Il dit que vous auriez pas eu le votre à moins de 112 ou 114 fr et pour le faire monter, à quel prix il serait revenu. Nous sommes très contents que vous avez bien réussi. C'était sur place et vous avez bien fait de faire votre foire ce jour la. A Serverette le 29 il y en eut de 120 fr le quintal.

Nous vous remercions bien du coli que vous nous avez envoyé. Mais il fallait pas nous en envoyer tant que cela, nous sommes pas le monde et vous en avez assez à envoyé. Avant que vous en ayez fait par à chacun il vous en restera rien et vous y avez mis une poignée d'argent. Si plus tar on pouvait vous le rendre mais tant qu'il seront à ce prix là nous y pensons pas.

Augustin nous à écrit le 22 sa lettre nous donné bien à pincer. Il parait bien ennuié, je lui disait que nous étions heureux de la savoir dedans et loin du danger. Il nous repond, qu'il ne voudrai pas nous faire de la peine mais qu'il désirerai que cela finisse et qu'on l'emvoie dans les tranchées. Que ce passe-t-il la haut, rien de bon, il doit y avoir de mouchars, des jalous qui cherche à le sortir de la, pour vite prendre sa place. Nous voudrions pas qu'il quitte cellela pour aller en occuper une plus mauvaise, cela nous donne bien des souci. Je vais tacher ce le calmer un peu plus si je peu.

Comme ma lettre vous arrivera le 1er janvier, jour de lan je vais la terminer en vous souhaitan à tous une bonne santé meilleure que par le passé. Que 1916 nous apporte la fin de cette vie de peines et nous fasse gouter un peu du bonheur d'autre foi en nous rendant sain et sof celui qui à supporté toutes les miseres de cette modite guerre pendant 14 mois. Nous souhaitons à Léopold et à Raymond qu'ils ne soient plus malades du tout et qu'il soit bien sage, qu'ils travaillent bien en classe pour faire le contentement du papa et de la maman.

Je souhaite aussi que votre soeur puisse jouïr d'une bonne santé ainsi que sa petite. Si elle n'a pas le bonheur d'échanger les veux de bonne année avec celui qu'elle aimé¹³¹, je demande à Dieu qui lui donne la force de supporter.

P.C. Je pense que Julou vous à écrit, dans tous les cas il va toujours bien. Nous tacheros de vous faire apporter quelques pommes de terre un de ces jours.

Astruc.

- Fin de l'année 1915 -

¹³¹ Elle parle d'Emilie BEYS et de son mari Auguste CAUQUE, tué aux Eparges le 21.2.1915.

Index

Avertissement – Pour faciliter la lecture de l'index :

- les noms de famille sont écrits en MAJUSCULES alors que dans les lettres d'Augustin ils sont écrits en Minuscules ;
- les noms de lieux et les autres index sont en Minuscules.

1

122 / 122e (RI), 89, 101
141e (RI), 17
142 / 142e (RI), 34, 43, 45, 46, 47, 68
143e (RI), 92
15e Rt, 62
1^{ère} permission d'Augustin, 96

2

209e (RI), 52
22e colonial, 91

3

342 / 342e (RI), 47, 95, 98

4

4e colonial, 93

5

55e (RI), 99

8

80 / 80e (RI), 10, 76, 81, 93, 95, 98
81e (RI), 89

A

abri(s), 28, 30, 48, 50, 52, 61
ADRIEN, 27
alboches et voir boches, 13, 17, 19, 20
Alexis (BEYS, frère d'Honorine), 8, 9, 11, 14, 15, 18, 32, 49, 68, 85
allemand(s) / allemande(s), 11, 13, 20, 21, 27, 41, 42, 44, 78, 92, 95
Allenc (Lozère), 104
AMARGER, 34
Amiens, 22
anniversaire de mariage (10^{ème}) 1915, 55
Anvers (Belgique), 14
ARBOUSIN, 46
ARBOUSSET, 24, 28, 35, 40, 47, 53

Argenteuil, 103
Arzenc (Lozère), 23
ASTRUC Cécile, 108
ASTRUC Cécile (lettre à Honorine), 108
ASTRUC Jules, 88
Aubigeyres (St-Sauveur-de-Peyre, Lozère), 10, 50
Aubrac (l'), 40
Auguste (CAUQUE, époux d'Emilie BEYS), 11, 15, 16, 17, 32, 44, 45, 47, 108
Augustin bijoutier, 84
Augustin fabricant de porte-plume, 80
Augustine (SEGUIN), cousine germaine d'Augustin, 94, 96
AUGUY, 13, 32, 34, 59, 73
AUGUY Emile, 68
Aumont (Lozère), 15, 58, 68, 71, 80, 96
AUVERGNIOT, 102, 107, 108
AUVERGNIOT Colombe (Melle), 102, 107
AVIGNON, 79

B

bague du poilu, 84
bague(s), 64, 75, 80, 82, 94
baraque(s), 48, 58, 92, 95
baraquement(s), 46, 52
BARTHELEMY, 23, 40, 43, 64, 65, 66, 72, 74, 77, 106
Beauséjour, lieu-dit (Marne), 43, 44, 45, 59, 68, 82, 91
Belgique, 23, 35, 38, 42, 44, 68, 76, 81, 106
BENOIT, 43, 64, 72, 73, 74, 77
BERGOGNE, 10, 34
BERGOUNHON / BERGOUNHON, 11, 32, 35, 57, 68
BERGOUNHON / BERGOUNHON Adrien, 92, 96
BERGOUNHON / BERGOUNHON Alexis, 92
BERGOUNHON Armand, 89
BERGOUNHON Jean, 58
BERGOUNHON Jean (écolier), 48, 55
Bertangles (Somme), 35
BESSIERE(S), 10, 12, 14
BESSY, 102
bicyclette, 92

BIRON, 83
BLANCHET, 46
BLAVIER, lieutenant-colonel, 46
Bleynard (Lozère), 68
boche(s) et voir alboches, 23, 24, 25, 27, 31, 34, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 43, 44, 45, 46, 47, 49, 51, 52, 54, 55, 61, 64, 65, 66, 68, 73, 77, 81, 82, 83, 90, 91, 92, 93, 95
BONNEL, 10, 18, 70
BONNET, 46, 95
BORREL (Mme), 32
BORREL (Mr), 33, 63, 74, 75, 81, 92, 95
BORREL / BOREL, 10, 16
BOSSE, 15
BOTTON, 15
BOUCHARD, 50, 102
BOUCHARENC, 35, 40, 43, 46
BOULARD, 58, 68, 71, 73, 75, 82, 93, 106
BOULET, 84
BOUT Camille, 18, 83
BOUT Urbain, 83
BOYER, 102
Brenoux (Lozère), 26, 33
BRINGER, 69
Brizeaux (Meuse), 90
BROS, 15, 21, 27, 28, 36, 58, 84
BROS Pierre, 36
BROS Rosa, 9
BRUN, 10, 40, 43, 46, 49, 51, 74, 76, 92
BRUN Ernest, 38, 48, 53, 69
BRUNET, 15
BUFFIER, 23

C

cabane(s), 50, 53, 59, 60, 61, 66, 68, 70, 80, 83, 92
café de la Caille / la Caille (à Mende), 68, 69, 104
Calais, 34
Carcassonne, 53
caves, 50
censure, 34, 84
Cévennes, 90
Châlons-sur-Marne (Marne), 47
champagne (boisson), 23, 28, 29, 31, 69, 73, 78, 87, 95, 97, 99, 104, 106, 107
champagne, (boisson), 39, 62, 65, 69
CHAMPREDONDE, 23, 28, 32, 82
champs de batailles, 56

CHARBONNEL, 94
CHARBONNIER, 34
CHARDAIRE, 13, 32, 34, 82, 105
CHARDENOUX, 46, 51
CHASSEFRERE / CHASSEFIERE, 46
château de Lankhof au Sud d'Ypres (Belgique), 32
Chaudefontaine (Marne), 86, 88
CHAZALY, 13
chemin de fer / chemin de fer
Decauville, 50, 73, 85
cimetière militaire du 209^e, 52
cinéma / cinématographique, 14, 16
citation, 57, 58, 62
civil(s) / civile(s), 29, 51, 86, 101
Clémentine (CHAGNON, épouse de Joseph BEYS), 27, 28, 32, 38
colis, 28, 32, 35, 37, 38, 40, 48, 49, 53, 54, 58, 61, 65, 80, 84, 95, 106
conducteur(s) de mulet(s) / conducteur(s), 56, 57, 89, 91, 94
Corse, 46
COSTE (Mr), 23, 27, 29, 32, 33, 34
COUDERC, 15, 87
COUDERC (Mme), 107
COUDERC (Mr), 107
Courtisols (Marne), 96, 98
COUVE, 93
croix de guerre, 58, 82
CROS Adrien, 26
CROS Marie, 18
cuisine, 61, 69
cuisinier, 57
curé(s), 35, 58, 62, 74, 75, 81
cycliste, 89

D

DALLE, 10, 27, 28
DALLE Alexandre, 18, 21
Dardanelles, 93
DARNIGE, 27
DAUDE, 57, 67, 69, 88, 91
DE CASTELNAU, général, 98
DELMAS, 16, 66
DELPRAT, 57
Dikkebus / Dickebusche (Flandre occidentale – Belgique), 25, 31
Dommartin-sous-Hans (Marne), 94
DUMON (Louis Pierre), 68
Dunkerque, 22, 36
Dunkerque - caserne Jean Bart, 36

E

EMILE, 74
Emile (ASTRUC, époux de Maria TUFFERY), 21
Emilie (BEYS, épouse d'Auguste CAUQUE, soeur d'Honorine), 8, 13, 20, 40, 47, 49, 52, 68, 72, 80, 104, 108
enterrement(s), 48, 52
entonnoir (explosion de mine), 54

F

FABRE, 28
Fagnières (Marne), 40

FARGES, 81
Ferluguet, lieu-dit (Lozère), 76
FEYBESSE, 15
Finieyrols (Prinsuéjols, Lozère), 18, 27
François (BEYS, frère d'Honorine), 8, 11, 13, 15, 17, 20, 21, 32, 34, 38, 43, 44, 46, 47, 48
Fromental, 68

G

GABRILLARGUES, 83
GAILLARD, 68, 69, 104, 107
GALTIER, 76
garçon de quatorze ans qui porte le sac et le fusil de soldat, 47
GIBELIN, 10
GIBELIN Léon, 99
GIZARD, 11, 13
Gizaucourt (Marne), 90
GOTTY, 75
Grandviala (La Chaze-de-Peyre, Lozère), 76
Grèzes (Lozère), 43, 68, 73
guérite(s), 49, 50, 51

H

HALLE, 82
harmonium, 89
Hautvillers (Marne), 99, 104
honneur d'être des poilus, 78
HUGONNET, 10, 102
Humières (Pas-de-Calais), 34
Hurlus (Marne), 85, 94
Hyères, 11

I

incendie à Montgros, 58
instituteur(s), 11, 41, 58, 62, 72, 105
instituteurs Lozériens au 342e RI, 75
Ispagnac (Lozère), 68
ISSARNY, 13, 28, 32, 46
Italie, 40, 62, 63, 65
Italiens, 78
ivrogne, 62

J

JAILLET, 13, 27, 28, 38, 40, 53, 99
JARROUSSE, 10, 90, 92
Jeanne / Jeannette (CAUQUE, fille d'Auguste CAUQUE et d'Emilie BEYS), 20, 46, 49, 73, 103, 108
JIBELIN Emile, 103
JOFFRE, général puis maréchal en 1916, 12, 20
Joseph (BEYS, époux de Clémentine CHAGNON, frère d'Honorine), 11, 13, 15, 16, 28, 32, 38, 46, 47, 49, 66, 68, 84, 86
journée du 75 (*le canon*), 65
journée française, 65
Jules (ASTRUC, frère d'Augustin), 11, 16, 28, 32, 35, 38, 43, 94, 96

L

l'abri, 91
l'Esclache (St-Sauveur-de-Peyre, Lozère), 93
La Bastide, 21, 40
la Clitte (Belgique), 106
la Fage-Montivernoux (Lozère), 36
la maman (Marie Agnès Mélanie TUFFERY, la mère d'Honorine), 8, 11, 17, 21, 32, 68, 72, 80, 107
La Rouvière - appelé maintenant Pelouse (Lozère), 94
La Vedrinelle (Ste-Colombe-de-Peyre, Lozère), 76
la Vernède (Lozère), 49
Labruguière (Tarn), 87
Lac des Salhiens (Nasbinals, Lozère), 88
LAHONDES, 49, 51, 53, 67, 68, 76, 103
Laissac (Aveyron), 28
lanterne magique, 14
LAPISSE, 57, 60, 73, 81
LAPISSE (Mr), 53, 56, 61
Las Fonts, 45
Laumes, 21
LAURAIRES, 63
LAURIAC, 79, 81, 87, 88, 89, 92, 96
LAURIAC J. / Joseph, 87
Le Cellier (Chateaufort-de-Randon), 43
Le Malzieu (Lozère), 36
Le Mazel, 34
le pauvre Auguste n'est plus, 47
Le Py (Prinsuéjols, Lozère), 66
Le Rouget (Lozère), 35
LECHE, 10
Léonie / tante Léonie (Marie Rose Léonie TUFFERY, tante d'Honorine), 8, 16, 49, 53
Léopold (ASTRUC, fils d'Augustin et d'Honorine), 12, 14, 15, 16, 22, 27, 29, 33, 35, 41, 43, 46, 49, 50, 53, 55, 58, 60, 64, 66, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 77, 80, 83, 85, 86, 92, 93, 94, 97, 100, 102, 103, 105, 108
Léopold (lettre ou carte à son père), 72
les Laubies (Lozère), 81
lettre aux élèves de Montgros (Lozère), 41, 44, 56
LIBOUREL, 58
logement, 49, 91
logis, 61
logis d'Augustin, 69
LUBAC, 28, 32, 33, 89
LUBAC Antonin, 100, 101
LUCHE, 10, 17, 18, 45, 46, 51, 72
Lyon, 21

M

ma mère (Cécile SEGUIN, mère d'Augustin), 18, 35, 36, 40, 94
Maffrécourt (Marne), 91
Maignelay (Oise), 36, 37
Malbouzon (Lozère), 9, 15, 18, 21, 27, 28, 36, 46, 74, 76, 83, 84, 95
MALGRAT, 23, 27

Marchastel (Lozère), 10
 Maria (TUFFERY, épouse d'Emile ASTRUC, soeur utérine d'Honorine), 11, 21, 27, 28, 49
 Marie ROUX, 49
 Marvejols (Lozère), 10, 46, 52, 56, 61, 75, 81
 Mende, 8, 10, 13, 14, 16, 18, 19, 33, 47, 49, 75, 80, 107
 Mesnil (Marne), 48
 Millau (Aveyron), 21, 25, 28, 32, 89, 100, 101
 Minaucourt - devenu Minaucourt-le-Mesnil-lès-Hurlus (Marne), 91
 mine(s), 54, 58, 68
 mitrailleur(s), 34, 54, 56, 57, 61, 68, 79, 95, 99
 mobilisation, 82
 mon père (Augustin ASTRUC, père d'Augustin), 13, 35, 56, 61, 94
 Monastier (Lozère), 102
 Montereau / Montereau-Fault-Yonne, 22
 Montgros (Nasbinals, Lozère), 16, 25, 32, 35, 36, 37, 58, 76, 80, 92, 93
 Montgrousset (Nasbinals, Lozère), 23
 MOULHAC, 81
 moulin de la Folle (Malbouzon - Lozère), 18
 mule baptisée Italia, 63
 mulet(s), 56, 57, 59, 60, 78, 79, 80, 85, 91, 92
 muletier(s), 54, 56

N

Narbonne (Aude), 10
 Nasbinals (Lozère), 9, 13, 25, 36, 37, 61, 66, 68, 73, 75, 79, 82, 99
 NATHALI, 9
 NEUVEU, 93
 Nîmes, 21
 Noirliu (Marne), 88, 90
 Notre Dame de la Sentinelle 1271 m (Nasbinals, Lozère), 66
 NOYER, 11, 25, 31
 NOYER Emile, 46
 NURIT, 76

O

Orléans, 88

P

PAGES, 35, 46, 76, 93
 PAGES Baptiste / Batiste, 63, 83, 95
 PAGES Camille, 83
 PAGES Jean Pierre, 84
 PAGES Rosa, 12
 PAGES Urbain, 9, 10, 11, 18, 21, 28, 76
 PARAYRE, 12, 15, 16, 52, 92
 Patrie, 56
 PERRET, 13, 14, 15, 32, 34, 68, 74
 PERRET Camille, 92
 Perthes - aujourd'hui Souain-Perthes-lès-Hurlus (Marne), 49, 51, 57, 68
 PEYRAC, 28

PHILIP, 90
 phonographe, 64
 Pierrefiche (Lozère), 15
 PIGEYRE, 32, 34, 35
 PIGEYRE Prosper, 34
 Pivot (Marne), 39
 PODEVIGNE, 10
 poilu(s), 78, 80, 86
 POINCARE (Mr), 48
 Pontoise, 25
 Poperinghe (Belgique), 76
 PORTALIER, 93, 95
 PORTALIER Eugène, 83
 PORTALIER Joseph, 63, 76, 81
 PORTE(S), 13, 57
 PORTES Pierre, 57
 POUDEVIGNE, 66
 POULAILLON Jacques, 18, 74, 84
 Praviala, 81
 présentation du drapeau du 342e, 82
 Prinsuéjols (Lozère), 36
 PRIVAT, 96
 PROUEZE / PROUHEZE, 46
 PROUEZE François, 18
 PROUZET, 96
 provisions, 49
 Pruscos-Autrichiens, 78
 Prussiens, 46
 punition, 40

Q

quête, 65
 quolibets, 57

R

RAPON, 10
 Rapsécourt (Marne), 86
 Ratat (?), 83
 rats, 74, 79, 83
 RAYET, 15
 Raymond (ASTRUC, fils d'Augustin et d'Honorine), 11, 14, 15, 16, 18, 22, 27, 29, 33, 35, 41, 43, 46, 49, 50, 53, 55, 58, 59, 60, 64, 66, 68, 70, 72, 73, 77, 83, 85, 86, 92, 93, 98, 100, 102, 103, 105, 108
 RAYNAL, 9
 Recoules (Lozère), 45, 84, 94, 96
 REDON, 68
 REDON Etienne, 68
 reine d'Angleterre, 38
 REMISE(T) / REMIZE, 18
 RENOIR, 68, 69, 76, 87, 89, 92
 RENOUARD, 10
 rêve / rêver, 19, 81, 82, 106
 RICHARD Jules, 34
 RIEUTORT, 9, 57, 66, 91
 RIGAL, 81
 ROCHER, 76
 ROCHER (Mme), 20, 25, 28, 49, 65, 66, 81, 83, 91
 ROCHER (Mr), 25, 65
 ROCHER Firmin, 102
 Rodez, 18
 ROLLAND, 23
 ROME, 94
 Roumanie, 40
 ROUSSEL, 12
 ROUSSET (Pagès), 10

S

Saint-Etienne-au-Temple (Marne), 46
 SALOMON, 24, 45
 SALTEL, 9, 10
 SAVOYE, 27
 SEGUIN, 26
 SEGUIN Auguste, 33
 SEGUIN Marius dit Séguinou, 45
 Sète / Cette (Hérault), 76
 SEVENE et voir SEVENE Victor, 35, 37, 63, 84, 92, 95
 SEVENE Victor et voir Victor, 23, 34, 35, 36, 54, 56, 67, 84
 soirée amusante, 89
 SOLIGNAC, 10, 52, 61
 Somme-Bionne (Marne), 43
 Sommedieue (Marne), 47
 Somme-Suippe (Marne), 52, 95
 Somme-Tourbe (Marne), 48, 93, 94
 soupe, 26, 28, 33, 49, 56, 61, 88, 107
 St-Amans (Lozère), 27, 34
 St-Chély (Lozère), 75, 81
 Ste-Enimie (Lozère), 17, 49
 Ste-Eulalie (Lozère), 40
 Ste-Menehould (Marne), 87
 St-Rémy-sur-Bussy (Marne), 101
 St-Saturin (Cher), 68
 St-Sauveur / St-Sauveur-de-Peyre (Lozère), 9, 32, 34, 55, 93, 96, 104
 Suippe (Marne), 59
 Suippes (Marne), 50, 61, 64
 Sylvain (BEYS, frère d'Honorine), 10, 11, 17, 66, 76, 103, 104

T

Tahure - devenu Sommepey-Tahure (Marne), 99
 tente, 93
 théâtre, 101
 Théodose (BEYS, frère d'Honorine), 8, 11, 12, 14, 15, 17, 18, 43
 THIERRY Adrien, 47
 Tilloy - devenu Tilloy-et-Bellay (Meuse), 96
 Tiracols (Javols - Lozère), 12
 TOIRON, 25, 43, 46, 63, 68, 72, 73, 74
 TOIRON (Mr), 25, 43, 49, 59, 64, 67, 70, 107
 TOIRON Louis, 13
 TOURNIER, 15
 tranchée(s), 25, 26, 30, 31, 32, 33, 37, 42, 44, 45, 46, 47, 49, 50, 51, 53, 54, 56, 57, 58, 61, 63, 66, 76, 78, 80, 90, 92, 93, 95, 106, 108
 tranchée(s) allemande(s) / boche(s), 54
 Trémouloux (Prinsuéjols, Lozère), 10
 truites, 61, 67
 TUZET, 34

U

Urbain et voir PAGES Urbain, 12

V

Valence, 20
VALENTIN, 11
VAMMALE, 13, 27, 36, 38, 43
VAYRON, 11, 81, 107
VAYRON Pierre / Pierre François,
107
VAYSSADE, 15, 59
VELAY, 15
Vendeuvre (Aube), 92

VEYLET, 36
VIALARD, 104, 106
vicaire d'Aumont, 58
Victor et voir SEVENE Victor, 53,
57, 60, 69, 88, 91, 92, 104, 106
vie civile, 44, 106
Vierzon (Cher), 86
VIGOUROUX, 9
VIGUIER, 10
Villers-Tournelle (Somme), 37
Vimenes, 84
Vivaldès, 90
Vosges, 11
Vrigny (Marne), 91

W

wagon(s), 50, 73

Y

Ypres / Ieper (Belgique), 20, 25, 33

Z

Zillebeke (Belgique), 30

- Lettres de Guerre du Poilu Augustin ASTRUC – 1914-1915 (1^{er} volume)



Augustin ASTRUC, instituteur Lozérien, a été mobilisé en 1914 et il a effectué toute la Guerre 1914 – 1918. Il écrivait presque chaque jour à sa femme Honorine, et certains jours plusieurs fois. Ces lettres conservées, à sa demande, par sa femme ont été retrouvées par son petit-fils Alain. Celui-ci a décidé de porter à notre connaissance ce témoignage exceptionnel.

Bien qu'Augustin ait décrit avec pudeur et discrétion ses combats, ne voulant pas trop angoisser sa femme, le lecteur ressentira toute l'horreur de la guerre. Il nous a conté aussi avec beaucoup de détails la vie aux cantonnements, les déplacements incessants, les rapports avec les gradés, les joies avec les compagnons d'arme.

Augustin était un homme curieux et cultivé. Il savait aussi dessiner ce qui permet d'illustrer ces lettres de ses dessins de tranchée. De ses mains il savait presque tout faire.

Enfin il faisait partie de ces réseaux d'amitiés et de voisinage où l'on informait au « Pays », à travers sa correspondance, qui on rencontrait et hélas qui avait péri. Les lecteurs se reporteront à l'index pour trouver mention d'un proche, d'un lieu, d'un régiment.

Ce 1^{er} volume couvre la période 1914 et 1915